

James Hadley

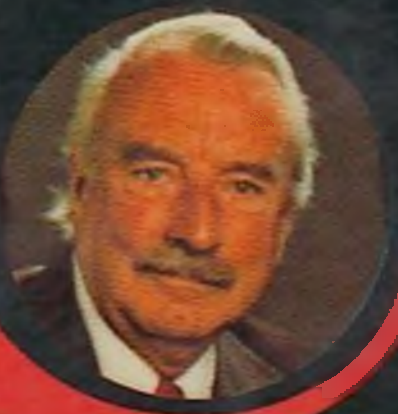
carré
noir

Chasse

Voir Venise...
et crever



Jan Chasse



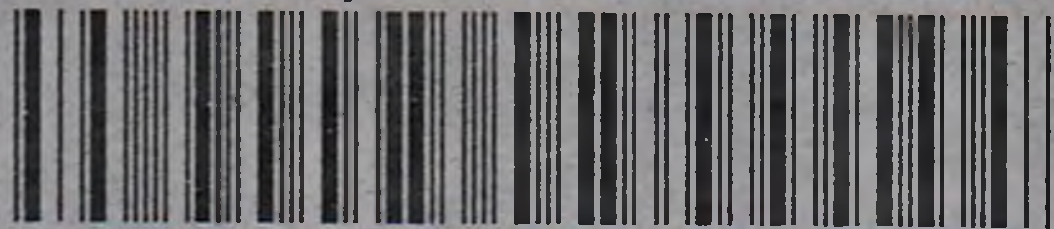
Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

Voir Venise... et crever

Comme voyage d'agrément, c'est plutôt réussi. A Venise où sous ses ponts on risque de pousser son tout dernier soupir, Don Micklem vit sur les dents. Par amitié, il s'est lancé dans une course folle et, pour échapper au terrible Natzka, il emploie tous les moyens de transport à part le vélo... et le corbillard. Encore heureux!

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5005 7668 9

Illustration de Dominique Courouss
Texte intégral de la SÉRIE NOIR



9 782070 431021

ISBN 2-07-043102-9 A 43102  catégorie

COLLECTION SÉRIE NOIRE
créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

2113 — MAIS OÙ SONT
LES TRÉSORS D'ANTAN ?
(MARCIA MULLER & BILL PRONZINI)

2114 — DE QUOI IL SE MÊLE ?
(ROBERT B. PARKER)

2115 — TOUCHE PAS À MA CIBLE
(FRÉDÉRIC FOSSAERT)

2116 — LA CITÉ DES PLUIES DE SANG
(FREDRICK D. HUEBNER)

2117 — DESCENDS À BABYLONE...
(MARVIN ALBERT)

2118 — LA FOIRE AUX POUPONS
(LEE MARTIN)

JAMES HADLEY CHASE

Voir Venise...
et crever

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR NOËL GRISON

nrf

GALLIMARD

Photographie de l'auteur :
© Max Feissel, Vevey (Suisse).

Titre original :

VENETIAN MISSION

© Éditions Gallimard, 1954, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Marian Rigby, une grande belle fille brune, drapée dans un manteau gris assorti à sa jupe et coiffée d'un béret rouge, remontait d'un pas allègre l'allée pavée connue sous le nom de Upper Brook Mews¹.

Les garages, qui s'ouvraient sur le passage, abritaient les Rolls, les Bentley et les Daimler des richissimes habitants du voisinage. Les chauffeurs qui logeaient au-dessus des garages passaient le plus clair de leur temps libre à laver et à astiquer leurs véhicules.

Tout au bout de l'allée, dominée par les arrières de l'ambassade américaine, se trouvait une petite maison de deux étages. Ses murs blancs, ses volets verts, ses fenêtres fleuries de géraniums et de bégonias, ses stores éclatants verts et blancs, si méditerranéens d'aspect, attiraient l'attention de tous les passants.

1. Par Mews, on désigne en Angleterre d'anciennes écuries ou remises transformées en immeubles ou surélevées.

Elle appartenait à Don Micklem, milliardaire américain, sportif et distingué, dont les activités mondaines étaient toujours rapportées dans les chroniques spécialisées de tous les journaux, revues et magazines.

Marian Rigby était sa secrétaire particulière et ce matin, elle arrivait un peu en avance, car Micklem devait quitter Londres à midi pour aller passer un mois dans son palais vénitien.

Elle s'arrêta devant la porte du numéro 25, pour prendre la clé dans son sac, et un des chauffeurs, qui nettoyait une Rolls éclaboussée de boue, se redressa et toucha sa casquette.

— Bonjour, mademoiselle, fit-il d'un ton jovial.

— Bonjour, Tim, répondit Marian avec un sourire propre à réchauffer l'atmosphère la plus hivernale.

Le chauffeur la regarda pénétrer dans la maison et poussa un soupir.

Il avait un faible pour Marian Rigby. Il la voyait tous les matins et ils échangeaient toujours quelques mots.

« Salement verni, ce Micklem, d'avoir une fille pareille à son service », se dit le chauffeur en se remettant au boulot. D'ailleurs, Micklem avait dû naître sous une bonne étoile. Il avait hérité de cinq millions de livres à la mort de son père, possédait un *palazzo* à Venise, un appartement à New York, une villa à Nice et cette jolie petite maison de Londres — de quoi satisfaire, en somme, le plus exigeant des mortels!

Marian Rigby enleva son chapeau, jeta un bref coup d'œil dans la glace du hall et pénétra dans le bureau de Don Micklem d'un pas vif.

La pièce était accueillante, tapissée de livres, et meublée de fauteuils profonds, de lampes voilées, de tapis d'Orient et d'une grande table de travail en acajou sur laquelle trônaient une machine à écrire et un dictaphone.

Don Micklem, installé dans un fauteuil, était en train d'ouvrir et de consulter sans enthousiasme les lettres qui s'empilaient sur ses genoux.

Son visage bronzé s'éclaira en voyant la jeune fille et il lui adressa un large sourire.

C'était un robuste gaillard, mesurant près d'un mètre quatre-vingt-dix, brun et bâti en force. La petite cicatrice en forme de Z sur sa joue droite et sa fine moustache noire lui donnaient un air légèrement canaille. Il était vêtu d'un sweater marron et de jodhpurs tabac. Un plateau posé à côté de lui sur une table basse contenait les reliefs de son petit déjeuner : café, jus d'orange et toasts.

— Vous voilà enfin, dit-il en rassemblant toutes les lettres qu'il posa sur le bureau. Je redoutais déjà d'avoir à lire tout ça moi-même. (Il prit une cigarette, l'alluma et contempla Marian d'un œil approbateur.) Vous êtes très élégante ce matin. C'est un nouvel ensemble?

— Je le portais déjà hier et la veille aussi, expliqua Marian avec patience, en se mettant à dépouiller le courrier. Votre avion part à midi. Vous n'avez

que deux heures et demie devant vous et il y a beaucoup à faire.

— Je sais, mon petit, répondit gentiment Don. Cherry n'a pas arrêté de me harceler depuis que je suis rentré de ma promenade à cheval. Je ne sais pas pourquoi, mais chaque fois que je pars en voyage, vous vous ingéniez, ainsi que Cherry, à créer une atmosphère de panique et de confusion. Il n'arrête pas de me bousculer comme s'il me soupçonnait de vouloir me mettre en retard exprès. Deux heures et demie! Mais ça suffisait à Napoléon pour conquérir une nation!

— Vous n'êtes pas Napoléon, rétorqua Marian d'un ton sec. Vous savez très bien que chaque fois que vous partez, il arrive un incident de dernière heure pour transformer votre départ en cauchemar et en bousculade. Je suis bien décidée cette fois à vous faire arriver à l'aérodrome avec au moins dix minutes d'avance.

Don poussa un gémissement :

— Vivement que je sois à Venise pour qu'on me fiche la paix! Malheureusement, il faut que j'emmène Cherry. Qu'est-ce que vous allez faire, pendant mon absence?

— Me reposer, répondit Marian avec ferveur. Ces deux derniers mois ont été un peu trop agités, même pour moi.

— En effet, dit Don en étouffant un bâillement. Mais on s'est bien amusé. (Il se leva.) Je vais prendre une douche et me changer. Après ça, on expé-

diera le courrier. Je n'ai rien d'autre à faire, n'est-ce pas?

— Vous savez très bien que si. Vous avez quatre coups de téléphone à donner. M. Studleigh veut avoir votre opinion sur le remaniement de l'Union Stell avant que vous partiez. Et vous avez promis à la jeune Herbert une lettre d'introduction auprès de M. Llewelin.

— Je voudrais bien que vous ne l'appeliez pas toujours la jeune Herbert, dit Don. Je la trouve charmante, moi.

— Elle n'a pas un atome de cervelle, fit Marian d'un ton sec.

— Mais de si jolies jambes. Elle plaira sûrement au vieux Llewelin. D'ailleurs, il n'a pas de cervelle non plus. Ils seront très bien assortis.

— Lady Stennham vous rappelle que son fils sera à Venise et elle espère que vous lui ferez signe, dit Marian d'un ton malicieux en levant les yeux de la lettre qu'elle venait d'ouvrir.

— Vous pouvez lui dire que si je l'aperçois le premier, il y a très peu de chances que je lui fasse signe. Prévenez Cherry de répondre que je suis sorti si jamais il me téléphone. Je le trouve absolument répugnant, cet individu. Bon, je vais me changer. J'ai l'impression qu'on a du pain sur la planche. Vous croyez qu'on aura fini à temps?

— Il faudra bien, répondit Marian d'un ton menaçant.

Dix minutes plus tard, Don, vêtu maintenant d'un

complet gris pâle, revenait dans le bureau suivi de Cherry, qui remplissait, à la fois, les fonctions de factotum, majordome, valet de chambre et maître d'hôtel.

Cherry était un individu d'aspect imposant, compassé et digne comme un archevêque. Grand et corpulent, il avait un teint rose et blanc et plusieurs mentons qui se mettaient à frémir lorsqu'il était vexé. Il appartenait à la vieille école et trouvait son maître un peu excentrique, mais il lui restait fidèle car, grand amateur de voyages, il accompagnait Don dans ses nombreux déplacements.

— Vous pourriez donner à Cherry les billets et les passeports, dit Don en s'installant dans son fauteuil. Il partira avant moi pour s'occuper des bagages. Ça me fera gagner du temps.

Marian tendit les billets et les passeports à Cherry qui les prit avec empressement.

— Tiens, dit Don en regardant par la fenêtre. Nous avons une visite.

Un taxi venait de s'arrêter devant la maison et une jeune femme en sortit. Don l'examina d'un œil critique pendant qu'elle réglait le chauffeur.

— Petite bourgeoise, jolie, pimpante, habitant probablement la banlieue, murmura-t-il. On dirait qu'elle a manqué de sommeil depuis quelque temps... les soucis, sans doute! (Il jeta un coup d'œil à Marian qui le regardait d'un air exaspéré.) Qu'est-ce que vous pensez de mes déductions? Ou croyez-vous que sa pâleur soit due à une anémie pernicieuse?

— Je n'en ai pas la moindre idée et ça m'est parfaitement égal, répondit Marian d'un ton rogue. Voulez-vous lire ces lettres, je vous prie?

— Elle vient ici, dit Don. Qu'est-ce qu'elle peut bien me vouloir?

— M. Micklem est occupé, dit Marian en réponse au regard anxieux de Cherry. Expliquez-lui qu'il part dans un instant et ne rentrera qu'en décembre.

— Bien, mademoiselle, fit Cherry soulagé, en se hâtant vers la porte.

— Avant de la renvoyer, demandez qui elle est et ce qu'elle veut, et revenez me le dire, intervint Don d'un ton bref et sans réplique. Elle me plaît, cette fille.

Marian et Cherry échangèrent un coup d'œil excédé et Cherry sortit.

— Je vous en prie, occupez-vous de ces lettres, dit Marian. Comment voulez-vous qu'on les liquide si...

— D'accord, d'accord, fit Don en prenant les lettres. (Il regarda la jeune femme monter les marches et sonner à la porte et se mit à parcourir les lettres avec impatience.) Oh! cette vieille peau de Sotherby! Dites-lui que j'irai la chercher au *Florian*, mais que je ne peux pas dîner avec elle. Refusez poliment ces quatre invitations, et fermement celle de Mme Van Ryan. Acceptez ces trois-là.

Cherry frappa à la porte et entra.

— Cette jeune personne s'appelle Mme Tregarth.

Elle voudrait vous voir et dit que c'est urgent et personnel, annonça-t-il d'un air lugubre.

Don fronça les sourcils :

— Tregarth? Ça me dit quelque chose, ce nom-là! Et à vous, Marian?

— Absolument pas, répondit Marian d'un ton décidé. Il faut liquider ce courrier. Voilà Harry avec la voiture.

Don regarda par la fenêtre. Sa grosse Bentley noire arrivait, conduite par son chauffeur, Harry Mason.

— Oh! Harry est toujours en avance, fit-il avec indifférence.

— Je dis à Mme Tregarth que vous êtes occupé, monsieur? demanda Cherry, angoissé.

— Attendez un instant. Tregarth : j'ai connu un Tregarth pendant la guerre. (Don se leva.) Un gars épatant... C'est peut-être sa femme.

Marian et Cherry échangèrent un regard inquiet.

— Sûrement pas, intervint précipitamment Marian. Tregarth est un nom très répandu. Elle vient probablement quêter pour une vente de charité. Est-ce que j'appelle M. Studleigh au téléphone, maintenant? Vous lui avez promis de lui donner votre opinion.

— Tregarth, marmonnait Don, l'air absent. Pourquoi pas?... Je vais la recevoir.

Il traversa la pièce en deux longues enjambées, ouvrit la porte et se dirigea vers le salon.

Marian, dégoûtée, jeta son stylo sur la table.

— Oh! quelle vie! fit-elle avec fureur. Maintenant, on est sûr d'être en retard.

— Oui, mademoiselle, répondit Cherry dont les multiples mentons tremblotaient d'indignation.

Hilda Tregarth se tenait près de la fenêtre quand Don pénétra dans la longue pièce étroite. D'un mouvement vif, elle fit volte-face et une expression de soulagement apparut dans ses yeux fatigués et anxieux.

— Merci de me recevoir, monsieur Micklem, dit-elle. On m'avait prévenu que vous étiez occupé.

— Ça ne fait rien, répondit Don en souriant. Venez vous asseoir. Etes-vous la femme de John Tregarth?

— Vous vous souvenez de lui, alors? J'étais si sûre que vous auriez oublié.

— Bien sûr que non. On n'oublie pas facilement un type comme lui. Je suis très content de faire votre connaissance. John est un as. Je ne l'ai vu qu'une fois, quand je l'ai emmené à Rome. Tous ces gars qui sautaient en territoire ennemi avaient vraiment quelque chose dans le ventre et votre mari ne faisait pas exception.

Elle s'assit.

— Il me parle souvent de vous, dit-elle d'une voix contenue. Il dit que vous étiez le meilleur pilote qu'il ait jamais connu.

— Je suis bien content de l'apprendre, répondit

Don qui se demandait pourquoi elle était si pâle et si défaite. Qu'est-ce qui ne va pas, madame Tregarth? Vous avez des ennuis, n'est-ce pas?

— Oui. Je sais que je ne devrais pas vous importuner, mais j'ai lu hier dans le journal que vous partiez pour Venise. Il fallait que je vienne vous voir.

Sa voix s'étrangla et elle tourna la tête tout en fouillant dans son sac à la recherche d'un mouchoir.

— Allons, courage! dit Don un peu surpris. Tout ce que je peux faire pour vous, je le ferai. Dites-moi donc de quoi il s'agit.

Se ressaisissant avec effort, elle s'essuya les yeux et se tourna vers lui :

— John a disparu, monsieur Micklem. Il est allé à Vienne il y a un mois et je suis sans nouvelles depuis qu'il y est arrivé. Il... il a complètement disparu et je suis tellement inquiète...

— A Vienne? Avez-vous prévenu la police?

— Ils ne veulent rien faire, répondit-elle avec amertume. Je ne comprends vraiment pas. Ils manifestent la plus totale indifférence. Je suis allée aux Affaires étrangères. Ils ne bougent pas non plus. On a l'impression qu'ils se moquent de ce qui a pu arriver à John. (Elle crispa les poings.) Il y a quelque chose de très bizarre. Je voulais aller à Vienne. J'ai donné mon passeport à renouveler et on ne me l'a jamais renvoyé. Il paraît qu'il s'est égaré. Ils me surveillent, aussi. J'ai même été suivie jusqu'ici.

Don, soudain gêné, se dit que cette jeune femme effrayée ne jouissait peut-être pas de toutes ses facul-

tés. Elle remarqua son expression soudain circonspecte et compris ce qui se passait dans son esprit.

— Je ne suis pas folle, monsieur Micklem, dit-elle calmement, mais je vais sûrement le devenir si quelqu'un ne m'aide pas. (Elle ouvrit son sac et en sortit des papiers et une photo.) Regardez, je vous en prie. Pour vous convaincre que je suis bien la femme de John.

Don jeta un coup d'œil au certificat de mariage qu'elle lui avait donné, puis à la photo. Il reconnut immédiatement Tregarth. Il était avec sa femme, un bras passé autour de sa taille. Un petit homme au menton énergique, au regard grave et solennel.

— Merci, dit Don en lui rendant les papiers.

Il consulta la pendule posée sur la cheminée. Il était onze heures moins cinq. Il devait être à l'aérodrome à midi. Mais sa décision déjà était prise : Hilda Tregarth l'intéressait beaucoup plus que son départ. Après tout, il y aurait d'autres avions les jours suivants. Il ne pouvait pas congédier cette femme sans avoir entendu son histoire.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je peux vous être utile madame Tregarth?

— Je ne sais pas si vous pouvez nous aider, mais John semble en être persuadé, répondit calmement Mme Tregarth. J'ai reçu ceci hier.

Elle sortit de son sac à main une carte postale aux couleurs criardes.

Il la prit en fronçant les sourcils.

C'était une photo du pont des Soupirs, à Venise,

le genre de chromo cher à certains touristes. Il la retourna, examina le timbre italien et vit que la carte avait été postée trois jours plus tôt. Elle était adressée à *M. Alec Howard, 133 Westbrook Drive, West Acton*. Le message était écrit d'une petite écriture nette :

Très mauvais temps par ici. Impossible de partir comme prévu. Rappelle-moi au souvenir de Don Micklem. S.O. Saville.

Don, déconcerté, leva les yeux :

— Mais ça n'est pas de votre mari. Ça ne vous est même pas adressé.

— C'est l'écriture de John, répondit Hilda d'une voix mal assurée. Alec Howard est le directeur de l'usine de John. Il a reconnu l'écriture de John et m'a apporté la carte. Saville était le nom de jeune fille de la mère de John. Relisez la carte, monsieur Micklem. Vous ne voyez donc pas sa signification cachée? Les gens qui traversaient le pont des Soupirs étaient des condamnés. C'est pour ça qu'il a choisi cette photo. Son message se termine par S.O.S. Vous ne voyez donc pas? Il vous appelle à son secours.

Don respira profondément. Tandis qu'il regardait la carte, un frisson lui parcourut soudain le dos. C'était une sensation indéfinissable, fugitive, la même qu'il ressentait pendant la guerre à l'approche du danger. Il se leva.

— Attendez-moi un instant, madame Tregarth.

Je veux que vous me racontiez tout en détail. Excusez-moi une minute.

Il sortit de la pièce au moment où Cherry s'engageait dans l'escalier avec la dernière valise.

— Je pars pour l'aérodrome, monsieur, dit Cherry d'un ton morne en jetant à Don un regard plein de reproche. L'avion décolle dans une demi-heure.

Marian apparut sur le seuil du bureau.

— Don, je vous en prie... commença-t-elle.

— Ramenez tout ça en haut, interrompit Don d'un ton sec en montrant les valises. Nous ne partons pas. Marian, faites annuler les billets, s'il vous plaît. Une affaire urgente... Demandez si on peut réserver des places pour demain... Je pourrai peut-être partir à la même heure.

Il pénétra de nouveau dans le salon.

Marian leva les bras au ciel :

— Un de ces jours, je vais lui... (Elle s'interrompt brusquement en se rendant compte qu'elle donnait le mauvais exemple à Cherry.) Enfin, c'est comme ça, poursuivit-elle plus calmement. Vous feriez bien de prévenir Harry.

— D'accord, mademoiselle, répondit Cherry d'une voix étranglée.

Elle retourna dans le bureau et claqua la porte derrière elle.

Cherry demeura un long moment à contempler les bagages. Puis il jeta un coup d'œil furtif autour de lui pour s'assurer qu'il n'était pas observé et lança un coup de pied féroce dans une des valises.

II

Don s'assit dans un fauteuil et adressa à Hilda Tregarth un sourire encourageant :

— Allons-y, dit-il. Parlez-moi de votre mari. Prenez tout votre temps, nous ne sommes pas pressés. Tout ce que je sais, c'est qu'il a fait du sabotage pendant la guerre. La dernière fois que je l'ai vu, c'est quand il a sauté de mon taxi dans le noir au-dessus de Rome pour rejoindre la résistance juste avant la débâcle. Que lui est-il arrivé ensuite?

— Je ne sais pas, sinon qu'il s'en est tiré. Il ne parle jamais beaucoup de lui-même ou de ses expériences de guerre. Il est resté encore un an en Italie après l'armistice, puis il est rentré. Son père possédait une petite usine de verre. John est entré dans l'affaire et, lorsque son père est mort, il lui a succédé. Il passe trois mois chaque année à voyager sur le continent et à visiter les usines de verre les plus importantes pour se tenir au courant. J'aimerais beaucoup l'accompagner, mais il fait toujours ses tournées seul. Il est parti pour Vienne le pre-

mier août; près de cinq semaines maintenant. J'ai eu une lettre de lui, le 6, disant qu'il était bien arrivé et était descendu à son hôtel habituel. Et depuis, plus rien.

— Il n'essayait pas, dans sa lettre, de vous faire comprendre qu'il avait des ennuis?

Elle hocha la tête :

— Non. Sa lettre était tout à fait normale. Il avait l'air heureux et pressé de se mettre au travail. Il disait qu'il pensait rester un mois à Vienne avant de remonter à Paris. Je n'ai rien reçu de lui la semaine suivante. J'ai été surprise, mais je ne me suis pas inquiétée. J'ai pensé qu'il avait beaucoup de travail. La seconde lettre que je lui ai écrite est revenue avec l'annotation : « Parti sans laisser d'adresse. » Alors, j'ai commencé à m'inquiéter. J'ai écrit à son hôtel de Paris où il descend toujours, mais ma lettre est revenue également. J'ai téléphoné à l'hôtel. On m'a dit qu'on n'attendait pas John et qu'il n'avait pas réservé de chambre. Cette fois, j'étais vraiment affolée. J'ai décidé de prendre l'avion pour Vienne pour faire une enquête. Je n'étais pas allée à l'étranger depuis pas mal de temps et mon passeport était périmé. Je l'ai donc envoyé au service compétent pour le faire renouveler. Au bout d'un certain temps, ne voyant rien venir, je l'ai réclamé par téléphone. On m'a répondu qu'il avait été égaré. Le fonctionnaire a été tout juste aimable, mais sur le moment, je ne me suis pas étonnée. Je ne savais plus que faire. Vous compre-

nez, monsieur Micklem, John et moi nous nous aimons beaucoup et il m'écrit toujours quand il est en voyage. J'ai commencé à craindre un accident et je suis allée trouver la police.

— La police locale ou Scotland Yard? demanda Don.

— Oh! la police ordinaire. John fait partie du Club de cricket de Hampton et joue souvent avec le commissaire. Ils sont même très amis. Le commissaire me connaît aussi. Il m'a promis d'entreprendre immédiatement des recherches. Il a été très gentil. En le quittant, je me sentais plutôt rassurée. J'étais sûre qu'il agirait, mais il n'a rien fait. Au bout de deux jours, n'ayant pas de nouvelles, je suis allée voir ce qui se passait. Le sergent m'a dit que le commissaire était sorti. L'atmosphère avait complètement changé. Quand je suis allée au commissariat la première fois, tout le monde était gentil avec moi. Mais cette fois, on m'a traitée comme une étrangère. Le sergent a été presque grossier. Il m'a dit qu'ils n'avaient aucun renseignement pour moi et qu'on me préviendrait quand ils en auraient.

Don écrasa sa cigarette et se caressa la mâchoire.

— Ça s'est passé quand?

— Il y a quatre jours. J'ai téléphoné au commissaire le lendemain matin, mais je n'ai pu lui parler. Le sergent m'a dit que ce n'était pas la peine de les harceler, qu'on me préviendrait s'il y avait quelque chose. C'était horrible!

Elle se mordit les lèvres et détourna son regard. Puis au bout d'un moment, elle poursuivit d'une voix étranglée :

— J'ai compris alors qu'ils étaient bien décidés à ne pas bouger. Alors, je suis allée à Scotland Yard.

— Vous n'avez personne, pas d'ami ou de parent, qui aurait pu vous seconder dans vos démarches? demanda Don gentiment.

— J'aurais dû m'adresser à mes amis, peut-être, mais je me disais que cette affaire ne regardait que moi. J'ai vu quelqu'un du Service spécial. Il a été très poli et très distant. Il m'a dit que l'affaire lui avait été signalée et qu'on se livrait à une enquête. Il... il était presque hostile, pas tellement dans ses paroles, mais dans la manière dont il me regardait. Je lui ai demandé carrément si John avait des ennuis avec les autorités, mais j'avais l'impression de parler à un mur. Il m'a dit qu'il n'avait aucun renseignement à me communiquer, mais qu'il me ferait signe dès qu'il en aurait. J'ai bien compris que je n'en aurais jamais. J'étais de plus en plus inquiète. Je me suis rendue au Foreign Office. Au début, on n'a même pas voulu me recevoir, mais je me suis entêtée. J'ai alors été reçue par un jeune secrétaire, très fermé lui aussi, qui m'a déclaré que l'affaire était du ressort de la police, et non du ministère. J'étais désespérée. J'ai fait une scène. J'ai dit que si je n'obtenais pas satisfaction, j'irais raconter toute l'histoire à la *Daily Gazette*.

— Très bien, s'exclama Don, frappé par le cou-

rage de cette jeune femme qui savait surmonter sa panique. Qu'est-ce qu'ils ont répondu à ça?

— J'ai eu l'impression d'avoir fait exploser une bombe. Le secrétaire s'est retiré pour consulter quelqu'un et au bout d'un long moment, on m'a introduite dans le bureau de Sir Robert Graham. J'ai parlé à son secrétaire particulier. Il a été extrêmement cassant et grossier. Il m'a dit qu'on ne pouvait pas m'empêcher d'aller trouver la *Gazette*, mais que si j'y allais, je m'en mordrais les doigts. Il m'a presque menacée. Il m'a déclaré que toute publicité autour de la disparition de John ne pouvait que nuire à John. Il m'a dit de rentrer chez moi et d'attendre. Que ce serait dangereux de poursuivre l'enquête et que je devais me montrer patiente. J'étais si terrorisée que je me suis laissée impressionner. J'ai erré un long moment dans les rues, ne sachant que faire. Et alors, je me suis rendu compte que j'étais filée. J'ai pris un taxi pour me rendre à Kensington et une voiture noire m'a suivie. J'ai relevé son numéro. (Elle s'interrompt pour ouvrir son sac et tendit à Don un bout de papier.) Le voilà. Je ne sais pas si on peut l'identifier.

— C'est faisable, dit Don en glissant le papier dans sa poche. Je vais voir ce que je peux faire. Et ensuite, que s'est-il passé?

— Je suis descendue de taxi à une station de métro et suis rentrée chez moi. J'ai été suivie tout le long du trajet. J'ai même vu celui qui me filait.

Il avait l'air d'un policier, mais je n'ai aucune certitude, naturellement. Un peu plus tard, M. Howard, le directeur de John, est venu me trouver. Il m'a apporté cette carte postale. Il n'y comprenait rien du tout. Je ne l'ai pas mis au courant. Ce n'est pas le genre d'homme à qui on puisse se confier. C'est un excellent directeur, sans plus. Je lui ai dit que John lui faisait une blague. Il n'a pas trouvé la plaisanterie très drôle; et il avait raison. Il m'a demandé si j'avais des nouvelles de John. Je... je lui ai répondu que je pensais en avoir le lendemain, mais je suis sûre qu'il ne m'a pas crue. Et puis hier soir, j'ai lu dans le journal que vous partiez pour Venise. J'ai pensé que vous pourriez peut-être vous renseigner. Je sais que c'est beaucoup vous demander, mais, de toute évidence, John aussi vous appelle à l'aide. Il faut que je sache ce qui lui est arrivé. (Elle serra de nouveau les poings en essayant de refouler ses larmes.) Il faut que je sache, monsieur Micklem.

— Mais oui, répondit Don calmement. Ne vous inquiétez pas. Je vais me livrer à une petite enquête. Pour commencer, laissez-moi vous poser une question. Avez-vous une explication personnelle de la disparition de votre mari?

Elle le regarda avec stupeur :

— Mais non, bien sûr.

— Pas même une supposition?

— Non.

— Pardonnez-moi cette question, mais êtes-vous bien sûre qu'il n'est pas parti avec une autre femme?

Elle leva sur lui le clair regard de ses yeux gris et las :

— J'en suis sûre. John n'est pas comme ça. Nous vivons l'un pour l'autre et serions l'un et l'autre incapables de nous jouer la comédie.

— Parfait, dit Don qui alluma une autre cigarette. Avez-vous une raison de penser que votre mari travaille toujours pour le M.I. 5? Pour m'exprimer plus nettement, croyez-vous qu'il ait une mission, en tant qu'agent, ou qu'espion si vous préférez, lorsqu'il se rend sur le continent?

— Je ne sais pas. Je commence à me le demander. Il n'a jamais voulu que je l'accompagne, et maintenant tous ces gens se conduisent de façon si étrange! Si un espion est pris, le pays qui l'emploie le désavoue, d'habitude, n'est-ce pas?

Don haussa les épaules.

— En principe, oui, mais on ne peut rien affirmer. Maintenant, vous allez rentrer chez vous et essayer de ne pas vous tourmenter. Laissez-moi m'occuper de l'affaire. J'ai beaucoup d'admiration pour votre mari. Je ferai mon possible pour le retrouver. Je connais assez bien Sir Robert Graham. Je vais aller le voir immédiatement. S'il ne peut pas ou ne veut pas me renseigner, j'essaierai Dicks, qui dirige le Service spécial. C'est aussi un ami. J'aurai un renseignement quelconque pour vous avant ce soir. Donnez-moi votre adresse. Je vous passerai un coup de fil ou viendrai vous voir.

Elle enfouit soudain son visage dans ses mains et

se mit à pleurer. Don se leva et lui effleura l'épaule de la main.

— Du courage! Je sais que c'est dur à avaler, mais si ça ne dépend que de moi, tout finira bien. Je vous le promets.

— Je m'excuse, dit-elle d'une voix tremblante en s'essuyant les yeux. Je ne sais pas comment vous remercier. Je viens de passer des journées horribles. Ça va mieux maintenant.

— Rentrez chez vous et reposez-vous. Je vous ferai attendre le moins possible. (Il lui sourit et elle lui rendit son sourire avec effort.) Vous n'êtes plus seule pour vous occuper de cette histoire maintenant. Donnez-moi votre adresse.

Après son départ, Don, pensif, resta les yeux fixés sur le mur un long moment. Tregarth avait dû se fourrer dans un sale pétrin. Etant donné la mauvaise volonté du Foreign Office et de la police, il lui faudrait agir avec prudence. Il haussa les épaules et sortit rapidement de la pièce en appelant Cherry pour avancer la voiture.

Sir Robert Graham traversait à petits pas la vaste salle sombre et silencieuse du *Sportsman's Club*, en direction de son fauteuil habituel, placé devant la fenêtre qui donnait sur Saint-James Park.

C'était un homme grand et anguleux. Son maigre visage jaune, ses yeux bleus perçants, sa mâchoire carrée et son col haut lui donnaient une allure impo-

sante. Il s'installa avec précaution dans le fauteuil, étendit ses longues jambes maigres et remercia d'un signe de tête le barman qui déposait un verre de porto sur la table basse à côté de lui.

A l'autre bout de la pièce, Don attendait patiemment que le vieillard fût installé. Sir Robert venait de faire un substantiel déjeuner et Don espérait le trouver de bonne humeur. Il attendit que Sir Robert eût commencé son porto, puis il se leva de son fauteuil et s'approcha de lui.

— Bonjour, dit Don aimablement. Puis-je me joindre à vous?

Sir Robert leva vivement les yeux. En reconnaissant Don, son regard froid s'adoucit.

— Mais bien sûr, répondit-il en montrant un fauteuil proche du sien. Comment allez-vous? Je vous croyais à Venise?

— J'espère bien y être demain.

— Vous y allez par avion, bien entendu? Enfin, chacun ses goûts. Personnellement, je ne me sens pas tranquille en avion. Je n'y suis monté qu'une fois, mais je n'ai pas aimé ça. Tout le monde est pressé, de nos jours.

Don lui tendit son étui à cigares.

— Essayez un de ceux-là. Ils sont excellents, à mon avis.

Sir Robert, de ses doigts jaunes, saisit délicatement le cigare et le porta à son nez busqué, aristocratique.

— Pour un jeune homme, vous avez un goût très

sûr en matière de cigares, dit-il. Prenez donc un porto.

— Merci, non, répondit Don en allumant son propre cigare et en lançant voluptueusement un nuage de fumée vers le plafond. Comment allez-vous, Sir Robert?

— Comme ci comme ça. Pas aussi solide que dans le temps. J'espère prendre des vacances dans une semaine ou deux, je compte aller chasser la grouse chez Lord Heddisford. Aimeriez-vous venir aussi?

— Je ne pense pas être rentré à Londres avant décembre. Je vais à New York en quittant Venise.

— Vous allez à Venise pour le festival, je suppose? Il paraît qu'on va donner la *Cenerentola*. C'est ravissant. Je l'ai entendue l'année dernière à Glyndebourne.

Ils parlèrent opéra un instant, puis Don enchaîna :

— Je crois que vous pourriez me rendre un service, Sir Robert.

Sir Robert leva ses épais sourcils :

— De quoi s'agit-il?

— Je m'intéresse à John Tregarth.

Don surveillait de près le visage de Sir Robert, mais celui-ci demeura impassible. Le vieillard tira sur son cigare, l'écarta de ses lèvres et en examina le bout incandescent d'un œil approbateur.

— Tregarth, hein? Pourquoi vous intéresse-t-il?

— J'ai travaillé avec lui pendant la guerre. J'étais son pilote quand il a sauté au-dessus de Rome en

1942. C'était un garçon très culotté. Il paraît qu'il a disparu.

— Oui, il paraît, fit Sir Robert. (Il tendit la main vers son porto, but une gorgée et secoua la tête.) Ce porto ne vaut pas grand-chose. Du temps de mon père...

— Que lui est-il arrivé? interrompit Don d'un ton ferme.

Sir Robert cligna des yeux, feignant la surprise :

— Vous dites? Arrivé à qui?

Don lui sourit :

— Ne faites pas semblant d'avoir oublié, Sir Robert. Tregarth a disparu. Je veux savoir ce qui lui est arrivé.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mon garçon, répondit Sir Robert en posant son verre à regret. Pas la moindre. Ah! il faut que j'aie repris le collier. Si je ne me presse pas un peu, je ne serai pas rentré chez moi avant sept heures. J'ai promis à ma femme de l'emmener au théâtre ce soir. Voir une sottise, probablement, mais les femmes adorent ça.

— Est-ce qu'il a des ennuis? demanda Don.

Sir Robert poussa un soupir :

— Vous avez de la suite dans les idées, jeune homme. Il en a peut-être. Je ne sais pas et, à vrai dire, ne m'en soucie guère.

Il se mit en devoir d'extirper sa maigre carcasse de son fauteuil. Don lui posa la main sur le bras.

— Un instant, dit-il. Je n'essaierai même pas de m'excuser de tellement insister. Tregarth était un

type bien. Il a fait un boulot formidable pendant la guerre. Si vous ne voulez pas me donner la moindre indication, je serai obligé de m'adresser ailleurs.

Sir Robert avait l'air légèrement excédé :

— Ecoutez, mon garçon, laissez-moi donc vous donner un conseil. Cette affaire ne vous regarde absolument pas. Partez pour Venise et amusez-vous bien.

Un muscle se mit à tressaillir sur la mâchoire de Don, juste en dessous de sa cicatrice. Signe que la colère montait en lui.

— J'ai bien l'intention de retrouver Tregarth. Si vous ne m'aidez pas, je me débrouillerai, dit-il froidement.

Sir Robert examina le visage fermé et résolu de Don et comprit qu'il ne plaisantait pas.

— Je ne peux pas vous aider, dit-il calmement. Tout ce que je peux vous dire, c'est que Tregarth s'est conduit comme un imbécile et que personne ne peut rien pour lui. J'ajouterais même qu'il ne mérite pas qu'on l'aide. Je serai franc avec vous, Micklem. Je tiens absolument à ce que vous n'interveniez pas. Il s'agit d'une affaire d'Etat. Je ne peux rien vous dire de plus. Je vous demande de ne pas vous en mêler. Est-ce clair?

— Oui, mais ça ne me satisfait pas. Un type qui a tant d'exploits à son actif vient à disparaître, et vous vous en fichez éperdument. Vous l'avez dit vous-même. Je trouve ça effarant. D'autant plus que Tregarth a une femme. Moi aussi, je serai franc avec

vous. Je trouve que vos services et ceux de la police se sont conduits de façon honteuse avec elle.

— Ce n'est vraiment pas de notre faute, mon garçon, dit Sir Robert en se levant. Tregarth aurait dû songer à sa femme avant de faire ce qu'il a fait. Bonsoir.

Il s'éloigna de sa démarche lente et hésitante en saluant au passage les gens qu'il connaissait.

Don se laissa aller au fond de son fauteuil.

Il savait au moins maintenant que le Foreign Office était au courant de la disparition de Tregarth. Sir Robert avait reconnu qu'il s'agissait d'une affaire d'Etat. *Personne ne peut rien pour lui.* Cette déclaration était inquiétante, venant du Foreign Office.

« S'ils ne peuvent rien faire, moi, j'ai une chance, peut-être », se dit Don.

Il lui fallait aller trouver Dicks, du Service spécial. C'était probablement du temps perdu, mais dans une pareille affaire, n'importe quel indice, un mot prononcé à la légère pouvaient lui être utiles.

Il quitta le club et se dirigea vers Scotland Yard.

Tom Dicks était assis derrière son bureau et tirait sur sa pipe d'un air jovial et satisfait.

— Je vous croyais à Venise, monsieur Micklem, dit-il. On ne l'avait pas annoncé dans les journaux?

— J'ai été retenu, mais je pense partir demain. Je ne suis pas venu ici pour une simple visite de politesse, chef. Je voudrais vous demander un service.

— Très volontiers. Que puis-je faire pour vous?

Don sortit de sa poche le morceau de papier que Hilda Tregarth lui avait remis et le posa sur le bureau.

— Je voudrais identifier la voiture qui porte ce numéro.

Dicks jeta un coup d'œil sur le papier, haussa les sourcils et leva un regard perçant sur Don.

— C'est une des nôtres. De quoi s'agit-il?

— Une de vos voitures de patrouille?

— Une voiture de la Section spéciale.

— Je vois, dit Don qui s'était attendu à cette réponse. Pourquoi vos gens surveillent-ils Mme Tregarth?

Le visage de Dicks se vida de toute expression. Il retira la pipe d'entre ses lèvres et en frota le fourneau brûlant contre son nez.

— Je m'excuse, monsieur Micklem, mais j'estime que cela ne vous regarde pas.

— Je ne suis pas de votre avis, répondit calmement Don. Où est Tregarth?

Dicks posa sa pipe dans un cendrier sur la table.

— A quel titre vous intéresse-t-il?

— J'ai travaillé avec lui pendant la guerre. Sa femme est venue me trouver. Elle est passée ici, je crois, et a été assez mal reçue. J'ai pensé que j'aurais un peu plus de succès.

Dicks hocha la tête :

— Je regrette, monsieur Micklem, je ne peux pas vous aider. Si vous voulez des renseignements quel-

conques sur Tregarth, adressez-vous à Sir Robert Graham. Il s'occupe de l'affaire, je crois. Elle n'est pas de notre ressort.

— Vraiment? fit Don en se balançant sur sa chaise, le visage soudain sévère. Et pourtant le ministère a dit à Mme Tregarth que c'était une affaire de police.

Dicks souleva ses lourdes épaules. Sa placidité était exaspérante.

— Le cas Tregarth ne relève pas de notre service, monsieur.

— Mais vous le recherchez, non?

— Je ne pourrais pas vous dire.

— Pourquoi vos gens suivent-ils Mme Tregarth si son mari ne vous intéresse pas?

— Est-ce que nous la suivons? Je ne suis pas au courant de tout ce qui se passe ici, vous savez. J'ai déjà assez de travail sans encore aller vérifier les faits et gestes de mes collègues.

Don se rappela ce que lui avait dit Hilda Tregarth. *L'impression de parler à un mur.*

— Dites donc, entre nous, fit-il d'un ton persuasif, vous ne pouvez rien me dire sur Tregarth? Allons, vous devez bien savoir quelque chose. Je veux le retrouver, ce garçon.

— Désolé, monsieur Micklem, je n'ai rien à vous dire. Mais je peux vous donner un bon conseil. Ne vous mêlez pas de cette affaire. Elle ne vous regarde pas et je suis sûr que Sir Robert est du même avis.

— Sûrement, fit Don d'un ton sec en se levant.

Excusez-moi de vous avoir fait perdre votre temps.

— Je suis toujours content de vous voir, monsieur Micklem, dit Dicks en se levant pour lui serrer la main. J'espère que vous ferez bon voyage.

Don, préoccupé, reprit le chemin du 25, Upper Brook Mews. Le peu qu'il avait appris l'intriguait

Don se rappela le message inscrit sur la carte postale : *Très mauvais temps ici. Impossible de partir comme prévu.* Avait-il des ennuis avec les Italiens? D'après sa carte, il semblait se cacher ou même être en prison.

Don sentit de nouveau un frisson glacé lui remonter le long de l'échine.

Il rentra chez lui.

Marian l'attendait dans le hall.

— Ne commencez pas à me tarabuster, dit-il précipitamment. J'ai une ou deux choses à régler avant de me mettre au travail. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Le capitaine Hennessey vous attend, dit Marian avec une véhémence contenue. Je lui ai dit que vous n'étiez pas là, mais il a insisté pour vous attendre.

— Qu'est-ce qu'il veut? Bon, d'accord, je vais le recevoir.

Marian lui indiqua le salon. Don traversa le hall et poussa la porte.

Le capitaine Ed Hennessey, des services de contre-espionnage de l'armée américaine, était un grand type blond au visage couvert de taches de rousseur.

Assis dans un fauteuil, il parcourait un journal. En voyant entrer Don, il se leva en souriant.

— Salut, Don, dit-il en tendant une grosse patte velue. Comment va?

— Pas mal, répondit Don en serrant la main offerte. Qu'est-ce qui vous amène? Il y a des mois que je ne vous ai vu.

— Visite officielle. Vous auriez mieux fait de partir pour Venise au lieu de faire des bêtises.

— J'ai fait des bêtises? demanda Don d'un ton léger. Vous voulez boire un verre?

— Bonne idée. Je ne bois jamais avant six heures, mais je crois que ma montre retarde.

— Visite officielle, dites-vous? demanda Don en préparant deux highballs. Comment ça?

— Vous êtes en train de vous embringuer dans une histoire qui ne regarde ni vous ni les Etats-Unis. On m'a demandé de vous prévenir.

Don jeta à Hennessey un regard froid et s'installa à son tour dans un fauteuil.

— Ah oui? Qui vous a dit de venir?

— Le vieux en personne.

— L'ambassadeur, vous voulez dire?

— Oui. Le Foreign Office l'a prévenu. Ils se doutent que vous allez leur casser les pieds. Ils insistent pour que vous laissiez tomber.

— Vous ne parlez pas sérieusement, je suppose? demanda Don d'une voix grinçante.

Hennessey, qui connaissait bien Don, comprit qu'il allait se fâcher.

— Allons, ne vous emballez pas. Nous ne pouvons pas vous empêcher d'intervenir, mais nous vous demandons de ne pas le faire. Ça pourrait être dangereux. Nous ne voulons pas d'histoires avec le Foreign Office. Cette affaire est assez sérieuse.

— De quoi parlez-vous? demanda Don en simulant l'ahurissement. Quelle affaire?

Hennessey fronça les sourcils :

— Vous ne savez donc pas?

— Je sais qu'un type que j'ai connu en 1942 a disparu et que sa femme m'a demandé de le retrouver. Mais j'ignore ce qu'il peut bien avoir à faire avec le Foreign Office ou avec le vieux.

Hennessey considérait Don d'un air gêné en se grattant la nuque.

— Sir Robert a bien expliqué au vieux de quoi il s'agissait, mais il ne m'a pas fait de confiance, à moi. Cependant, d'après ce que le vieux m'a dit, je vois à peu près ce qui a dû se passer. C'est confidentiel, mais peut-être vous tiendrez-vous tranquille en sachant à quel point c'est sérieux. Il semble que Tregarth ait filé. Il a passé dans un camp adverse.

— C'est grotesque, fit Don d'un ton sec. Tregarth est propriétaire d'une petite usine de verre. Il ne sait absolument rien qui puisse intéresser une nation étrangère. Pourquoi voulez-vous qu'il change de camp?

— Je vais peut-être vous étonner en vous révélant que Tregarth était et probablement est encore le meilleur agent du M.I. 5. Il connaît toutes les ficelles

et sait le nom et l'adresse de tous les agents opérant en Europe. Vous comprenez peut-être maintenant pourquoi Sir Robert fait tant de mystères?

Don était si surpris qu'il se leva et se mit à arpenter la pièce.

— Vous ne me racontez pas d'histoires, j'espère?

— Non, mais vous feriez aussi bien de garder tout ça pour vous, répondit Hennessey.

— Qu'est-ce qui leur fait croire qu'il est passé de l'autre côté?

— Je ne dis pas qu'il y soit, répondit Hennessey, circonspect. Je le suppose, simplement.

— Il s'est peut-être fait prendre.

— Ce n'est pas impossible... Pourtant, d'après ce que m'a dit le vieux, j'ai l'impression qu'il a agi volontairement.

Don pensait à la carte postale de Venise. Il faillit dire qu'il savait où était Tregarth, mais changea d'avis. Mieux valait ne rien révéler sur Tregarth avant d'en savoir plus long.

— Maintenant que j'ai cassé le morceau, poursuivit Hennessey, puis-je dire au vieux que vous allez rester tranquille?

Don hocha la tête :

— Non. Je serai peut-être obligé de passer à l'action. J'ai promis à sa femme de le retrouver.

— C'est un terrain dangereux, Don, répliqua Hennessey. On pourrait vous faire des ennuis si on voulait.

Don sourit :

— Par exemple?

— On pourrait vous retirer votre passeport. (Hennessey se leva.) Ça n'en vaut pas la peine, Don. Croyez-moi, laissez tomber.

— En tout cas, je vais y réfléchir.

— Vous partez vraiment pour Venise?

— Demain sans faute.

— Bon, alors tout va bien. On s'arrangera pour que vous n'obteniez pas de visa pour l'Allemagne. Contentez-vous de Venise et le vieux sera satisfait.

— D'accord.

— Il faut que je m'en aille maintenant. Merci pour le verre et bon voyage.

— Au revoir, Ed.

— Autre chose, dit Hennessey en s'arrêtant à la porte. Si jamais vous faites des bêtises, inutile d'aller demander protection au consul. Nous ne voulons pas nous mêler de ça et si vous vous obstinez, tant pis pour vous. C'est bien compris?

— Mais oui, fit Don avec indifférence. Au revoir.

Il regarda Hennessey repartir en direction de l'ambassade, puis il prit une cigarette. Le regard lointain, il craqua une allumette.

Un peu après six heures, Don stoppait sa Bentley devant une petite maison de Newton Avenue, Hampden.

Cent mètres plus loin était arrêtée une voiture noire où deux hommes étaient assis. L'un d'eux se

tourna à demi pour regarder Don traverser le trottoir et ouvrir la grille de la villa.

Sans s'occuper de lui, Don remonta l'allée et sonna à la porte. Hilda Tregarth ouvrit aussitôt. L'œil anxieux, elle s'effaça pour le laisser entrer.

— J'ai quelques nouvelles pour vous, dit Don avec douceur. Pas grand-chose, mais c'est mieux que rien.

— Venez par ici, dit-elle en ouvrant une porte qui donnait sur un petit salon.

Don jeta un coup d'œil autour de lui. Bien que modestement meublée, la pièce était confortable et accueillante.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre.

— J'ai vu à la fois Sir Robert et le superintendant Dicks, lui dit-il. Je ne sais pas exactement que vous dire, madame Tregarth. J'estime que je vous dois la vérité. Vous avez beaucoup de courage et j'ai bien peur que vous en ayez besoin.

Elle demeura immobile, blême et tendue :

— John a des ennuis, alors?

— Je crois, oui. D'après ce que j'ai découvert, c'est un agent du M.I. 5.

Elle ferma les yeux et crispa les poings. Elle demeura un instant ainsi, puis se redressa et rouvrit les yeux.

— Je m'en étais doutée. Croyez-vous qu'il se soit fait prendre?

Après un moment d'hésitation, Don décida qu'il fallait lui dire la vérité.

— C'est peu probable, répondit-il. S'il s'était fait prendre, il n'aurait pas envoyé cette carte postale, n'est-ce pas? Evidemment, la carte n'est peut-être pas de lui ou on l'a peut-être forcé à l'écrire pour brouiller la piste. Mais si elle est bien de lui, alors il est sûrement en liberté, caché probablement.

— Je vois. (Elle baissa les yeux sur ses mains croisées.) Et ils ne veulent rien faire pour lui?

— J'ai peur que non.

Elle leva les yeux.

— Ce n'est pas tout, n'est-ce pas? Pourquoi me surveilleraient-ils? Ils croient qu'il a changé de camp, n'est-ce pas?

Don acquiesça :

— Oui. Vous le connaissez mieux que personne. Avait-il des sympathies pour une nation étrangère?

— Pas du tout. Pourquoi fait-on cette supposition, monsieur Micklethorp? Quelle preuve ont-ils?

— Je ne sais pas. Ils étaient fort réticents, vous savez. Ils doivent avoir une raison, bien sûr, mais seul Sir Robert semble être vraiment au courant et il ne veut rien dire. Je n'ai plus que l'espoir d'apprendre quelque chose à Venise. Je ferai des recherches dès mon arrivée. Votre mari a-t-il déjà été là-bas au cours de ses voyages?

— Oui, il y allait chaque année. Venise est une ville importante, pour la fabrique du verre.

— Qui connaissait-il là-bas? Le savez-vous? A-t-il des amis qui pourraient m'aider dans mes recherches?

— Je ne sais pas. Il me parlait si peu de son travail. Je me souviens d'un nommé Manrico Rossi qui est maître verrier près de Saint-Marc et avec qui il travaillait. Il doit y en avoir d'autres, mais il ne m'en a pas parlé.

— Manrico Rossi? répéta Don en notant le nom. Où votre mari descendait-il d'habitude?

— *Au Moderno*. Tout près du Rialto.

— Avez-vous une bonne photo de lui?

— Je vais aller vous la chercher.

Elle s'absenta un instant et revint avec une photo qu'elle tendit à Don. Il l'examina. Tregarth semblait plus vieux sur le cliché que Don n'aurait imaginé. Ses cheveux commençaient à grisonner, mais il avait le même regard droit et assuré qui avait frappé Don quand il avait fait sa connaissance.

Il mit la photo dans son portefeuille.

Sa tâche serait difficile, il le savait. Il avait bien peu de renseignements. Une photo, le nom d'un fabricant de verreries et le nom d'un hôtel. Chercher un homme dans une ville bourrée de touristes comme Venise était presque une gageure, mais il ne fit pas part de ses pensées à Hilda Tregarth.

— Très bien, dit-il. Une dernière chose. Aimeriez-vous écrire une lettre à votre mari? Si je le trouve, il serait heureux d'avoir de vos nouvelles.

Pendant un instant, il crut qu'elle allait s'effondrer, mais elle se ressaisit rapidement.

— Vous êtes vraiment gentil, monsieur Micklem, dit-elle, les yeux brillants de larmes. Vous pensez à

tout. Oh! oui, je vais lui écrire. Pouvez-vous attendre un instant?

— Allez-y, dit Don. Je ne suis pas pressé. Il a peut-être besoin d'encouragement et vous êtes mieux placée que quiconque pour l'aider.

Elle sortit de la pièce et revint au bout de vingt minutes avec une enveloppe fermée.

— Parfait, dit-il en mettant l'enveloppe dans son portefeuille. Je ferai tout mon possible pour la lui remettre. Et maintenant, tâchez de ne pas trop vous inquiéter. Soyez patiente. Je suis à peu près sûr que la police va faire surveiller votre courrier. Je préfère ne pas vous écrire. Si jamais j'ai quelque chose d'important à vous signaler, je ferai un saut en avion ou chargerai un ami d'un message.

— D'accord, dit-elle d'une voix mal assurée.

En retournant chez lui, Don se demandait si Tregarth pensait à sa femme et ce qu'il pouvait bien faire en ce moment précis. Sir Robert avait dit : *Personne ne peut rien pour lui. Il aurait dû songer à sa femme avant de faire ce qu'il a fait.*

Don secoua la tête.

Il avait bien l'intention d'élucider le problème et de retrouver Tregarth. Pas tellement pour Tregarth lui-même, mais pour sa femme.

Personne, ni Sir Robert, ni la police, ni Hennessey, ne pouvait l'en empêcher maintenant.

III

Don Micklem s'approcha de la fenêtre et regarda au-dehors. Le soleil descendait derrière le dôme de Santa Maria delle Salute, teintant de rose l'eau verte du Grand Canal.

— Il n'y a pas de plus belle ville au monde, Cherry, dit Don. Regardez-moi ce coucher de soleil. Je l'ai admiré je ne sais combien de fois et toujours il produit sur moi le même effet.

— Tout à fait remarquable, monsieur, dit Cherry. Tout à fait remarquable.

— C'est le moins qu'on puisse dire, répondit Don en prenant son étui à cigares, ses clés et son portefeuille qu'il mit dans ses poches. Je ne rentre pas dîner. Vous pouvez sortir, si vous voulez. Je rentrerai peut-être tard.

— Je vous remercie, monsieur, dit Cherry qui toussota discrètement. J'aimerais vous rappeler que vous avez plusieurs lettres et des invitations à examiner.

Don sourit :

— Ça peut attendre. J'ai à faire.

Il quitta la pièce et descendit le vaste escalier de marbre qui aboutissait au hall.

Quatre ans plus tôt, Don était venu à Venise pour la première fois et était tombé amoureux de cette ville flottante. Il n'avait pas eu de cesse qu'il n'ait acheté une maison veneto-byzantine, connue sous le nom de *Palazzo della Toletta*. Donnant sur le Grand Canal, elle offrait une vue magnifique de l'île de San Gorgio et était située à deux cents mètres du chef-d'œuvre de Sansovino, la *Liberia Vecchia*.

Don était arrivé à Venise deux heures auparavant. Après avoir pris un bain et s'être changé, il avait bavardé avec son personnel italien et Giuseppe, son gondolier. Il était prêt maintenant à entreprendre ses recherches.

Il décida de commencer par Manrico Rossi, espérant que ce dernier aurait des nouvelles de Tregarth. Sinon, il irait voir à l'hôtel *Moderno*.

Il se frayait un chemin vers la Pizza San Marco dans la foule qui encombrait les quais, en regardant les gondoles grouillant sur les canaux, le *vaporetto* en route pour le Lido, les péniches chargées de fruits et de melons et les façades de marbre des palais, avec leurs piquets d'amarrage aux bandes multicolores.

La foule bariolée des touristes avait envahi la place Saint-Marc, les uns aux terrasses des cafés, d'autres admirant les vitrines, donnant à manger aux pigeons ou groupés devant la façade de la basilique,

avec ses quatre chevaux de bronze et ses riches mosaïques.

Don s'engagea dans la Calle dei Fabri. La boutique de Manrico Rossi était située dans une étroite ruelle, près du pont du Rialto.

Il tomba en arrivant sur une nuée de touristes, épuisés et transpirants, qui sortaient de la boutique après avoir tout examiné, palpé, tripoté, déplacé. Il attendit que le dernier fût parti, puis pénétra dans la longue pièce au plafond garni de lustres étincelants et aux murs ornés de délicates pendeloques de cristal qui ressemblait à une grotte obscure.

Au fond de la boutique, trois femmes étaient assises sur un long banc. Devant chacune d'elles, un puissant brûleur à gaz crachait une longue flamme bleue. Les ouvrières présentaient à la flamme des tiges de verre coloré, longues et minces, et elles façonnaient avec dextérité de petits animaux en courbant les tubes amollis par la chaleur.

Don s'arrêta pour les regarder. L'une d'elles, une petite créature brune au visage mince, leva les yeux et soutint un instant son regard avant de se remettre à la confection d'un cheval caracolant.

Elle déposa le cheval sur l'établi pour le laisser refroidir et leva de nouveau les yeux sur lui. Il eut vaguement l'impression qu'elle essayait de lui faire signe. Les sourcils de la fille se haussèrent et une lueur traversa son regard, puis ses yeux s'abaissèrent sur les baguettes de verre irisées posées devant elle. Elle en choisit une, la passa rapidement dans la

flamme, la façonna de ses doigts agiles, et, au grand étonnement de Don, posa finalement devant lui une curieuse figurine de verre. En regardant de plus près, il vit qu'elle avait fabriqué un monogramme représentant les lettres J.T., sur un fond décoratif.

Il avait eu à peine le temps de lire ces initiales que déjà elle brouillait le dessin et repassait le verre à la flamme. Au bout d'un instant, apparaissaient les pattes arrière d'un autre cheval.

« Est-ce que j'ai rêvé? » se demandait-il en regardant les cheveux noirs et lisses de la fille penchée sur son travail. J.T... John Tregarth? S'était-il trompé?

— Ah! signor, je vois que vous vous intéressez à notre travail, dit une voix.

Il fit volte-face et se trouva nez à nez avec un grand gaillard vêtu de gris. Le visage gras au regard indolent était typiquement italien et le sourire révélant quelques dents d'or était artificiel et surfait.

— En effet, répondit Don.

— Je suis très honoré de votre visite, signor Micklem. Il y a quatre ans maintenant que vous venez à Venise et c'est la première fois que vous me faites l'honneur de visiter ma boutique.

— Mieux vaut tard que jamais, répondit Don en souriant.

Les Vénitiens le reconnaissaient partout où il allait, mais il en avait pris l'habitude. Quand un mil-

lionnaire américain s'installe dans un *palazzo* sur le Grand Canal, tous les commerçants de Venise sont immédiatement alertés.

— Puis-je vous montrer quelques-uns de mes trésors, signor?

— Un de mes amis voudrait un chandelier. Je lui ai promis de lui en trouver un.

— Ah! un chandelier? Venez donc dans mon bureau. Je vais vous montrer des dessins merveilleux. Votre ami devrait choisir un modèle et nous pourrions l'exécuter pour lui. Ce serait beaucoup mieux.

Don suivit le gros homme dans un couloir qui aboutissait à un petit bureau et s'assit pendant que l'autre se mettait à fouiller dans un carton plein de dessins.

— Vous êtes Manrico Rossi? demanda Don.

— Oui, signor. Peut-être vous a-t-on recommandé ma boutique?

— Un de mes bons amis m'a conseillé de venir vous voir. Vous le connaissez bien, je crois.

Rossi sourit. Un rouleau de croquis à la main, il se tourna vers Don :

— Comment s'appelle-t-il, signor? demanda-t-il.

— John Tregarth, répondit Don en épiant la réaction de Rossi.

Le gros accusa le coup. Son sourire se figea en une grimace. Les dessins s'échappèrent de ses doigts et glissèrent à terre. Il se baissa aussitôt pour les

ramasser, dérochant ainsi son visage au regard de Don. « Est-ce qu'il a peur? » se demanda Don, surpris.

Quand Rossi se redressa, la lueur d'angoisse avait disparu de son regard, mais son visage bouffi était blême.

— Ah! le signor Tregarth, dit-il. C'est un excellent ami, en effet. Il y a bien longtemps que nous ne l'avons vu. Un an au moins.

Don, persuadé qu'il mentait, ressentit de nouveau dans le dos ce frisson étrange.

— Je me demandais, dit-il, s'il était à Venise en ce moment. Vous ne l'avez pas aperçu?

— Oh! non, signor. Le signor Tregarth n'est pas à Venise. Il vient toujours nous voir en juillet.

Don haussa les épaules et, acceptant les dessins que lui tendait Rossi, l'écouta discourir sur leurs mérites respectifs. Il en choisit finalement trois parmi les plus simples et demanda à Rossi de les envoyer à Terry Radcliffe. Rossi nota l'adresse et Don se leva.

— Rien qui vous intéresse personnellement, signor? demanda Rossi.

— Pas en ce moment. Je vais rester ici un mois ou deux. Je reviendrai vous voir.

— Certainement, signor. Je serai toujours heureux de vous recevoir.

Arrivé à la porte, Don se tourna vers lui :

— Savez-vous si le signor Tregarth a des amis à Venise?

— Des amis? Oh! sûrement. Le signor Tregarth a sûrement beaucoup d'amis ici.

— Vous ne savez pas qui, par hasard?

Rossi, l'air contrit, haussa ses larges épaules :

— Non, signor. Le signor Tregarth venait me voir pour affaires dans mon bureau, mais nos relations s'arrêtaient là.

Don opina du bonnet. Dans le couloir, il dit à Rossi qui le suivait :

— Si jamais il se manifestait, dites-lui que je suis ici, voulez-vous? Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu.

— Je le lui dirai, mais je crains qu'il ne vienne pas. Il arrive toujours en juillet, jamais en septembre. L'année prochaine, peut-être.

Ils revinrent dans la boutique et Don jeta un coup d'œil à la mince fille brune qui fabriquait sagement un nouveau cheval. Elle ne leva pas les yeux, mais ses doigts, un instant, perdirent leur agilité et elle dut jeter au rebut la tige de verre sur laquelle elle travaillait.

Don s'arrêta tout près d'elle.

— Vous travaillez tard, le soir? demanda-t-il à Rossi.

— Nous sommes bien obligés. Les touristes aiment acheter le soir. Nous ne fermons qu'à onze heures et demie.

— C'est bien tard. A cette heure-là, je serai en train de boire un cognac au *Florian*, dit Don en haussant suffissamment la voix pour se faire entendre

de la fille. Bon, eh bien! au revoir, à bientôt.

Sans lever la tête, la fille fit un léger signe d'acquiescement.

Don salua Rossi et sortit dans l'air tranquille et brûlant de la *calle*.

Il décida de se rendre au *Moderno* pour essayer d'obtenir des renseignements sur Tregarth.

Comme il s'éloignait lentement de la boutique, il ne vit pas Rossi, qui, du seuil, faisait signe à un petit homme trapu en costume et chapeau noirs.

L'homme aussitôt se mit à suivre Don.

Sur la *fondamenta*, près du Rialto, un grand type mince en costume et chapeau blancs contemplait d'un air endormi le canal. En passant à côté de lui, l'homme en noir, d'un signe rapide, lui désigna Don. Le grand type mince prit à son tour la filature, cinquante mètres derrière Don.

Don, qui n'avait rien remarqué de ce manège, continua à marcher vers l'hôtel *Moderno*.

A onze heures et demie, Don arrivait à la terrasse du *Florian* et s'installait à une table libre.

La place Saint-Marc était toujours noire de monde. De l'autre côté de l'esplanade, sous les *Procuratie Vecchie*, un orchestre jouait une marche de Verdi. Des groupes de touristes contemplaient les musiciens trempés de sueur ou admiraient le ciel bleu foncé piqueté d'étoiles scintillantes.

Don commanda un cognac, alluma une cigarette et étendit ses longues jambes.

Il n'avait pas progressé dans son enquête. Le gérant du *Moderno* n'avait pas pu le renseigner sur Tregarth.

« Pourtant il est à Venise, se disait Don, à moins que la carte postale fût un faux, mais dans ce cas, elle aurait été adressée directement à Hilda Tregarth et n'aurait pas été signée Saville. »

Tout dépendait maintenant de la fille de la verrerie.

Don regardait la foule grouillante. Il avait bien peu de chances de repérer la fille dans cette cohue. Il fallait qu'elle vînt le trouver elle-même.

Un homme bedonnant assis à une table proche de la sienne appela le garçon, paya son addition et s'éloigna en direction de la basilique.

Le type au chapeau blanc surgit de l'ombre d'une arcade et vint d'installer à la table libérée. Il commanda un cognac et ouvrit un journal du soir qu'il se mit à feuilleter.

Don se souvint avoir déjà vu cet homme au moment où il quittait le *Moderno*. Il se rappela également l'avoir aperçu peu après avoir quitté la boutique de Rossi. Sur le qui-vive, il déplaça sa chaise pour pouvoir observer discrètement son voisin. Le type, basané de peau, avait une bouche mince et des yeux enfoncés, luisants. Malgré sa maigreur, il devait être d'une force peu commune. « Des muscles

d'acier », songea Don, en observant ses poignets noueux.

Dangereux dans une bagarre, probablement, rapide et féroce. Il n'avait pas l'air italien. Il devait être égyptien.

L'homme en blanc tourna la tête et Don remarqua des anneaux d'or à ses oreilles.

Don se mit de nouveau à contempler la *piazza* encombrée, puis consulta sa montre. Il était maintenant minuit moins vingt. Il fallait bien dix minutes à la fille pour venir de la Calle Formosa à la *piazza*. Elle n'arriverait guère avant minuit.

Pas une seule fois l'homme en blanc n'avait regardé en direction de Don. Il semblait plongé dans son journal et Don commençait à se demander si son vague soupçon était fondé après tout.

Quand les deux géants de bronze au sommet de la tour de l'horloge commencèrent à frapper sur la cloche les douze coups de minuit, Don appela le garçon, paya sa consommation et se leva.

L'homme en blanc ne lui prêta pas la moindre attention. Il montra son verre vide au garçon pour réclamer un deuxième cognac.

Don se faufila parmi les tables et s'arrêta devant la vitrine brillamment illuminée du *Florian*.

L'homme en blanc ne leva même pas les yeux pour voir où allait Don.

L'homme en noir, le petit trapu, était adossé contre un pilier de l'arcade. Il surveillait Don du coin de l'œil.

Don s'efforça de repérer la jeune femme dans la foule qui passait et repassait devant lui.

Il l'aperçut enfin.

Debout, de l'autre côté de la place, devant une boutique éclairée, elle regardait dans sa direction. Elle portait toujours sa robe noire de travail et un grand châle sombre lui voilait à demi le visage.

Don fendit lentement la foule pour traverser la piazza et s'arrêta une fois pour se retourner vers l'homme en blanc toujours assis à sa table et caché derrière son journal. L'homme ne semblait s'intéresser nullement à Don.

Le petit trapu avait également vu la fille, et il fit le tour par l'arcade où la foule était moins dense et où il pouvait avancer plus vite.

La fille attendit un moment, puis lorsque Don fut à une quarantaine de mètres d'elle, elle s'éloigna sous la voûte en direction de la tour de l'horloge.

Don la suivit.

Le type en noir emboîta le pas.

Dès que Don eut disparu sous la voûte, l'homme en blanc se leva, paya le garçon et se dirigea à grands pas vers la tour de l'horloge.

Don voyait la fille avancer devant lui. Elle marchait sans se retourner et il n'essaya pas de la rattraper. Si elle avait voulu être rejointe, elle l'aurait attendu.

Elle continua du même pas jusqu'à ce qu'elle eût dépassé le quartier illuminé des vitrines, puis tourna dans une rue sombre. Don la suivit. Il se retourna

une fois pour regarder derrière lui, mais ne vit pas l'homme en noir dissimulé dans l'ombre.

L'homme en blanc rejoignit son compagnon.

— Fais le tour pour les prendre à revers, lui marmonna l'autre. Grouille!

L'homme en blanc se mit à courir silencieusement le long de la *calle*. Il se précipita dans la rue parallèle à celle que Don venait d'emprunter.

Apercevant la *calle* déserte qui s'étendait jusqu'à un carrefour éclairé et persuadé que personne ne s'intéressait à ses faits et gestes, Don accéléra le pas en voyant la fille tourner le coin.

La fille l'attendait un peu plus loin.

— Excusez-moi, signor, dit-elle. Vous êtes bien le signor Micklem?

— Oui, répondit Don. Qui êtes-vous?

— Louisa Peccatin répondit-elle d'une voix essoufflée. Personne ne vous suit, signor?

Don se rappela l'homme en blanc.

— Je ne pense pas. Ce sont bien les initiales de Tregarth que vous m'avez montrées dans la boutique, n'est-ce pas?

— Oui, fit-elle en jetant un regard angoissé autour d'elle. Il court un très grand danger. Ils le cherchent. Il faut être très prudent...

— Qui le cherche? demanda Don d'un ton bref.

— Ecoutez!

Don entendit un pas rapide résonner dans la rue voisine.

— On vient! murmura la fille.

— N'ayez pas peur, dit Don d'un ton apaisant. Personne ne vous fera de mal. Où est Tregarth?

— Allez au 39 de la Calle Mondello... commença-t-elle, puis elle s'interrompit en voyant un petit type trapu s'avancer vers eux d'un pas rapide.

Don sentit les doigts de la fille se crispier sur son poignet et elle recula légèrement. Il recula à son tour, en se plaçant devant elle, pour laisser passer l'autre.

L'homme s'arrêta brusquement devant eux.

— Excusez-moi, signor, dit-il à Don en montrant une cigarette non allumée. Vous avez du feu?

— Bien sûr, répondit Don, pressé de se débarrasser du type.

Il mit la main dans sa poche pour prendre son briquet.

Le type avança d'un pas; son poing se détendit comme l'éclair et s'enfonça brutalement dans le ventre de Don.

Si Don n'avait pas vu venir le coup et n'avait pas bandé ses muscles au moment du choc, le coup l'aurait mis hors de combat. La souffrance le plia en deux mais, d'instinct, il se rejeta de côté pour éviter le gauche que le type lançait vers sa mâchoire.

Le souffle coupé, Don lança son poing à toute volée et atteignit sous le cœur son adversaire qui poussa un grognement et dut reculer.

Mais Don était déjà mal en point. Il encaissa un autre coup violent et sentit ses genoux se dérober sous lui, tout en se rendant vaguement compte que

la fille s'enfuyait en courant le long de la *calle*.

Il essaya de retrouver son équilibre. Le type lui écrasa son poing sur la mâchoire.

Une lumière éblouissante éclata devant les yeux de Don. Il s'écroula en avant sur les pavés gras.

Une voix de femme, angoissée, disait :

— Il n'est pas mort, n'est-ce pas?

Don se rendit compte que des mains douces l'effleuraient. Il fit un mouvement et remua la tête.

— Non, assommé seulement, répondit une voix masculine.

Don ouvrit les yeux et aperçut un homme penché sur lui; un homme en tenue de soirée.

— Ne bougez pas, dit l'homme. Vous avez peut-être quelque chose de cassé.

— Non, ce n'est rien, dit Don. (Il s'assit et toucha sa mâchoire douloureuse et enflée.) Je l'espère, en tout cas.

Son ventre était tout endolori, mais sa paroi abdominale, dure et musclée, avait résisté.

— Aidez-moi à me relever, voulez-vous?

Il se remit péniblement sur pied et prit appui un instant contre l'homme en habit. Sentant ses forces lui revenir, il fit un pas en arrière avec effort.

— Ça va aller, dit-il en parcourant la rue du regard. (A part l'homme en tenue de soirée et dans l'ombre, à proximité, la silhouette d'une femme en

robe de cocktail blanche, la rue était déserte.) Vous n'avez vu personne?

— Non. Nous nous sommes perdus et cherchions à regagner le Rialto. Nous avons failli vous tomber dessus, répondit l'homme. Vous êtes sûr que vous vous sentez bien?

— Oui, merci, répondit Don.

Il glissa la main dans sa poche intérieure. Son portefeuille avait disparu. Envahi d'une rage soudaine, il réussit cependant à se contrôler. Qu'était-il arrivé à Louisa Peccati? Avait-elle réussi à s'enfuir? Comment avait-il pu se laisser prendre à ce truc éculé de la cigarette?

— On vous a dévalisé? demanda l'homme.

— Je crois, oui.

Don examina plus attentivement son interlocuteur. Il parlait anglais couramment, mais avec un accent légèrement guttural. Don le distinguait mal dans la pénombre, mais il était grand et mince et semblait assez jeune.

— Ces sacrés Italiens! fit l'homme avec irritation. Partons d'ici. Je suis sûr qu'un verre ne vous ferait pas de mal. Nous habitons au *Gritti*. Permettez que je vous présente à ma sœur, Maria. Je m'appelle Carl Natzka. Si vous voulez venir avec nous, je vous offre un cognac.

— Oh! Carl, il doit être en piteux état, intervint la jeune femme avec inquiétude. Il devrait d'abord se reposer, tu ne crois pas?

— Merci, je me sens beaucoup mieux, dit Don

en s'inclinant devant la jeune femme. Je vais vous montrer où se trouve votre hôtel, mais excusez-moi si je ne me joins pas à vous. Je préfère rentrer chez moi me changer. Je m'appelle Don Micklem.

— Il me semblait bien vous connaître, dit la fille. Vous avez un *palazzo* ici, je crois?

Don s'efforça de sourire :

— Oh! rien d'extraordinaire, dit-il. (Il était pressé de se séparer de ces deux touristes. Il ne pouvait penser qu'à Louisa Peccati. Que lui était-il arrivé?) Je vais vous montrer le chemin, dit-il.

Au bout d'un moment, il les avait ramenés dans le quartier des boutiques, encore tout illuminé.

— Vous saurez vous débrouiller, maintenant? Vous filez tout droit et vous aboutissez à Saint-Marc.

Dans la pleine lumière, il les voyait distinctement.

Le frère et la sœur formaient un beau couple; Carl Natzka avait un visage énergique et ouvert, très bronzé, et ses cheveux bruns étaient décolorés par le soleil. Don le trouva sympathique. Il devait avoir dans les vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Sa sœur Maria avait probablement un an ou deux de plus que son frère. C'était une fille élancée et ravissante, à la bouche ferme et expressive, aux grands yeux noirs et brillants, et son épaisse chevelure noire retombait sur ses épaules. Sa robe du soir blanche était incrustée de paillettes scintillantes.

Don avait déjà rencontré bien des jolies femmes, mais Maria Natzka avait quelque chose de plus : elle était humaine, vivante, fascinante.

— Vous ne voulez vraiment pas venir à l'hôtel? demanda Natzka.

— Non, merci. Je vais rentrer chez moi. Merci de m'avoir remis sur pied.

— J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir, fit Natzka en lui tendant la main. Je ne voudrais pas être indiscret, mais j'aimerais bien savoir ce qui s'est passé, je dois dire. Venez donc nous raconter ça un jour.

— D'accord, dit Don en lui serrant la main. (Puis il se tourna vers Maria et lui sourit.) Bonsoir, madame.

— Vous ne devez pas être douillet, monsieur Micklem, dit-elle (et il s'aperçut qu'elle n'avait pas le moindre accent). Vous avez là une très vilaine blessure.

— Je joue la comédie, répondit-il en souriant. Dès que je serai à la maison, je vais me mettre à sangloter. Bonsoir.

Et il traversa rapidement la place en direction du *Palazzo della Toletta*.

Il monta directement dans sa chambre, ôta ses vêtements fripés, passa un pantalon de toile bleu marine, une chemise assortie et un blouson noir. Il changea également de chaussures et mit des mocassins à semelles crêpe.

Il prit dans un tiroir une petite lampe électrique plate et une trousse en cuir contenant un équipement réduit de cambrioleur, mit les deux objets dans sa

poche revolver, puis glissa dans son blouson une épaisse liasse de lires.

Tout en se changeant, Don songeait à l'avertissement de Louisa Peccati : *Soyez très prudent. Il court un grave danger. Ils le cherchent.*

Le type trapu faisait-il partie de ces *ils* mystérieux? Don avait bien l'intention d'élucider ce point.

Il venait d'apprendre sa leçon. Dorénavant, il serait perpétuellement sur ses gardes. La prochaine fois, on ne l'aurait pas si facilement.

39 Calle Mondello.

Tregarth se cachait-il là? Où était-ce? Venise était un labyrinthe de rues mal éclairées, mais Giuseppe, son gondolier, devait connaître l'adresse. Don décida de l'emmener avec lui. Il pourrait lui être utile.

Don fit quelques pas vers la porte, mais fit demi-tour, éteignit la lumière et gagna à tâtons la fenêtre dont il écarta les rideaux. Il se mit à examiner le quai.

Il était déjà une heure moins le quart, mais une foule de touristes flânait le long du canal, convergeant vers le lieu de prédilection de tous les touristes : la place Saint-Marc.

Don les contempla un instant, puis un petit sourire dur vint illuminer son visage.

Appuyé à la balustrade, tournant le dos au canal de Saint-Marc pour regarder la foule, attendait l'homme au chapeau blanc.

IV

Don longea rapidement le quai en direction du *Ponte della Paglia*, tout en surveillant du coin de l'œil l'homme au chapeau blanc. Il le vit se redresser et lui emboîter le pas.

Don continua sans se retourner et atteignit bientôt l'embarcadère des gondoles.

Un petit groupe de gondoliers bavardaient en attendant le client devant leurs longues embarcations noires amarrées au quai étroit.

Giuseppe vit arriver Don et s'avança vers lui.

— Vous avez besoin de moi, signor? demanda-t-il. Nous allons faire un tour?

— Pas en gondole, dit Don. Viens avec moi.

Il emmena Giuseppe dans un petit café situé dans un square, juste derrière l'embarcadère. Les deux hommes s'installèrent à une table à l'autre bout de la salle d'où Don pouvait surveiller la porte. Il commanda deux *cappucini*, offrit une cigarette à Giuseppe qui ne cachait pas sa curiosité.

Giuseppe était un excellent gondolier. Depuis trois

ans, il gagnait régulièrement toutes les courses aux régates annuelles et il adorait se vanter de ses prouesses et de son habileté. Bâti en hercule, le visage tanné et la grosse moustache noire, il était superbe à voir avec sa blouse et son pantalon sombres.

— Tu sais où se trouve la Calle Mondello? demanda Don.

Giuseppe, surpris, acquiesça :

— Bien sûr, signor. C'est de l'autre côté du canal, près du Rialto.

— C'est là que nous allons, mais avant, il faut se débarrasser d'un type encombrant.

Giuseppe ouvrit de grands yeux :

— Il faut le tuer, signor? demanda-t-il très intrigué.

— Mais non, idiot, on ne le tue pas, répliqua Don. (Giuseppe avait le meilleur coup de rame de Venise, mais une cervelle un peu naïve.) On va l'assommer, simplement. Il m'a suivi toute la soirée et ça suffit comme ça.

Giuseppe regarda le menton meurtri de Don.

— Le signor s'est déjà battu? demanda-t-il.

Quand Giuseppe ne ramait pas sur sa gondole, ses passe-temps favoris étaient la bagarre et les filles.

— Sans importance, dit Don en se palpant la mâchoire du bout des doigts. Ecoute-moi bien.

— Oui, signor, répondit Giuseppe, ravi. Où il est, ce type?

— Il doit m'attendre dehors. Il est grand et maigre et porte un complet et un chapeau blancs. Voilà ce qu'on va faire. Tu restes ici. Moi, je pars en direction de San Maria Miracoli. Laisse-moi prendre une minute d'avance, et mets-toi en route. Tu verras sûrement le gars en train de me filer. Quand on arrivera dans un endroit tranquille, je pousserai un coup de sifflet. On lui sautera tous les deux dessus. Mais fais attention, il est dangereux.

— Peuh... fit Giuseppe avec dédain. Moi aussi. Montrez-moi ce type, signor, et je m'en charge. Je cogne dessus, vlan, et on n'en parle plus.

— Méfie-toi qu'il ne cogne pas le premier.

— Ne vous faites pas de bile, patron. Dites donc, c'est une affaire de cœur, signor? Cet homme est peut-être le frère ou le père de la *signorina*?

— Tu n'y es pas, répliqua Don sèchement. (Il finit son café et se leva.) Fais très attention et n'attaque pas avant mon signal.

— Oui, signor, répondit Giuseppe, tout penaud. Don paya et sortit.

Il n'aperçut pas l'homme au chapeau blanc, mais il savait qu'il devait être quelque part dans l'ombre, à l'épier. Il s'engagea dans la rue mal éclairée, tendant l'oreille. Au bout de cinquante mètres environ, il distingua dans le silence les pas de son poursuivant.

Il continua son chemin sans se retourner, passant d'une ruelle à l'autre.

Le quartier, à cette heure, était désert et Don s'engagea bientôt dans une ruelle si étroite qu'en

tendant les bras, il pouvait toucher les murs de chaque côté. Il poussa alors un coup de sifflet strident et, faisant volte-face, revint rapidement sur ses pas.

L'homme au chapeau blanc, qui suivait d'assez loin, vit Don rebrousser chemin et pivota à son tour.

Giuseppe était juste derrière lui et, invisible dans son costume noir, il s'immobilisa sous un porche. Quand l'homme en blanc passa devant lui, il allongea le bras, l'empoigna par la nuque de son énorme battoir, et lui cogna la tête contre le mur.

Sonné, l'homme au chapeau blanc s'affaissa et Giuseppe, qui ne l'avait pas lâché, le tourna légèrement et lui expédia son poing à toute volée dans la mâchoire.

Don arriva juste à temps pour voir l'homme au chapeau blanc s'écrouler comme un sac sur le pavé.

— Beau travail, Joe, dit-il en se penchant sur le corps inerte.

— Vous voyez, signor, c'est bien ce que j'avais dit. Pan, et on n'en parle plus, dit fièrement Giuseppe en soufflant sur son poing. Il en a pour un moment à dormir, maintenant.

Don était en train de fouiller rapidement les poches de l'homme évanoui. Il n'y trouva rien d'intéressant, à part un court poignard. Pas le moindre papier qui pût le renseigner sur l'identité du personnage.

Il sortit son briquet et en approcha la flamme du visage basané :

— Tu as déjà vu ce gars-là, Giuseppe? demanda-t-il.

— Non, signor. Jamais vu.

Don se redressa.

— Bon. Emmène-moi vite à la Calle Mondello.

Ils arrivèrent rapidement au pont du Rialto. Don s'immobilisa.

Il se rappelait les recommandations de prudence de Louisa Peccati. Plusieurs types le surveillaient peut-être. Avant de se rendre à l'adresse indiquée, il voulait être sûr de ne plus être suivi.

— Passe devant, dit-il à son compagnon. Avance lentement et en faisant beaucoup de bruit. Ne va pas directement à la *calle*. Je veux être sûr que personne d'autre ne nous suit. Tu as bien compris?

Giuseppe acquiesça. Toutes ces aventures lui paraissaient beaucoup plus excitantes que son métier de gondolier.

— Vous ne risquez rien, signor, tout seul? demanda-t-il.

Giuseppe était parfois exaspérant.

— Allez, file, dit Don d'un ton sec.

Giuseppe se mit donc en route, traversa le pont et disparut dans l'obscurité.

Dissimulé dans l'ombre, Don attendait. Après avoir laissé un peu d'avance à Giuseppe, il partit à son tour. Il entendait les pas lourds de Giuseppe résonner sur les pavés. Arrivé près du pont, il s'arrêta sous une arche et tendit l'oreille.

Il apercevait maintenant Giuseppe de l'autre côté du canal, avançant le long du quai.

Don attendit encore un moment, l'oreille toujours aux aguets. Il entendit bientôt des pas légers. Il s'aplatit contre le mur, et peu après, aperçut le type trapu vêtu de noir qui se dirigeait vers le pont.

« Il ne s'agissait donc pas d'un simple hold-up, se dit Don. Ces deux hommes travaillent ensemble. »

Le type trapu semblait inquiet. Immobilisé dans l'ombre du pont, il regardait de l'autre côté. N'entendant qu'un seul bruit de pas, il devait flairer un piège. Enfin il se décida à continuer son chemin à pas feutrés.

Il passait devant l'abri où se cachait Don et arriva bientôt au milieu du pont. Puis il jeta un coup d'œil méfiant derrière lui et s'abrita sous une arche pour observer le quai opposé.

Don sortit de sa cachette et courut silencieusement jusqu'à l'arche où se tenait l'autre. L'homme lui tournait le dos.

Don s'approcha de lui comme un fantôme et lui donna sur l'épaule un petit coup sec.

Le type devait avoir des nerfs d'acier. Il ne sursauta même pas, pivota sur lui-même et lança son poing en avant, mais cette fois, Don avait prévu le coup. Il avait été ceinture marron de judo pendant cinq ans, et sa science lui fut utile. Il attrapa le poing de l'autre, lui tordit le poignet et tira violemment sur son bras.

Avec un grognement d'angoisse, le type bascula

par-dessus la tête de Don et s'écrasa derrière lui avec un bruit sourd. Sa tête heurta le trottoir et il ne bougea plus.

Don, penché sur lui, se mit à fouiller ses poches. Il y trouva son propre portefeuille qu'il récupéra, mais, à part un poignard court, identique à celui de l'homme en blanc, il ne fit pas de découverte intéressante.

Don l'abandonna à l'ombre de l'arche et traversa le pont en courant pour rejoindre Giuseppe qui l'attendait à l'entrée de la rue.

— La voie est libre, cette fois, dit Don. Où est cet endroit?

— Par ici, signor. Suivez-moi.

Giuseppe conduisit Don au bout du passage, obliqua dans une ruelle adjacente qui débouchait sur un pont en dos d'âne enjambant un canal auxiliaire, au-delà quelques marches donnaient sur une autre ruelle flanquée de maisons misérables où ne brillait pas la moindre lumière.

— Nous y voilà, signor, dit Giuseppe.

Don sortit sa lampe de poche et éclaira une porte juste devant lui.

— Le 39 doit être un peu plus loin, dit-il à voix basse.

Ils avancèrent dans le noir. Au bout de quelques mètres, Don s'arrêta et alluma de nouveau sa lampe de poche.

— Voilà, dit-il en reculant d'un pas pour examiner une étroite maison de trois étages aux murs lépreux et aux fenêtres barrées par des planches.

— Ces maisons sont condamnées, signor, lui dit Giuseppe. Elles vont être démolies. Vous n'y trouverez personne.

Don examinait la porte du 39. Les serrures en avaient été récemment huilées. Il tourna la poignée.

La porte s'ouvrit silencieusement. Il braqua devant lui le faisceau de sa lampe. Un couloir étroit apparut, prolongé par un escalier.

— Attends-moi ici, dit Don à Giuseppe. Et ouvre l'œil.

— Oui, signor.

Don pénétra dans le couloir et s'arrêta un instant pour examiner les marches poussiéreuses. Elles étaient couvertes de traces de pas, parmi lesquelles on distinguait l'empreinte de souliers de femme. La rampe de l'escalier avait disparu et les marches semblaient pourries, mais à en juger par les traces, elles avaient servi récemment.

Don se mit à grimper, en longeant le mur lépreux, sous l'œil inquiet de Giuseppe.

— Attention où vous mettez les pieds, marmonna ce dernier.

Don lui fit signe de se taire et continua jusqu'au premier palier, sur lequel donnaient deux portes.

Il s'arrêta pour écouter, n'entendit rien, et s'approchant sans bruit, tourna doucement la poignée et poussa le battant.

Un bruit à l'intérieur de la pièce le pétrifia. Un bruissement de papier, puis un choc sourd résonnèrent dans l'obscurité malodorante.

Don éteignit sa lampe et s'écarta de la porte. Le cœur battant, il attendit. Encore un bruissement de papier, puis un trottement. Il fit la grimace.

« Les rats! » songea-t-il. La maison devait grouiller de rats.

Il poussa le battant de la porte avec le pied et promena dans la pièce le faisceau de sa lampe.

Un énorme rat d'égout se mit à courir frénétiquement le long du mur, essaya de sauter, retomba avec un bruit sourd et disparut dans un coin.

Mais Don le remarqua à peine. Il braquait sa lampe au milieu de la pièce.

Etendue sur le sol poussiéreux, le devant de sa robe noire imprégnée de sang, gisait Louisa Peccati.

Don, pétrifié, braquait toujours sa lampe sur le cadavre de la fille. Il se pencha en avant et s'aperçut avec horreur que la main droite du cadavre avait été entièrement brûlée avec des cigarettes allumées.

Submergé de rage, il fit un pas en avant, s'inclina et effleura doucement la joue de la jeune fille. Elle était encore tiède et la mort devait remonter à une demi-heure à peine.

Les deux types avaient dû la rattraper après avoir assommé Don. Ils l'avaient torturée pour lui faire dire où se cachait Tregarth.

Don se redressa, prit son mouchoir et essuya son visage inondé de sueur.

Les deux hommes avaient-ils également trouvé Tregarth?

Il quitta la pièce, referma la porte et ouvrit celle d'en face.

Au premier coup d'œil, il fut fixé. C'était là que Tregarth avait trouvé refuge.

Un lit de camp garni de deux couvertures grossières était installé contre le mur. Une petite malle servait de table, et une caisse de chaise. Une bougie à moitié consumée, fichée dans une bouteille, était posée sur la malle.

La chambre était vide.

Don alluma la bougie et regarda autour de lui. Près du lit était posé un panier contenant des boîtes de conserve, du raisin, une bouteille de vin et une longue baguette de pain. Dans un couvercle de boîte, une douzaine de mégots étaient écrasés. Don en examina un. C'était une cigarette anglaise.

Dans un coin gisait une valise en cuir dont le contenu était déversé sur le sol poussiéreux.

Don s'en approcha et un petit frisson d'excitation lui passa dans le dos en voyant les initiales gravées sur la valise : J. T.

Sur le sol se trouvaient quelques mouchoirs, des sous-vêtements, une brosse à cheveux, une brosse à dents et un rasoir.

Don s'accroupit sur ses talons pour examiner ces objets, mais ils ne lui révélèrent rien. La valise avait déjà été fouillée.

Don se redressa et examina de nouveau la cham-

bre. Pourquoi Tregarth s'était-il caché dans ce trou à rats, sombre et puant? Qui était Louisa Peccati et quelles étaient ses relations avec Tregarth qu'elle avait si chèrement payées? Où était Tregarth maintenant?

Don, exaspéré, se passa la main dans les cheveux. Il y avait tant de questions sans réponse...

Il remit dans la valise les articles éparpillés par terre, la ferma et se releva.

Il ne voulait pas que la police trouve cette valise là. S'ils arrivaient à savoir qu'elle appartenait à Tregarth, les policiers en déduiraient peut-être que Tregarth avait assassiné Louisa.

— Signor...

Le chuchotement de Giuseppe lui parvint d'en bas, angoissé, pressant. Don saisit la valise et se précipita sur le palier.

— Quoi? demanda-t-il.

— La police, répondit Giuseppe, la voix chevrotante d'excitation. Ils arrivent. Ils sont déjà sur le pont.

Don comprit aussitôt dans quel piège il allait tomber. On allait l'arrêter pour l'assassinat de Louisa Peccati. Comment expliquerait-il sa présence dans ce taudis?

— Ferme la porte et pousse le verrou, dit-il d'un ton bref.

Et, la valise à la main, il dévala l'escalier et rejoignit Giuseppe dans le couloir sombre.

— Ils sont quatre, signor, chuchota Giuseppe.

On frappa bruyamment à la porte d'entrée.

— Viens, murmura Don. (Il s'engouffra dans une pièce du rez-de-chaussée, ouvrit la fenêtre et se pencha dehors.)

Une eau sombre et grasseuse clapotait un peu plus bas.

Des craquements de bois défoncé retentirent. La police démolissait la porte d'entrée.

— Tu sais nager, Joe? demanda-t-il en enjambant l'appui de la fenêtre.

— Oui, signor.

— J'espère que tu nages bien, dit Don. J'emmène cette valise. Il faudra que tu me remorques. Allons-y.

Il se laissa glisser dans l'eau et fit la planche, la valise sur la poitrine.

Giuseppe le rejoignit, et Don l'attrapa par sa blouse.

— En route, dit-il. Dépêche-toi.

Giuseppe se mit à nager à longues brasses puissantes dans le noir, entraînant Don derrière lui.

A quelque distance de la maison, Giuseppe se dirigea vers le quai, se hissa à terre, prit la valise et aida Don à prendre pied à son tour.

— J'espère que ça t'amuse, tout ça, fit Don en souriant.

Il dégoulinait d'eau et de larges plaques se formaient autour de ses pieds. Il prit la valise des mains de Giuseppe.

— Rentrons, maintenant, dit. Ça suffit pour ce soir.

Ils s'engagèrent d'un pas rapide et silencieux dans le dédale des ruelles sombres.

La pendule de San Marco sonnait trois heures quand ils traversèrent le Grand Canal par le *Ponte dell'Academia*.

A cette heure-là, le quai était désert et personne ne les vit se diriger vers le *Palazzo della Toletta*.

Arrivé à sa porte, Don s'arrêta.

— Rentre chez toi, dit-il à Giuseppe, et reviens me voir demain. Merci du coup de main.

— Je suis prêt à remettre ça, répondit simplement Giuseppe.

— Tu peux encore faire quelque chose pour moi, poursuivit Don. Essaie de te renseigner sur une fille nommée Louisa Peccati. Je veux savoir où elle habite et si elle a de la famille. Elle travaille à la verrerie de Rossi. Renseigne-toi en douce. La police s'intéresse à cette fille.

— Bien, signor. Je vous dirai tout ça demain.

— Bonsoir, Joe, et merci encore.

En entrant dans le hall, Don aperçut Cherry assis dans un de ces fauteuils massifs de l'entrée. Il somnolait, l'air réprobateur. En entendant la porte d'entrée se refermer, il sursauta et ouvrit les yeux.

— Monsieur Micklem! s'exclama-t-il, le souffle coupé. Vous êtes trempé!

— Un peu, répondit Don d'un ton jovial. Qu'est-ce que vous faites ici à une heure pareille?

— Je vous attendais, monsieur, répondit Cherry en se levant. Avez-vous eu un accident?

— Non, non, pas du tout. J'ai eu envie de prendre un bain, allez donc vous coucher.

— Je vais monter prendre vos vêtements mouillés, rétorqua Cherry d'un ton froid.

— Allez vous coucher. Je les laisserai dans la salle de bains. Bonsoir, Cherry.

Et Don monta l'escalier, en laissant une traînée humide derrière lui.

Il pénétra dans sa chambre, ferma la porte derrière lui, posa la valise trempée dans un coin et se rendit dans la salle de bains. Ayant enlevé ses vêtements mouillés, il prit une douche, mit son pyjama et revint dans sa chambre.

Il s'assit au bord du lit et alluma une cigarette.

Tout en frottant sa mâchoire douloureuse, il passa en revue les événements de la soirée.

Ses efforts n'avaient pas abouti à grand-chose, songeait-il, les sourcils froncés. Où était Tregarth? Encore à Venise? Mort ou vivant? Avait-il partagé le sort de la malheureuse fille?

Don secoua la tête, éteignit sa cigarette et se mit au lit. Pour l'instant, il était dans une impasse. Il fallait attendre les renseignements que Giuseppe pourrait lui fournir sur la fille assassinée.

Il ferma les yeux, mais le sommeil ne venait pas. Il était hanté par l'image du corps torturé de Louisa Peccati. Mais quand il s'endormit enfin, ce ne fut pas la jeune italienne qui se glissa dans ses rêves agités, mais le ravissant visage de la brune Maria Natzka.

Il était onze heures passées, le lendemain matin, quand Don eut achevé de répondre à son courrier le plus urgent, et de décliner au téléphone les invitations d'une foule de gens qui l'appelaient les uns après les autres, sachant qu'il venait d'arriver à Venise.

Il fut à peine poli avec son dernier interlocuteur et, après avoir raccroché, demanda à Cherry de ne plus lui passer de communications.

— Je n'ai pas le temps de me lancer dans les mondantés, cette fois, dit-il. Dites-leur que j'ai la rougeole ou tout ce que vous voudrez, s'ils continuent à m'embêter.

— Je vous demande pardon, monsieur? fit Cherry choqué.

— J'ai une importante affaire à régler, lui expliqua Don d'un ton impatient. Je ne veux voir personne en ce moment.

— Dois-je comprendre, monsieur, demanda Cherry en se redressant avec majesté, que vous n'avez pas l'intention de recevoir?

— Exactement, dit Don en faisant basculer dans la corbeille à papiers une pile de lettres auxquelles il venait de répondre. Il faut que je trouve un type qui s'est perdu. C'est une question de vie ou de mort, Cherry. Désolé, mais je ne peux faire autrement.

— Je vois, monsieur, fit Cherry d'un ton glacial. Il y a sûrement un rapport, je suppose, avec la visite que vous a faite cette jeune personne avant notre départ de Londres?

— En effet, dit Don. Il faut que je m'en aille. Détendez-vous donc, Cherry. Vous êtes en vacances. Allez visiter les musées ou vous promener sur la lagune. Quittez vos grands airs et rigolez un peu.

Il sortit précipitamment avant que Cherry eût repris son souffle et se dirigea d'un pas vif vers la station de gondoles.

Il espérait que Giuseppe aurait quelques renseignements pour lui, mais Giuseppe n'était pas à son poste. Un gondolier flânant au soleil lui dit qu'il ne l'avait pas encore vu de la matinée.

« Trop tôt », songea Don en s'approchant du bord du quai. Il se mit à contempler l'eau bleue en essayant de décider ce qu'il allait faire.

— M. Micklem, n'est-ce pas? demanda une voix de femme.

Il se retourna et son regard plongea dans les yeux noirs et brillants de Maria Natzka.

Coiffée d'une large capeline, elle était ravissante dans sa robe bleu pâle.

— Oh! bonjour, dit-il en se découvrant. Quelle bonne surprise.

— Comment va votre menton?

— Assez bien, merci. Encore un peu raide, mais ça ne m'empêche pas de parler.

C'était vraiment une des plus jolies femmes qu'il eût jamais vues et, en la contemplant, il oublia un instant le problème Tregart.

— Nous étions très inquiets sur votre compte, dit Maria. J'ai dit à Carl que nous aurions dû vous raccompagner chez vous.

Don se mit à rire :

— Tranquillisez-vous, dit-il, j'encaisse admirablement. Que faites-vous ici si tôt le matin?

— Je voulais aller voir la statue du Colleoni. Savez-vous où elle est?

— Le mieux serait d'y aller en gondole. C'est près de l'église de Santi Giovanni et Paolo qui vaut aussi le coup d'œil.

Les yeux de la jeune femme brillaient d'intérêt et Don, séduit par son sourire, poursuivit impulsivement :

— Vous savez, je suis un excellent guide, bien que je n'en aie pas l'air. Voulez-vous que je vous accompagne ou préférez-vous y aller toute seule?

— Eh bien! pour être franche, je dois reconnaître que j'attendais cette proposition, répondit-elle en riant. La dernière fois que je me suis aventurée seule dans une gondole, le gondolier m'a poursuivie

jusqu'à mon hôtel en prétendant que je ne l'avais pas assez payé.

— Ils essayent avec tout le monde. Il faut savoir comment les prendre. Venez avec moi, je vais vous montrer.

Elle avança avec lui vers la station des gondoles. Elle avait une démarche souple et gracieuse et Don remarqua un groupe de touristes américains qui se détournèrent pour la regarder avec admiration.

Un des gondoliers s'inclina devant eux.

— *Il campo dei Santi Giovanni e Paolo*, lui dit Don en aidant Maria à monter dans la gondole.

Il s'assit à côté d'elle et étendit ses longues jambes.

Il s'en voulait de céder au charme de la jeune femme, mais c'était plus fort que lui. D'ailleurs, que pouvait-il faire avant d'avoir le rapport de Giuseppe?

— Où donc est votre frère, ce matin? demanda-t-il.

— Il travaille. Moi je suis ici en vacances, lui pas.

— Vous restez longtemps?

— Une semaine, je pense. Cela dépend de Carl. Vous avez bien de la chance, monsieur Micklem, d'être libre de vos faits et gestes.

— Appelez-moi Don, voulez-vous?

— Comme vous voudrez.

Elle lui jeta un coup d'œil sous ses longs cils noirs.

— Je crois en effet que j'ai de la chance. Votre frère a dit que vous vous appeliez Maria. C'est

un bien joli nom. Et vous, Maria, avez-vous de la chance?

— Pas toujours. J'ai eu plus de chance que certains, et moins que d'autres. Mon père a beaucoup souffert pendant la guerre. Il était dans un camp de concentration. A la fin de la guerre, il a remonté son affaire et les choses se sont arrangées pour moi.

— Votre père vit toujours?

— Oui, mais il envoie Carl lui faire ses achats de verre. Il s'intéresse davantage au côté financier de l'affaire.

Don dressa l'oreille :

— Du verre? Est-ce là le métier de Carl?

Elle lui sourit :

— Cela vous étonne. La fabrique de verre Natzka est pourtant bien connue.

Un frisson parcourut le dos de Don.

— Je suis très ignorant en la matière, je dois dire. Votre frère est donc ici pour acheter du verre de Venise?

— Oui. Nous avons trente magasins en Hongrie. Nous vendons beaucoup de verre de Venise.

— Vendez-vous aussi du verre anglais?

— Oui, beaucoup, et même un peu de verre américain.

Don essayait de prendre un ton détaché, mais il était tendu d'excitation.

— Avec qui traitez-vous en Angleterre? demanda-t-il.

— Avec John Tregarth, de Hampden, répondit-

elle sans la moindre hésitation. Et en Amérique avec l'usine Van Ryder. Vous voyez, je suis très au courant, bien que Carl prétende que ça ne m'intéresse pas.

La gondole accostait. Le gondolier sauta à terre pour la maintenir.

— Nous voilà arrivés, dit Don, content de ce répit qui lui permettait de réfléchir. (Il aida Maria à monter à terre.) Attendez-nous, dit-il au gondolier.

Et ils traversèrent ensemble le *campo* pour aller s'arrêter sous la statue du Colleoni.

Don, l'esprit ailleurs, entama un petit exposé d'histoire de l'art. Le nom de Tregarth avait-il été prononcé par hasard ou bien Maria était-elle mêlée à l'affaire?

Décidé à ne pas manifester de curiosité à l'égard de Tregarth, il emmena la jeune femme dans l'église pour lui montrer les tombeaux des Doges.

Maria se mit à donner des signes de lassitude devant son érudition, et Don lui proposa de revenir à la gondole.

— Il commence à faire chaud, dit-il. C'est sur l'eau qu'on est le mieux, à Venise, par une température pareille. Allons donc faire un tour sur les canaux pour bavarder.

— Pouvez-vous vraiment me consacrer autant de temps? demanda-t-elle, moqueuse.

— Il ne faut pas être égoïste, répondit Don en riant. Le gondolier compte sur nous et je ne veux pas le vexer.

Elle le suivit sous le soleil aveuglant.

Une fois installés dans la gondole, Don dit :

— Vous parliez de John Tregarth, tout à l'heure. Vous le connaissez?

— John? Mais bien sûr. C'est un de nos vieux amis. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Je le connais aussi, mais il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. Pas depuis la guerre.

Elle se tourna à demi vers lui :

— Vous ne seriez pas ce pilote américain dont il parlait toujours! Mais si, que je suis bête. C'est sûrement vous. Je n'avais pas fait le rapprochement entre vous et le Don Micklem qu'il admirait tant. Vous l'avez emmené à Rome pendant la guerre, n'est-ce pas?

— En effet. L'avez-vous vu récemment?

— Il était ici il y a trois jours, répondit Maria dont les yeux s'assombrirent. Carl et moi sommes très inquiets à son sujet. Nous pensons qu'il a des ennuis.

— Des ennuis? Qu'est-ce qui vous fait dire ça?

— Il est parti si précipitamment et semblait si bouleversé...

— Il a donc quitté Venise?

— Mais oui. Il est parti pour Paris il y a trois jours.

Une péniche chargée de bouteilles de chianti vides

avançait lentement sur le rio, pilotée par deux jeunes gars dépenaillés.

Le gondolier de Don, indigné, rangea en marmonnant son embarcation contre le mur d'une maison, pour laisser passer la péniche. Il échangea quelques injures avec les pilotes, mais Don ne s'était même pas aperçu que sa gondole s'était arrêtée.

Il est parti pour Paris il y a trois jours.

Cette nouvelle le stupéfiait. Si elle était exacte, il perdait son temps en cherchant Tregarth à Venise. Mais était-elle exacte? Maria se trompait peut-être. Ou encore peut-être mentait-elle?

— C'est bien dommage, dit-il d'un ton dégagé. J'aurais aimé le revoir.

— Nous aimons beaucoup John, dit Maria. Je voudrais bien savoir ce qui se passe. Il était si pressé de partir. On avait presque l'impression qu'il fuyait quelqu'un. Carl prétend que je me fais des idées, mais je suis sûre que non. John n'était pas seulement inquiet. Il avait peur.

— Vous êtes sûre qu'il est allé à Paris?

— Oui. Nous l'avons accompagné au train.

— Vous dites qu'il avait peur... Lui avez-vous demandé ce qui le tracassait?

Elle acquiesça :

— Il n'a pas voulu nous le dire. « Je ne peux pas en parler, nous a-t-il dit. Ne vous mêlez pas de ça, tous les deux. Tout s'arrangera quand je serai à Paris. » Voilà exactement ses paroles. Il nous a demandé de l'accompagner à la gare. Nous devions

sortir ce soir-là, et Carl lui a dit que nous n'aurions pas le temps d'aller avec lui. John était dans tous ses états. Il nous a dit qu'il fallait absolument qu'on l'accompagne à la gare. Il devait avoir peur de rester seul. Il a tellement insisté que nous y sommes allés finalement. (Elle secoua la tête.) Je ne sais vraiment pas que penser de tout ça, mais ça m'inquiète.

— C'est assez bizarre, en effet, dit Don, intrigué. Combien de temps est-il resté à Venise?

— Il était ici quand nous sommes arrivés. Depuis cinq jours, je crois. Il y a autre chose que je trouve bizarre : Carl et lui ont à peu près les mêmes fournisseurs. Aucun de ceux que Carl est allé voir n'a vu John. Il n'est sûrement pas venu pour travailler.

— Savez-vous où il habite à Paris?

— A l'hôtel *Chatham*. Nous lui avons demandé de nous écrire, mais il ne l'a pas fait. Nous devons aller à Paris dès que Carl aura terminé ses affaires ici. J'espère que nous le verrons. Je lui dirai que j'ai fait votre connaissance. Il sera sûrement désolé de vous avoir manqué.

— Je le regrette aussi, dit Don. (Il se demandait s'il devait dire à Maria ce qu'il savait de Tregarth, mais préféra s'abstenir.) Est-ce qu'il a visité votre usine avant de venir à Venise?

Elle hocha la tête :

— Il le fait d'habitude et vient habiter chez nous, mais pour ce voyage, il nous a écrit qu'il n'irait pas aussi loin et qu'il espérait nous voir à Venise.

— Est-ce qu'il était déjà inquiet à votre arrivée,

ou a-t-il commencé à se tourmenter plus tard?

— Plus tard. Il est venu nous accueillir à la gare et semblait alors d'excellente humeur. Nous pensions qu'il était descendu au *Gritti* où Carl va régulièrement, mais il nous a dit qu'il habitait chez des amis, qu'il n'a d'ailleurs pas nommés. Nous avons dîné ensemble et avons pris rendez-vous pour le lendemain matin. Il a dû se passer quelque chose cette nuit-là. Il n'est pas venu au rendez-vous et nous l'avons vu arriver à l'hôtel le soir, au moment où nous nous apprêtions à partir. Il nous a dit qu'il partait immédiatement pour Paris et qu'il fallait l'accompagner à la gare. C'est à ce moment-là que nous nous sommes aperçus de sa nervosité.

— Et depuis, vous n'avez pas eu de nouvelles?

— Non.

— Comment savez-vous qu'il est à l'hôtel *Chatham*? Il vous a dit qu'il avait l'intention d'y descendre?

— Oui. Il nous a dit qu'il passerait probablement une dizaine de jours à Paris et que nous pourrions le joindre au *Chatham* quand Carl aurait terminé ses affaires ici.

— A votre place, je ne m'inquiéterais pas autant pour lui, dit Don en souriant. Il vous expliquera probablement toute l'affaire quand vous le verrez.

— Je l'espère, dit-elle avec sérieux. Nous l'aimons vraiment beaucoup tous les deux et nous ne sommes pas tranquilles.

Don changea de sujet de conversation. Il se mit

à lui montrer tous les lieux intéressants qui surgissaient au hasard de leur promenade, mais il n'avait qu'une idée à l'esprit : Tregarth.

Maria interrompit le cours de ses réflexions :

— Voulez-vous venir déjeuner à l'hôtel avec nous? demanda-t-elle.

Don aurait aimé accepter cette invitation, mais il n'avait plus de temps à perdre. Il avait une piste, et il fallait la suivre. De plus, Giuseppe devait avoir des renseignements pour lui.

— Je voudrais bien, malheureusement je suis déjà pris. (Il consulta sa montre.) Il faut que je rentre, maintenant, sinon je vais être en retard.

— Demain, alors, peut-être? J'ai passé une si bonne matinée...

— Je vous appellerai à l'hôtel, répondit Don, sachant qu'il n'aurait sûrement pas le temps de revoir la jeune femme.

Ils gagnèrent ensemble le *Gritti Palazzo*.

— Merci, Don, de m'avoir fait passer une matinée si intéressante. Je vous recommanderai comme guide à tous mes amis.

Don sourit :

— Mais moi, je ne vanterai sûrement pas votre charme, la concurrence doit être déjà trop importante.

Souriante, elle lui tendit une main fraîche et fragile, et pénétra dans l'hôtel.

Don repartit vers le *Palazzo della Toletta*, regrettant déjà le départ de la jeune femme, mais dès qu'il

aperçut Giuseppe qui l'attendait sur les marches du *palazzo*, son image s'effaça de son esprit.

— Entre, dit-il à Giuseppe en le conduisant dans son bureau. (Il lui versa un verre de vin et lui demanda :) Quoi de neuf? Tu as des renseignements sur la fille?

— Oui, signor, répondit gravement Giuseppe. Vous saviez qu'elle a été assassinée hier soir?

Don acquiesça :

— Oui. As-tu découvert son adresse?

— Elle habitait avec son père sur le *Fondamento Nuove*. Ils ont une petite maison à côté du café *Luigi*.

— Son père sait qu'elle est morte?

— Oui, signor. Ça lui a fait un sacré coup. Il est vieux et malade. Il était guide, dans le temps, mais il a eu un accident et a été amputé des deux jambes. Sa fille le faisait vivre avec ce qu'elle gagnait chez *Rossi*. Vous connaissez la verrerie *Rossi*, signor?

Don acquiesça de nouveau :

— La police est allée trouver le vieux?

— Ce matin.

— Bon. Tu dis qu'il habite à côté du café *Luigi*? Où est-ce exactement?

— Près du *Rio di Panada*. Si vous voulez y aller, signor, je vous accompagnerai.

Don consulta sa montre. Il était une heure passée.

— Reviens à deux heures et demie. Nous irons ensemble.

— D'accord, signor.

Giuseppe parti, Don sonna Cherry.

Cherry entra, son visage rose et blanc figé en une expression digne et glacée :

— Monsieur a sonné?

— Je voudrais déjeuner dans vingt minutes. Apportez-moi un Martini et ne prenez donc pas cet air. On dirait que vous avez avalé un parapluie, fit Don aimablement.

Cherry haussa le sourcil, mais ne désarma pas pour autant. Il s'estimait lésé et entendait manifester sa désapprobation.

— Très bien, monsieur, dit-il.

Et il sortit, raide comme la justice.

Les mines de Cherry ne faisaient jamais le moindre effet sur Don, mais Cherry ne se décourageait pas.

Don décrocha le téléphone :

— Je voudrais l'hôtel *Chatham* à Paris le plus vite possible, dit-il à la téléphoniste.

— Je vous rappelle, signor.

Don raccrocha, alluma une cigarette et se mit à faire les cent pas. Cherry revint avec un verre de Martini qu'il posa sur la table.

— Excusez-moi, monsieur, dit Cherry, hautain. Lady Denning a téléphoné. Elle donne un souper en petit comité après l'opéra et espère vous y voir.

— Rappelez-la et dites-lui que je suis déjà retenu. Je croyais vous avoir dit que je n'acceptais aucune invitation cette fois-ci?

Cherry se redressa encore :

— Puis-je vous rappeler, monsieur, que vous avez certains devoirs envers vos amis? Cette maison jusqu'à présent, monsieur, a énormément contribué au succès de la saison. J'oserais même ajouter que les soirées que nous donnons sont connues du monde entier et que...

— Je regrette, Cherry, mais cette fois-ci, j'ai autre chose à faire. Soyez donc raisonnable et ne me barbez plus avec ça.

— Très bien, monsieur, répondit Cherry dont les mentons tressautaient.

Il sortit de la pièce d'un pas majestueux et referma la porte d'un coup sec.

Don haussa les épaules, but la moitié de son verre qu'il posa précipitamment en entendant sonner le téléphone.

— Vous avez Paris, signor.

— Merci. Allô, l'hôtel *Chatham*? demanda Don.

— Oui, monsieur. Ici la réception, répondit-on en anglais.

— Avez-vous chez vous un M. Tregarth? John Tregarth?

— Ne quittez pas, je vous prie.

Don éteignit sa cigarette à demi consumée et se mit à pianoter avec impatience sur le bord de la table.

— Allô! monsieur? Oui, M. Tregarth est descendu ici, en effet.

Don aspira profondément. Il n'avait pas cru Maria

quand elle lui avait annoncé le départ de Tregarth.

— Est-il là en ce moment?

— Je crois, oui, monsieur. Voulez-vous que je me renseigne?

— Don Micklem à l'appareil. Voulez-vous me passer sa chambre, je vous prie?

— Un instant, monsieur.

Au bout d'un long moment, Don entendit un déclic bref sur la ligne et une voix dit :

— Allô? ici John Tregarth.

Il y avait bien treize ans que Don n'avait pas parlé à Tregarth et la plupart de leurs conversations avaient eu lieu dans le rugissement d'un quadrimoteur faisant route sur Rome. Il ne pouvait donc pas espérer reconnaître la voix de Tregarth. La voix lointaine et ténue qu'il entendait à l'autre bout du fil aurait pu être celle de n'importe qui.

— Ici Don Micklem, dit-il. Tu te souviens de moi, John?

Un silence, puis la voix répondit :

— Oui, je me souviens.

Don pressa l'écouteur contre son oreille pour ne perdre aucun mot, aucune inflexion.

— Comment va, John? Il y a bien longtemps qu'on ne s'est pas vus...

— Vraiment? Le temps compte si peu pour moi, dit la voix. Où es-tu?

Cette voix mettait Don mal à l'aise. Elle ne lui

paraissait pas vraiment humaine. Il lui semblait écouter une voix sans âme, n'appartenant à personne.

— Je suis à Venise, répondit-il. John, j'ai une lettre de ta femme pour toi. Elle s'inquiète beaucoup à ton sujet.

— Elle s'inquiète? Pourquoi donc?

Cette voix neutre, machinale, commençait à irriter Don.

— Ecoute, mon vieux, dit-il, il y a six semaines qu'elle est sans nouvelles de toi. Alors elle se fait de la bile, naturellement. Qu'est-ce que tu fabriques?

Un long silence s'ensuivit. Don écoutait le faible ronronnement qui résonnait sur la ligne. Il lui semblait entendre dans l'appareil un souffle précipité.

— Allô? John? Tu es là?

— Oui, répondit la voix morne. Que disais-tu?

— Ta femme n'a aucune nouvelle de toi depuis six semaines. Qu'est-ce que tu fabriques? répéta Don en haussant la voix.

— Six semaines? Ça n'est pas possible. Je lui ai écrit. J'en suis sûr.

— Elle n'a eu qu'une lettre de toi, et il y a de ça un mois et demi. Qu'est-ce qui t'arrive, John?

— Un mois et demi...

La voix s'éteignit. Un long silence et au moment où Don allait reprendre la parole, il entendit un bruit qui lui fit passer un frisson dans le dos : celui d'un homme qui pleurait.

— John! fit Don d'un ton pressant. Qu'est-ce qu'il y a? Tu es malade?

De nouveau un long silence, puis la voix sans timbre retentit de nouveau :

— Je ne sais pas. Je crois que je perds la raison. Je ne sais pas pourquoi je suis ici. Je ne sais plus ce que je fais. Pour l'amour du ciel, Micklem, viens à mon secours.

— Calme-toi, dit Don, très surpris. J'arrive immédiatement. Reste où tu es. Je vais prendre un avion au Lido et serai à Paris dans quatre à cinq heures au plus tard. Reste où tu es et ne t'en fais pas.

— Dépêche-toi... gémit la voix. Je t'en supplie, dépêche-toi.

Le ton était un tout petit peu exagéré. Juste assez pour éveiller la méfiance de Don.

— J'arrive, dit-il, le regard froid, la bouche dure. Ne t'en fais pas, j'arrive.

Il donna un petit coup sec avec son ongle sur le téléphone, espérant que son interlocuteur à l'autre bout du fil croirait la communication coupée et, l'écouteur toujours pressé contre l'oreille, écouta intensément, à l'affût du moindre son.

Sa ruse opéra.

Il entendit un rire lointain. Puis la voix d'un homme qui devait se tenir tout près de l'appareil :

— Il a avalé ça comme du petit-lait.

— Tais-toi, imbécile, intervint une autre voix d'homme.

Et la communication fut coupée.

VI

Don resta un long moment immobile à contempler le mur d'en face. Il se mettait rarement en colère, mais pour une fois, il écumait. Il avait bien failli se laisser posséder, ce qui piquait son orgueil. Si son interlocuteur au bout du fil n'en avait pas un peu trop rajouté, Don se serait précipité à Paris. Les responsables de la disparition de Tregarth semblaient bien pressés de le faire quitter Venise.

Ce qui le vexait davantage, c'était de s'être laissé abuser par Maria Natzka.

« Elle t'a bien eu, songeait-il en frappant du poing sur la table. Elle et son frère doivent être mêlés à l'affaire et tu aurais dû t'en douter quand elle a prétendu connaître Tregarth. Ça t'apprendra à te laisser séduire par de beaux yeux noirs. »

« En tout cas, se dit-il pour se consoler, je ne me suis pas trahi. J'ai simplement affirmé être un vieil ami de Tregarth. »

Cherry revint à ce moment-là.

— Le déjeuner est servi, monsieur, dit-il.

Don se rendit dans la salle à manger et se mit à table. Il déjeuna rapidement et scandalisa fort Cherry en refusant la plupart des plats. Il réfléchissait tout en mangeant et à la fin du repas, il avait établi tout un plan d'action.

— Allez déjeuner, dit-il à Cherry en repoussant sa chaise pour se lever. Et ensuite revenez me voir. J'ai quelque chose à vous dire.

Cherry haussa les sourcils. Si M. Micklem espérait le convaincre de se résigner à un séjour dépourvu de mondantités, il se trompait lourdement.

— Très bien, monsieur, fit-il d'un ton rogue.

— Et faites vite. Revenez dans dix minutes. C'est urgent, ajouta Don en retournant dans son bureau.

Il décrocha le téléphone et appela le *Gritti Palazzo*.

— Puis-je parler à la signorina Natzka? De la part de M. Micklem.

— Ne quittez pas, signor.

Au bout d'un moment, la voix de Maria retentit :

— Allô! Don? Excusez-moi d'avoir été si longue à venir. J'étais au restaurant.

— J'espère que je n'ai pas interrompu votre déjeuner, mais je voulais vous parler. En rentrant, j'ai appelé l'hôtel *Chatham* et j'ai eu Tregarth au bout du fil. J'ai eu avec lui une conversation très surprenante. Il m'a demandé d'aller le rejoindre immédiatement.

— Il est malade? demanda-t-elle avec angoisse, et si Don n'avait pas su qu'elle participait au com-

plot pour lui faire quitter Venise, il aurait pris pour argent comptant l'inquiétude que sa voix trahissait.

— C'est probable. Je n'ai pas réussi à lui tirer grand-chose, mais j'ai l'impression qu'il perd un peu la boule. Il fait sûrement de la dépression nerveuse. Il sanglotait au bout du fil et ne savait plus où il en était.

— Mais c'est épouvantable! s'exclama Maria. Il n'a personne pour s'occuper de lui?

— Il doit être seul. Il m'a supplié d'aller le retrouver, alors je pars. Je vais louer un avion au Lido. Je devrais être à Paris dans quatre ou cinq heures. Voulez-vous venir avec moi? La présence d'une femme lui ferait le plus grand bien dans l'état où il est.

Il y eut un court silence et Don eut un petit sourire sans joie. Quelle excuse allait-elle trouver? S'il n'avait pas été sûr de son refus, il ne lui aurait même pas demandé de l'accompagner.

— Je ne peux malheureusement pas partir aujourd'hui, répondit-elle enfin. Ni demain, d'ailleurs. Carl donne une soirée très importante pour ses affaires et je dois l'aider à recevoir ses invités.

— Oh! je me doutais bien que vous ne seriez pas libre, mais si vous l'aviez été, j'ai pensé qu'il aurait été content de vous voir. Je vais lui parler et s'il est aussi bas qu'il en a l'air, je le ramènerai chez lui. Je serai de retour ici avant la fin de la semaine.

— C'est vraiment très chic de votre part d'inter-

rompre ainsi vos vacances. Si seulement je pouvais faire quelque chose... Je vais tout de suite prévenir Carl. S'il arrive à se libérer plus tôt, voulez-vous que nous venions à Paris?

— A moins que vous ne veniez aujourd'hui, je crois que ça n'est pas indispensable. S'il est vraiment mal en point, je le ramène ce soir même chez lui par avion.

— Ça serait peut-être la meilleure solution. Tenez-moi au courant, je vous en prie. Nous passons encore quatre jours ici, et ensuite nous serons au *Chatham*.

— Je serai de retour d'ici deux ou trois jours; je vous verrai donc avant votre départ pour Paris. Il faut que je me dépêche. J'ai encore ma valise à faire, et ensuite je file à l'aérodrome. Au revoir.

— Au revoir, Don. C'est vraiment chic de votre part.

— Mais c'est tout à fait normal, dit Don. A bientôt.

« A beaucoup plus tôt, même, que tu ne t'y attends, toi et ton beau gosse de frère », songeait-il en raccrochant.

Cherry frappa à la porte et entra.

— Cherry, j'ai un boulot à vous confier, dit Don. Fermez la porte et asseyez-vous.

— Je vous en prie, monsieur! fit Cherry, scandalisé.

— Mais asseyez-vous donc! répéta Don avec impatience. Ce n'est pas le moment de faire des

manières. J'ai beaucoup de choses à vous raconter et il faut que vous conserviez vos forces. Asseyez-vous, mon vieux.

Cherry s'installa d'un air réprobateur sur l'extrême bord de la chaise la plus inconfortable de la pièce. Même assis, il se débrouillait pour donner l'impression d'être debout.

Don lui raconta brièvement la visite de Hilda Tregarth et sa propre rencontre avec Sir Robert Graham et le superintendant Dicks. A mesure qu'il parlait, Cherry commençait à se dégeler et une lueur d'intérêt remplaçait dans ses yeux son expression compassée. Quand Don arriva à sa rencontre avec Rossi, ses aventures avec le type trapu et l'homme en blanc, et sa découverte du cadavre de Louisa Peccati, Cherry avait les yeux qui lui sortaient de la tête et il avait complètement oublié ses attitudes de valet bien stylé. Il passait son temps libre à lire des romans policiers ou des faits divers, et le récit de Don le passionnait. Quand Don lui raconta sa conversation avec l'homme du *Chatham*, Cherry ne se tenait plus.

— Vous connaissez maintenant toute l'histoire, conclut Don. J'ai besoin de votre aide, Cherry. Acceptez-vous d'être mêlé à cette affaire? Je vous préviens que ça peut être dangereux. Ces gens semblent ne reculer devant rien. Qu'est-ce que vous en dites?

— Si je veux... Et comment... commença Cherry qui, se rappelant soudain sa position et sa dignité,

s'interrompit précipitamment, et toussota avant de poursuivre :

« Certainement, monsieur, je serais très heureux de faire tout mon possible. »

Don lui sourit.

— Bravo, Cherry, c'est bien ce que j'espérais. Vous allez partir pour Paris et irez demander Tregarth à l'hôtel *Chatham*. Je suis à peu près sûr qu'il sera parti avant votre arrivée, mais au cas où il y serait encore, assurez-vous qu'il s'agit bien de Tregarth. Je veux parier jusqu'à mon dernier dollar que c'est un imposteur, mais je veux en être sûr. (Il prit dans un tiroir la photo que lui avait donnée Hilda Tregarth.) Cette photo de Tregarth est assez ressemblante. Prenez-la et comparez le type qui se fait passer pour Tregarth. Si ce n'est pas lui, n'ayez pas l'air de vous en apercevoir. Dites-lui que j'ai dû regagner Londres pour une affaire urgente et que je lui suggère de rentrer avec vous et de venir me voir chez moi. Je ne pense d'ailleurs pas que vous ayez l'occasion de le lui proposer. Notre homme ne sera sûrement pas là. Dans ce cas, montrez la photo à l'employé de la réception et demandez-lui s'il reconnaît Tregarth. Il ne le reconnaîtra sûrement pas. Pouvez-vous faire tout ça?

Cherry s'humecta les lèvres. Ses yeux bleus brillaient d'excitation. Sa mission lui semblait beaucoup plus passionnante que l'organisation d'une série de réceptions.

— Certainement, monsieur. Je serai, en somme,

une sorte d'enquêteur? Ce qu'on appelle vulgairement un privé, n'est-ce pas?

— A peu près, répondit Don, s'efforçant de garder son sérieux. Mais soyez prudent, Cherry. Ces gens sont dangereux.

— Je ferai très attention, monsieur. Mon ancien maître, le duc, m'a fait cadeau d'une canne-épée, quand je me suis séparé de lui. Je suis devenu assez habile dans le maniement de cette arme et je vous assure qu'il ne serait pas facile de m'assassiner.

Don, à son tour, ouvrit de grands yeux. L'idée de l'imposant Cherry se défendant à coups d'épée lui parut si cocasse qu'il faillit éclater de rire.

— En attendant, monsieur, poursuivit Cherry, qu'avez-vous l'intention de faire? Vous voulez, je suppose, laisser croire à ces gens que vous êtes parti pour Paris, mais en fait demeurer ici?

— Exactement, répondit Don, surprit de voir Cherry s'adapter si facilement à la situation. Dès que nous serons prêts, nous nous ferons conduire en canot par Giuseppe à l'aérodrome du Lido. Je vais m'arranger avec Jack Pleydell pour que l'avion soit prêt. Nous irons d'abord à Padoue et de là, je rentrerai à Venise par le train. Jack vous emmènera à Paris. J'espère avoir convaincu la signorina Natzka que je partais pour Paris, mais il y aura peut-être quelqu'un à l'aérodrome parisien pour vérifier si j'arrive en personne. Je vais dire à Jack de continuer sur Londres dès qu'il vous aura déposé. Je

veux qu'il me ramène Harry à Venise. J'ai l'impression que j'aurai besoin de lui également.

Cherry eut l'air soulagé :

— J'allais justement vous suggérer de le faire venir, monsieur. Mason n'est pas très stylé et il conduit parfois de façon fort dangereuse, mais on peut avoir confiance en lui. Je serai content de le savoir avec vous.

— Alors, tout va bien. Restez en rapport avec moi par l'intermédiaire de Giuseppe. Vous savez où il habite et je lui dirai toujours où je suis. (Il consulta sa montre.) Il doit m'attendre, d'ailleurs. Je voulais aller voir le père de Louisa Peccati cet après-midi, mais j'irai plus tard. Allez faire les bagages, Cherry, pendant que je téléphone pour l'avion.

— Oui, monsieur.

Avec une rapidité surprenante de la part d'un être aussi corpulent, Cherry quitta la pièce.

Un grand type barbu, vêtu d'un complet en velours côtelé bleu marine et coiffé d'un feutre noir, s'éloigna du quai de la gare en direction de l'embarcadère. Mêlé à un groupe de touristes, il attendit le *vaporetto* qui s'approchait du ponton.

Remettant son sac à dos en place d'un coup d'épaule, il avança sur la passerelle avec un groupe de jeunes Américains qui visitaient Venise pour la première fois.

Personne n'aurait pu reconnaître Don, même ses amis les plus intimes. Arrivé à Padoue, il s'était rendu chez un costumier avec qui il avait eu affaire à l'occasion d'un bal donné dans son *palazzo* et, ayant fait jurer le secret à Benvenuto, le patron de la boutique, il lui avait confié le soin de transformer son aspect. Benvenuto l'avait changé en artiste américain fauché, visitant le pays à pied. Le résultat était remarquable.

La barbe était nécessaire pour cacher la cicatrice de Don. Les vêtements, le chapeau et les lourdes chaussures de marche transformaient complètement sa silhouette, et il se savait méconnaissable.

Il descendit du bateau au débarcadère de San Zaccharia, traversa lentement la *piazzetta*, passant devant la basilique Saint-Marc et gagna le modeste logement de Giuseppe situé tout près de San Maria Formosa.

En tournant le coin de la rue, il dut faire un effort pour ne pas modifier l'allure. Juste devant lui avançait lentement l'homme au chapeau blanc.

Sa silhouette maigre était facile à reconnaître. Il allait nonchalamment, les mains dans les poches, le chapeau rejeté sur la nuque et le soleil faisait briller les anneaux d'or à ses oreilles.

Don ralentit un peu. La présence de cet homme si près de la maison de Giuseppe signifiait-elle quelque chose?

L'homme en blanc jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Son regard s'arrêta directement sur Don

qui prit l'air indifférent, puis se détourna et Don se remit à respirer.

Au bout de la rue se trouvait un bistrot où l'homme en blanc pénétra. Il s'installa à une table près de la porte. Don s'arrêta devant le bistrot, hésita comme pourrait le faire un touriste et entra à son tour. L'homme lui jeta un coup d'œil au passage.

Don s'assit et une serveuse s'approcha de lui.

— *Vino rose*, demanda Don bruyamment. Vous comprenez?

La serveuse, le toisant avec indifférence, acquiesça d'un signe de tête et s'approcha de l'homme en blanc qui commanda une bouteille de chianti blanc.

Don alluma une cigarette et se mit à regarder par la porte restée ouverte.

La serveuse lui apporta une carafe de vin rouge ordinaire et un verre. Elle lui compta le double du prix normal et alla porter à l'homme en blanc sa bouteille de chianti.

— Vous avez vu le signor Busso ce matin? lui demanda-t-il. Je l'attends.

— Non, signor Curizo, je ne l'ai pas vu.

L'homme en blanc poussa un grognement, alluma une cigarette, étendit ses jambes et se mit à contempler d'un œil morose le fond de son verre.

Don but un peu de vin, puis il ouvrit son sac à dos et en sortit le *Daily Mail*.

L'homme en blanc avait déjà bu la moitié de sa bouteille quand une ombre obscurcit le seuil de la porte. Le petit trapu entra dans le bistrot.

— Oui, je sais que je suis en retard, dit-il en s'installant à la table de Curizo, mais j'ai un de ces mal de crâne... J'aurais dû rester couché.

— Je m'en fous, de ton crâne, aboya l'autre. Tu l'as pas volé. Il y a vingt minutes que je t'attends.

Le type nommé Busso probablement, songea Don, retroussa les lèvres :

— La prochaine fois...

— Oui... C'est toujours la prochaine fois... Il y aura pas de prochaine fois. Il est parti pour Paris.

— Mais il reviendra.

— On sera plus là, fit Curizo en se levant. Allez, viens; on a des trucs à faire.

Busso se leva aussi en grommelant.

— Laisse-moi au moins boire un verre.

— Non. On est déjà en retard. Viens.

Ils sortirent et Don les regarda s'éloigner. Quand ils eurent tourné le coin, il se leva rapidement et les suivit.

Ils traversèrent le campo. Don, qui se tenait prudemment en arrière, vit Curizo s'arrêter devant une grande maison, prendre une clé dans sa poche et ouvrir une porte dont la peinture noire s'écaillait.

Les deux hommes entrèrent et la porte se referma sur eux.

Don regarda le numéro de la maison et le nom du campo, revint sur ses pas et arriva bientôt devant la maison de Giuseppe. Il frappa à la porte.

Giuseppe vint ouvrir lui-même.

— Bonsoir, dit Don d'un ton rogue. On m'a dit

que je trouverais ici un gondolier qui se prétendait le meilleur rameur de Venise. C'est vrai?

Giuseppe se redressa de toute sa hauteur et une lueur féroce passa devant ses yeux noirs.

— Je suis le meilleur rameur de Venise, dit-il. Qui êtes-vous et qu'est-ce que vous voulez?

Don lui sourit :

— Tu ne me reconnais pas, Joe?

Giuseppe le regarda fixement, cligna une ou deux fois des yeux et s'effaça enfin pour le laisser passer.

— Non, signor, je ne vous avais pas reconnu. *Magnifico*, votre déguisement.

Don pénétra dans une vaste pièce, sommairement meublée, mais propre et ordonnée.

— Je suis sans logis pour le moment, dit-il. Est-ce que je peux établir ici mes quartiers généraux? Je n'y viendrai que pour dormir et seulement pendant un ou deux jours.

— Bien sûr, signor, dit Giuseppe dont le visage s'illumina. Tout ce qui est ici vous appartient.

— Merci, Joe. Maintenant, écoute-moi bien; les deux types d'hier viennent de rentrer au 22 A, Campo di Salizo. Ils y habitent peut-être, mais ce n'est pas sûr. Je veux que la maison soit surveillée jour et nuit. Connais-tu quelqu'un à qui on puisse confier ce travail? Je veux savoir qui entre et qui sort de cette baraque. Il y a un café juste en face. Ça devrait être assez facile.

— On va arranger ça, dit Giuseppe. Je connais la fille qui travaille au café. Elle surveillera la

maison jusqu'à minuit, et après je prendrai la relève. On pourrait peut-être lui donner un peu d'argent?

Don sortit de sa poche une liasse de billets et en donna un de dix mille liras à Giuseppe :

— Tiens. Voilà pour la chambre et ce que tu crois devoir lui donner. Ça va?

Giuseppe eut un large sourire :

— Oui, signor.

— Les deux types nous ont peut-être vus ensemble. Il ne faut pas qu'ils nous repèrent. Je n'ai rien de précis à te demander pour le moment, mais ça ne va pas durer. Va tout de suite au café et dis à la fille de surveiller la maison. Je vais aller voir le signor Peccati. Rendez-vous ici dans deux heures.

— D'accord, signor.

Les deux hommes quittèrent la pièce, Giuseppe se dirigea d'un pas rapide vers le Campo del Salizo, pendant que Don s'éloignait vers le Fondamento Nuove.

Stefano Peccati était assis dans un fauteuil roulant dans une petite pièce sombre meublée seulement de deux chaises, d'une table et d'une carquette usée.

Une douleur froide, inhumaine, figeait le visage cireux et fripé de Peccati. Son torse sans jambes était très droit, et il regardait Don de ses yeux durs et brillants qui ne cillaient pas.

— Je ne peux pas vous recevoir aujourd'hui, Signor, dit-il. Je viens de perdre ma fille. Un vieil-

lard a bien le droit de rester seul avec son chagrin.

— Oui, répondit Don avec douceur, mais je sais certaines choses sur la façon dont votre fille est morte. J'estime que je dois vous les dire.

Le visage du vieillard se crispa :

— Qui êtes-vous? Que savez-vous sur ma fille?

— Je suis Don Micklem. Votre fille vous a peut-être parlé de moi?

— Je connais le signor. Vous ne lui ressemblez pas du tout. Allez-vous-en.

— Avez-vous remarqué la cicatrice en forme de Z que Micklem a sur la joue droite? demanda Don. Tenez, regardez. (Et il écarta soigneusement les poils que Benvenuto lui avait collés sur la figure.) Vous voyez?

Peccati le regardait avec méfiance :

— Je ne comprends pas.

— Ecoutez-moi, alors. Est-ce que le nom de John Tregarth signifie quelque chose pour vous?

Une lueur passa dans le regard du vieillard.

— J'ai déjà entendu ce nom, répondit-il calmement. Et alors?

— C'est un de mes amis et il a disparu. Je le cherche. Deux hommes, nommés Curizo et Busso, sont mêlés à sa disparition. La femme de Tregarth m'a dit de contacter Manrico Rossi qui est en relations d'affaires avec Tregarth. Je suis allé à sa boutique. Votre fille m'a reconnu. Elle a formé les initiales de Tregarth avec un morceau de verre. Elle s'est débrouillée pour que je sois le seul à m'en

apercevoir. J'ai donc compris qu'elle ne voulait pas me parler là-bas. Je l'ai vue plus tard. Elle m'a donné une adresse une fois que je lui ai dit que je cherchais Tregarth. Avant qu'elle puisse m'en dire davantage, Busso est arrivé par surprise et m'a assommé. Quand je suis revenu à moi, je me suis rendu immédiatement au 39, Calle Mondello, à l'adresse qu'elle m'avait donnée. C'était sûrement là que se cachait Tregarth, mais il n'y était plus. J'ai trouvé votre fille : elle avait été torturée et assassinée.

Le vieil homme serra les poings et baissa la tête.

Don alluma une cigarette et s'approcha de la fenêtre pour laisser au vieillard le temps de se ressaisir. Il ne se retourna qu'en entendant Peccati lui dire, au bout d'un moment :

— Continuez, signor. Vous devez avoir autre chose à me dire?

— Pas grand-chose. Depuis, j'ai été suivi constamment. On a essayé de me faire quitter Venise. J'ai donc compris que, pour éclaircir ce mystère, il me fallait être libre de mes mouvements. J'ai quitté Venise, et suis revenu déguisé. Je veux que vous me communiquiez tout ce qui peut m'être utile, pour que je puisse non seulement venger votre fille, mais aussi retrouver Tregarth. Pouvez-vous m'aider?

— Que voulez-vous que je fasse? fit Peccati avec amertume. Je suis infirme. Si je pouvais, je vous aiderais, mais ce n'est pas possible.

Don s'assit.

— Vous pouvez peut-être me fournir quelques renseignements. Saviez-vous que votre fille et Tregarth se connaissaient?

— Le signor Tregarth est un très bon ami à nous. Il a sauvé la vie à mon fils pendant la guerre. Mon fils était chef de la résistance à Milan. Si le signor n'avait pas fourni au groupe des armes et de l'argent, mon fils aurait été perdu.

— Où est votre fils maintenant? demanda Don.

Le vieillard haussa les épaules :

— Je ne sais pas. Il y a six ans que je suis sans nouvelles de lui. Je crois qu'il est à Rome.

— Tregarth est-il à Venise en ce moment?

— Je suppose, oui. Il a peut-être réussi à s'enfuir, mais ça m'étonnerait.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé? Il est venu vous voir?

— Oui.

— Quand?

— Il y a sept jours. Nous étions déjà couchés. Vers deux heures du matin, je me suis réveillé en entendant frapper à la porte. Louisa est venue dans ma chambre. Je lui ai dit de ne pas aller ouvrir, mais elle m'a répondu que c'était quelqu'un qui connaissait le signal que nous employions pendant la guerre quand nous avions besoin d'aide. Je n'avais pas envie qu'elle aille ouvrir. Vous voyez, signor, je suis vieux et infirme. Je ne pouvais pas la défendre, mais elle a insisté pour y aller. C'était le signor Tre-

garth. Il était malade, épuisé. Avant de s'effondrer, il a réussi à nous dire qu'il était poursuivi et qu'on l'avait peut-être vu entrer. Louisa est allée verrouiller la porte. Elle a tiré le signor dans la pièce du fond et l'a installé aussi confortablement que possible. Il avait été blessé; une balle lui avait éraflé les côtes et la plaie s'était infectée; elle devait dater de près de trois semaines. Il avait de la fièvre. Pendant qu'elle le soignait, je suis resté près de la fenêtre sans allumer, dans la pièce de devant. J'ai vu deux hommes, un grand et un petit, qui suivaient le Fundamento. Ils ont passé devant la maison, et au bout d'un moment sont revenus dans l'autre sens et se sont éloignés.

— L'un d'eux avait un chapeau blanc? demanda Don.

Le vieux acquiesça.

— Ce sont ces deux hommes qui ont assassiné votre fille.

— C'est bien ce que j'ai pensé. Il faut les châtier, signor.

— Ils seront châtiés. (Don se leva et se mit à arpenter la pièce en réfléchissant à ce qu'il venait d'apprendre.) Combien de temps Tregarth est-il resté ici? demanda-t-il enfin.

— Un jour seulement. Il se sentait un peu mieux après avoir été soigné et nourri par Louisa. Je ne sais pas ce qu'il lui a dit; pas grand-chose, je crois. J'ai passé la plupart du temps à la fenêtre pour surveiller la rue. Après son départ, elle m'a raconté

le peu qu'elle savait. Il était dans une très mauvaise situation. Il était suivi depuis Vienne et on avait essayé deux fois de le tuer. Il avait réussi à atteindre Venise, mais les autres étaient sur ses talons. Il avait failli se faire prendre, mais s'était souvenu que Louisa vivait dans les parages et s'était réfugié ici juste à temps.

— Vous a-t-il dit qui étaient ses poursuivants?

Le vieillard hocha la tête :

— Nous ne le lui avons pas demandé c'était plus prudent. Il a pu rester avec nous cette journée-là, parce que c'était dimanche et que Louisa ne travaillait pas. Le signor Tregarth a demandé qu'on lui trouve une autre cachette. Nous avons insisté pour qu'il reste ici, mais il ne voulait pas exposer notre vie et on a été obligés de céder. Louisa connaissait cette maison de la Calle Mondello qui est inoccupée. Personne n'y va jamais. Il y a un lit dans une des chambres, abandonné par le dernier locataire. Ce soir-là, elle y a emmené le signor. Ils ont mis pas mal de temps, parce que le signor était très faible. Il a dit à Louisa qu'il resterait là-bas jusqu'à ce qu'il aille mieux, et qu'il essaierait ensuite de regagner l'Angleterre.

— Il voulait retourner en Angleterre?

— Oui. Il fallait absolument qu'il y retourne le plus vite possible.

Si c'était vrai, la théorie de Sir Robert Graham ne tenait pas debout! Tregarth n'avait pas changé de camp. Mais était-ce exact?

— Que s'est-il passé ensuite? A-t-il repris des forces?

— Non, signor, au contraire. La maison était très humide. Louisa ne pouvait pas aller lui refaire son pansement aussi souvent qu'il aurait fallu. La fièvre du signor Tregarth augmentait. Deux jours après son déménagement, cet homme au chapeau blanc est allé voir Rossi dans sa boutique. Louisa l'a reconnu d'après la description que je lui en avais faite. Rossi savait que Tregarth avait rendu service à notre famille dans le temps. Ce Curizo — c'est bien son nom, n'est-ce pas? — savait que Tregarth avait disparu quelque part du côté de chez nous. Il s'est donc bien douté que nous connaissions le refuge de Tregarth. Ils se sont mis à surveiller notre maison et Louisa avait beaucoup de mal à se glisser Calle Mondello. Elle a prévenu le signor Tregarth qu'elle était surveillée. Il s'est alors rappelé que vous étiez attendu à Venise. Il l'avait lu dans le journal. Il a envoyé une carte postale à son directeur de Londres. Il n'a pas osé écrire directement à sa femme au cas où Louisa se ferait prendre en postant la carte. Avez-vous reçu son message, signor?

— Oui. Sa femme me l'a apporté.

— Tout ça a pris du temps. On ne pouvait plus transporter le signor Tregarth. Il était trop malade. On ne pouvait qu'attendre votre arrivée. Un soir, Curizo est venu ici pendant que Louisa n'était pas là. Il a fouillé toute la maison. Je ne pouvais absolument pas l'empêcher, vous comprenez? J'étais tout

seul. Evidemment, il n'a pas trouvé le signor Tregarth, et il est parti. Il ne m'a pas dit un seul mot pendant qu'il était ici. J'ai compris alors que la situation devenait très dangereuse pour Louisa. Je l'ai suppliée de ne plus aller voir le signor Tregarth, mais elle m'a répondu qu'elle ne pouvait l'abandonner. Le lendemain matin, elle est partie à son travail et je ne l'ai plus jamais revue. Hier soir, la police est venue me prévenir qu'elle était morte.

— Croyez-vous que Tregarth se soit enfui? demanda Don.

— Je ne sais pas, mais c'est peu probable. Il était malade, épuisé. Il ne serait pas allé bien loin. Il y a peu de chances qu'il s'en soit tiré.

— Et vous ne voyez vraiment pas pourquoi ces gens le traquent avec un tel acharnement?

— Non, signor.

— Il faut que je continue mon enquête, dit Don. Je vous tiendrai au courant. Vous n'avez personne pour s'occuper de vous?

Le vieillard hocha la tête :

— Personne, signor.

— Ne vous inquiétez pas. Je vais arranger ça. Votre fille a aidé mon ami; j'espère que vous ne refuserez pas mon aide?

Le vieillard haussa les épaules :

— Je suis bien obligé de l'accepter, signor. Je n'ai pas le choix.

— Je vais trouver quelqu'un qui viendra prendre soin de vous. Vous ne manquerez de rien.

— Je n'en ai plus pour longtemps, répondit Peccati. Je suis vieux et fatigué. La vie avait encore un sens pour moi quand j'avais Louisa, mais maintenant... (Il tendit la main à Don.) Merci d'être venu, signor. Si vous voulez me rendre heureux, punissez ces deux hommes.

— Je vous le promets, répondit Don, le visage soudain durci. A bientôt.

Le soir tombait quand il sortit de la maison. Il regarda prudemment à droite et à gauche avant de quitter la zone d'ombre. La rue était déserte.

VII

Une heure plus tard, Don, nerveux, faisait les cent pas dans la chambre de Giuseppe. De temps en temps, il allumait une cigarette, regardait sa montre et reprenait son va-et-vient.

Il commençait à s'inquiéter. Giuseppe aurait dû être rentré depuis une demi-heure. Avait-il eu des ennuis? Don consulta de nouveau sa montre. Dans cinq minutes, il partirait à sa recherche.

Trois minutes passèrent lentement, puis Don entendit la porte d'entrée s'ouvrir et Giuseppe entra, essoufflé, comme s'il avait couru. Il ouvrit ses grandes mains d'un geste d'excuse en claquant la porte d'un coup de pied.

— Je vous ai fait attendre, signor, dit-il, mais Anita avait beaucoup de choses à me dire et elle n'est jamais pressée...

— Je commençais à me faire de la bile. Alors, quelles nouvelles?

— J'ai pris des notes pour me rappeler, dit Giuseppe en sortant un morceau de papier de sa poche.

Vous comprenez, signor, moi j'ai pas l'habitude de...

— Mais oui, mais oui, interrompit Don avec impatience. Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

Giuseppe consulta son papier avec une lenteur exaspérante, s'éclaircit la gorge et cracha dans la cheminée :

— Eh bien! signor, d'abord, elle a vu Manrico Rossi entrer dans la maison. Il a frappé à la porte; quelqu'un est venu ouvrir et il est entré. Anita connaît beaucoup de gens à Venise. Elle y a vécu toute sa vie et elle s'intéresse aux gens. Elle connaît Rossi parce qu'elle est allée souvent dans sa boutique.

— Bon, je vois. Rossi a donc été le premier visiteur. Qui d'autre? demanda Don, essayant d'activer le récit de Giuseppe.

— Deux hommes qu'elle n'avait jamais vus se sont arrêtés devant la maison. Ils ne semblaient pas très sûrs d'être à la bonne adresse. L'un d'eux lui a demandé si c'était bien le Campo del Salizo. Elle croit que c'étaient des Allemands. Tous les deux. Ils ont frappé à la porte et sont entrés.

— Elle ne les a jamais vus? Elle en est sûre?

— Oui, signor. L'un d'eux portait une valise. Ils devaient débarquer de la gare.

— Et ensuite, que s'est-il passé?

— Rien pendant une heure, dit Giuseppe en consultant son papier, les sourcils froncés. Et alors, Rossi est sorti. Un détail intéressant, signor. Quand il est entré, il avait l'air tout content de lui, tout

fanfaron. Quand il est sorti, il avait l'air malade. Il était vert et il marchait comme un vieux. Il avait l'air terrorisé.

— Il faisait déjà sombre, intervint Don vivement. Comment a-t-elle pu s'en apercevoir?

— Il s'est arrêté au café, où il a bu trois cognacs à la file. Elle lui a demandé s'il était malade, mais il n'a même pas entendu. Quand il a sorti de l'argent de sa poche, sa main tremblait tellement qu'il en a lâché la moitié par terre.

— Il n'a rien dit?

— Rien, signor. Il est reparti à pas lents comme un vieillard. Et ensuite, deux autres types sont arrivés à la maison. L'un d'eux était un grand jeune homme mince et blond, très beau garçon. Il était bien habillé et avait l'air riche. Il a fait une grosse impression sur Anita qui, après tout, gagne sa vie péniblement et se laisse facilement tourner la tête.

« Carl Natzka! » songea Don. Ce ne pouvait être que lui.

— Et l'autre? demanda-t-il.

— L'autre, Anita le connaît bien. C'était le docteur Avancini. Un très bon docteur qui a une grosse clientèle chez les richards.

— Ils sont entrés dans la maison?

— Oui, signor, et Anita a remarqué que le médecin avait sa serviette à la main, comme s'il allait voir un malade.

Une lueur passa dans les yeux de Don. Tregarth

devait donc être dans la maison. Sinon, pourquoi cette visite du médecin?

— Et ensuite?

— Je suis arrivé à ce moment-là, signor, Anita m'a tout raconté et je suis revenu ici en vitesse.

— Le docteur est toujours dans la maison?

— Il y était quand je suis parti, signor. Il n'y est peut-être plus maintenant.

On frappa soudain à la porte et les deux hommes se regardèrent.

— Va voir qui c'est, dit Don à voix basse, mais fais attention en ouvrant.

Giuseppe sortit à pas de loup dans le couloir, pendant que Don se dissimulait derrière la porte de la chambre qu'il laissa légèrement entrouverte.

— Qui est là? demanda Giuseppe d'un ton rogue en ouvrant à demi la porte d'entrée.

— Encore un Rital, bon Dieu! s'exclama une voix sonore au fort accent cockney. Tu parles anglais, mon gars?

Don passa dans le couloir :

— Ça va, Joe. Laisse-le entrer.

Giuseppe, méfiant, s'écarta et ouvrit la porte :

— Entre, Harry, dit Don. Tu arrives juste à point.

Harry Mason, le chauffeur de Don, pénétra dans le couloir. Il s'arrêta brusquement, regarda Don, puis Giuseppe, et son visage bronzé se durcit.

— Dites, à quoi vous jouez, fit-il. Je croyais avoir entendu la voix de M. Micklem...

— Et alors? fit Don en souriant. Tu ne me reconnais pas, andouille?

Harry, sidéré, fit un pas en avant et l'examina de près :

— Bon Dieu! c'est vous, patron? Elle a drôlement poussé, votre barbouze, depuis que vous êtes là!

— Entre et ne parle pas tant, lui dit Don. Je suis bigrement content de te voir. On a un boulot en train et pas de temps à perdre.

Il le conduisit dans la chambre de Giuseppe.

Légèrement ahuri, Harry, le suivit, posa sa valise dans un coin et regarda Don d'un air interrogateur.

— Qu'est-ce qui se passe, patron?

Trapu, large d'épaules, la nuque puissante, Harry avait l'air d'un bouledogue. Il était précieux en cas de coup dur, et Don le savait. Pendant la guerre, il avait été dans un commando et cette rude école lui avait donné l'occasion de révéler des talents inappréciables pour la bagarre et un sang-froid à toute épreuve.

— Un de mes amis a des ennuis sérieux, Harry, expliqua Don. En ce moment, il est entre les mains d'une bande de voyous, et je viens juste de découvrir où ils le cachent. On va aller le chercher. Ces gars-là ne reculent devant rien. Ils ont déjà assassiné une fille qui aidait mon ami. C'est te dire... Je n'ai pas le temps de te donner des détails; je t'expliquerai plus tard. Pour le moment, il faut se grouiller, si on veut le tirer de là.

Le visage de Harry s'illumina.

— Quand vous voudrez, patron, dit-il.

Don se tourna vers Giuseppe :

— Est-ce qu'on peut atteindre cette maison par-derrière?

— Elle donne sur un petit canal, signor. On peut y aller avec ma gondole.

— C'est possible de les avoir par surprise en passant par-devant. Mais d'abord, va voir s'il ne s'est rien passé à la maison pendant ton absence. Rendez-vous à la station de gondoles. Fais vite.

— Oui, signor, répondit Giuseppe qui sortit rapidement.

— Viens, dit Don à Harry, on va aller jusqu'à la gondole.

En chemin, Don raconta brièvement à Harry ce qui s'était passé depuis son arrivée à Venise.

— D'après Peccati, Tregarth est très malade. Ça ne va pas aller tout seul, mais à nous trois, on devrait y arriver. Quand on aura récupéré Tregarth, on l'emmènera chez moi et on verra alors ce qu'on peut en faire.

— Ces gars-là sont bien décidés à le garder coûte que coûte, hein, patron? demanda Harry, ravi.

— Oui, mais on les fera changer d'avis.

A ce moment, Giuseppe arriva en courant le long du môle.

— Personne n'a quitté la maison, signor.

— Le docteur y est toujours?

— Oui, signor. Personne n'est sorti.

— Bon. On va passer par-derrière. Ils sont trop nombreux pour nous en ce moment, mais on va quand même jeter un coup d'œil. Allons, venez.

La longue gondole noire glissait dans l'obscurité sur le *rio* étroit, et sa lanterne projetait une faible lueur jaune sur l'eau tranquille. La lune ronde éclairait les toits des maisons de chaque côté du *rio*, mais ses rayons n'effleuraient que les derniers étages.

Il faisait si sombre que Don se demandait comment Giuseppe pouvait reconnaître son chemin et Harry, qui n'était jamais monté dans une gondole, regardait par la fenêtre de la cabine, l'œil méfiant, s'attendant à tout moment à buter contre un obstacle invisible.

Giuseppe dit soudain :

— On approche, signor. J'éteins la lanterne?

— Je vais le faire, répondit Don qui alla souffler la petite flamme.

Quelques coups de rames les amenèrent contre la façade noire d'une maison.

Harry sortit de la cabine pour rejoindre Don à l'avant. Aucune lumière ne brillait dans la maison. A dix mètres au-dessus d'eux, ils aperçurent un balcon. Et, plus haut encore, la lune illuminait une petite fenêtre garnie de barreaux. Le mur était lisse comme la main et n'offrait aucune prise.

— Si on avait une corde et un crochet, patron, murmura Harry, je pourrais grimper facilement.

— En effet, dit Don. Je ne vois pas si la fenêtre a des barreaux, comme celle du haut.

— C'est probable, patron. Si le gars est malade, on va avoir un sacré boulot pour le descendre, barreaux ou pas. Il nous faudrait un brancard.

— Le mieux serait de rentrer par là et de ressortir par devant, dit Don qui se tourna vers Giuseppe. Il nous faut une corde et un crochet solide, Joe.

— Il doit y en avoir au café, signor. Le mieux, c'est de retourner là-bas.

Il fit pivoter la gondole et la ramena rapidement près du môle.

— Attendez ici, signor. Je vais chercher ce qu'il faut.

— On vient avec toi. Je veux jeter un coup d'œil à la façade.

Les trois hommes empruntèrent une ruelle qui les amena au Campo del Salizo.

Pendant que Giuseppe traversait le *campo* pour aller chercher la corde, Don et Harry restèrent dans l'ombre.

— C'est celle-là, dit Don en montrant la maison.

Au même moment la porte s'ouvrit et Carl Natzka apparut. Il s'arrêta au sommet de l'escalier pour allumer une cigarette. Un vieux type corpulent, qui devait être le docteur Avancini, l'accompagnait. Ils descendirent l'escalier ensemble, traversèrent la place et disparurent dans la nuit.

— Si la fille a su compter, dit Don, il resterait

encore quatre types dans la maison. On doit pouvoir y arriver, si on les attaque par surprise.

Harry opina du bonnet.

Giuseppe sortit du café, un rouleau de corde et un lourd crochet sous le bras. Il rejoignit Don et Harry à l'entrée de la rue.

— Parfait, dit Don en examinant la corde. Exactement ce qu'il nous faut. Harry, tu vas aller avec Joe et passer par-derrière. Je vous donne dix minutes et ensuite, j'entre par-devant. Ne déclenchez rien avant que j'arrive, à moins que vous ne puissiez faire autrement.

— Et s'il y a des barreaux à la fenêtre, patron? Ça ne me dit rien de vous laisser entrer là-dedans tout seul.

— Si vous ne pouvez pas passer, revenez par-devant aussi vite que vous pourrez. D'accord?

Harry acquiesça d'un signe de tête. Il ne prononçait jamais de mots superflus au moment d'entrer en action.

— Dès que Harry sera sur le balcon, en admettant qu'il puisse entrer, dit Don à Giuseppe, amarre ton bateau et reviens à la porte principale. J'y serai.

— Oui, signor, répondit Giuseppe en faisant jouer ses muscles puissants, en prévision de la bagarre.

Giuseppe et Harry retournèrent à la gondole pendant que Don, appuyé au mur, attendait.

Dix minutes passèrent lentement. Don gardait les yeux fixés sur sa montre.

Quand les dix minutes furent enfin écoulées, il traversa la place, monta les marches en trois enjambées et frappa bruyamment à la porte de bois noir.

Il attendit un long moment, puis se prépara à frapper de nouveau, lorsqu'il perçut un bruit de pas. La porte s'ouvrit brusquement et Busso, trapu et menaçant, apparut sur le seuil.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Il y a une urgence pour le docteur Avancini, dit Don. On m'a dit qu'il était ici.

— Eh bien! il n'y est... commença Busso.

Mais sa phrase interrompue s'acheva par un grognement étouffé. Don lui avait décroché un direct imparable à l'estomac.

Busso, le souffle coupé, se plia en deux et le poing de Don, jaillissant de bas en haut, le cueillit à la pointe du menton.

— Chacun son tour, gros lard, dit Don à voix basse en attrapant par le col Busso qui s'effondrait.

Il le déposa doucement sur le sol, l'enjamba et referma la porte.

Don se mit à examiner les lieux tout en soufflant sur ses phalanges meurtries.

En face de lui s'élevait un escalier. Un murmure de voix d'hommes lui parvenait à travers une porte.

Il décida de monter à l'étage dans l'espoir de rejoindre Harry. Comme il s'avavançait, la porte du palier s'ouvrit et il recula précipitamment dans l'ombre.

Des pas résonnèrent :

— Busso? Qu'est-ce que c'était?

Don reconnut Curizo au sommet des marches. Il attendit, prêt à bondir.

Curizo commença à descendre l'escalier. A mi-chemin, il aperçut Busso gisant à terre. Il s'arrêta brusquement et se pencha en avant.

Don entendit un juron, puis Curizo descendit à toute vitesse le reste de l'escalier et vint se pencher sur Busso. Don surgit de sa cachette, mais, Curizo, plus rapide que lui, fit volte-face au moment où Don allait frapper.

Pendant un quart de seconde, les deux hommes se dévisagèrent, puis Curizo leva le bras et Don bondit en avant. Il avait prévu que Curizo esquiverait vers la gauche. D'une main, il prit son adversaire à la gorge et de l'autre plaça un violent crochet à la mâchoire.

Mais Curizo savait se battre. Le bras levé, il dévia le coup et contra d'une gauche appuyée qui fit reculer Don d'un pas.

Obligé de lâcher prise, Don attrapa Curizo par les revers de sa veste, allongea la jambe et tira brutalement. Curizo s'écroula lourdement par terre.

— Hans! se mit à hurler Curizo. (Il lança un coup de pied dans la poitrine de Don qui tituba en arrière.) Hans!

La porte au bout du couloir s'ouvrit et un type massif, Hans probablement, fit irruption dans le cou-

loir. Il était suivi par un grand blond qui essayait de l'écartier pour atteindre Don.

Les deux hommes se gênaient mutuellement dans l'étroit passage. Don eut juste le temps d'atteindre l'escalier. Il avait un pied sur la troisième marche quand Curizo, qui avait roulé par terre, tendit le bras et l'attrapa par la cheville. Don s'écroula en avant.

D'une ruade bien appliquée, il toucha à l'épaule Curizo qui fut projeté en arrière.

Mais Hans avait atteint l'escalier. Il sauta par-dessus Curizo, prêt à empoigner Don qui évita la prise, se redressa et renversa Hans d'un direct au cœur.

Don pivota et réussit à grimper encore trois marches, mais le blond, accroupi derrière la rampe, d'une puissante détente l'attrapa au vol par le poignet et le bloqua contre les barreaux.

Il avait une poigne de fer et Don ne parvenait pas à se dégager.

Hans se releva et regarda Don, un rictus mauvais aux lèvres. Il escalada trois marches d'un bond et balança un poing de la taille d'un melon. Don manqua d'être décapité, mais il réussit à esquiver de justesse.

Jurant et sacrant, Hans leva de nouveau le poing, mais avant qu'il ait pu frapper, Harry surgit sur le palier et se projeta en bas de l'escalier, les pieds en avant.

Il percuta en plein la poitrine de Hans qui se

retrouva au bas des marches. Les deux hommes atterrirent dans le couloir avec un choc qui ébranla toute la maison.

Don, toujours coincé contre les barreaux, posa sa main libre sur la rampe, sauta par-dessus, et dégringola sur le blond. Ils s'écroulèrent tous les deux. Le blond empoigna Don à la gorge.

Don, suffoqué, lui enfonça ses pouces dans les yeux. Il sentit la pression sur sa gorge se desserrer et le blond, hurlant de douleur, s'agrippa aux poignets de Don.

Harry avait fait voler Hans par-dessus sa tête et son adversaire s'écrasa contre la porte au bout du couloir. Comme Harry se préparait à l'achever, Curizo lui bondit dessus.

Harry se déchaîna. Curizo, sous une avalanche de coups secs, au plexus et à l'estomac, incapable de parer, émit deux ou trois grognements, tituba et s'affala, inerte, pour le compte.

Don luttait toujours avec le blond.

Harry jeta un bref coup d'œil aux deux hommes, constata que Don s'en tirait fort bien, et sauta par-dessus eux pour accrocher Hans qui se remettait péniblement sur pied.

Busso revenait lentement à la surface. Il se mit à quatre pattes, sortit un couteau de sa poche, se leva et s'avança sur Don.

A cet instant, la porte d'entrée s'ouvrit à toute volée et Giuseppe fit irruption sur le champ de bataille.

Busso fit volte-face, cherchant à poignarder Giuseppe qui s'élançait vers lui.

Giuseppe évita le poignard et, refermant son battoir, il étendit raide Busso d'un coup sur le crâne, à assommer un bœuf.

Don en avait fini avec le blond. Il se remettait péniblement sur pied et se tournait vers Harry.

Harry était à son affaire. Agenouillé sur Hans, il était en train de l'étrangler méthodiquement. Hans se mit soudain à ruer de façon désordonnée, poussa un râle étouffé et ne bougea plus.

Harry, assis sur ses talons, examinait le corps immobile avec un intérêt tout professionnel.

— Il en a pour vingt minutes à rester tranquille, dit-il en se relevant.

Don, haletant, s'appuya contre le mur et contempla le champ de bataille avec satisfaction.

— Joli boulot, dit-il, le souffle court.

Le blond, Busso et Curizo gisaient par terre.

— Ça va, patron? demanda Harry sans s'inquiéter du filet de sang qui lui coulait sur le visage ni d'un œil qui commençait à gonfler.

— Ça va, répondit Don, mais j'ai un peu perdu la forme. Vous allez ficeler tous ces gars pour avoir la paix. Pendant ce temps, je vais jeter un coup d'œil.

Il enjamba le corps de Hans et alla ouvrir la porte du fond. La pièce était vide.

« Si Tregarth est ici, il doit être en haut », pensa Don, et il se mit à monter quatre à quatre.

Les deux pièces du premier étage étaient également vides et il monta au second.

Devant lui se trouvait une porte verrouillée de l'extérieur.

Le cœur battant, il poussa le verrou et ouvrit la porte.

La pièce était petite. Deux bougies, fichées dans des bouteilles, projetaient sur les murs une lueur clignotante. Le seul meuble de la pièce était un lit de camp et sur le lit gisait un homme, nu jusqu'à la taille.

Noyé dans la pénombre, il ne faisait pas un mouvement. Don alla prendre une bougie sur la cheminée et s'approcha du lit.

Il n'avait pas vu John Tregarth depuis de nombreuses années, mais le reconnut immédiatement. Le visage aux traits fermes et décidés était terriblement émacié et les cheveux noirs grisonnaient aux tempes, mais c'était bien le même homme.

Il avait les yeux fermés et son visage était si blême que Don le crut mort. Puis il vit la poitrine se soulever légèrement au rythme de la respiration et en même temps il remarqua un détail qui le glaça d'horreur.

La poitrine nue de Tregarth était couverte de petites taches brunes : les mêmes brûlures que Don avait vues sur la main droite de Louisa Peccati; des brûlures de cigarette. Sur le flanc droit de Tregarth, une gaze sale, tachée de sang, était collée par deux bandes gommées.

Don se pencha sur Tregarth et lui toucha doucement le bras :

— John? Tu m'entends?

Tregarth ne bougea pas.

Harry pénétra dans la pièce :

— Vous l'avez trouvé, patron?

— Oui, il est là. Ces salauds l'ont torturé.

Harry le rejoignit au pied du lit et poussa une exclamation étouffée en voyant les brûlures de cigarette.

— Il a l'air très mal en point, poursuivit Don, mais il faut absolument le sortir d'ici.

Harry prit le poignet de Tregarth pour lui tâter le pouls.

— En effet, il n'a pas l'air d'aller fort. Il risque d'y passer en route.

Don s'approcha de la porte et appela Giuseppe.

— On va l'envelopper dans une couverture et Giuseppe le portera, dit-il à Harry. On le couchera au fond de la gondole.

Giuseppe pénétra dans la pièce.

— Il faut le porter jusqu'au bateau, Joe, dit Don en montrant Tregarth. Tu y arriveras, n'est-ce pas?

Giuseppe contemplait Tregarth :

— Oh! oui, signor. Il ne doit pas peser bien lourd. Il vit encore?

— C'est tout juste.

Harry roula Tregarth avec précaution dans une couverture et Giuseppe, se courbant sur le lit, prit doucement le malade dans ses bras.

— Ça ira? demanda Don.

— Il ne pèse rien, signor.

— Alors, allons-y, dit Don, prenant la tête du groupe.

Les quatre types en bas, ficelés comme des saucissons, étaient toujours dans le cirage. Don ouvrit la porte d'entrée et jeta un coup d'œil sur la place déserte. La seule lumière visible venait du café d'en face.

— Ça va pour le moment, dit-il en descendant du perron.

Giuseppe le suivit, portant Tregarth. Harry ferma la porte.

Les trois hommes traversèrent la place et gagnèrent le môle, où la gondole était toujours amarrée.

Harry s'arrêta pour regarder derrière lui. D'un œil perçant, il fouillait l'entrée sombre des deux rues de l'autre côté de la place et l'entrée sombre de la maison.

Deux hommes venaient de déboucher d'une rue. Ils aperçurent Harry au moment même où celui-ci les repérait.

L'un d'eux fit demi-tour et disparut. L'autre s'immobilisa brusquement.

— Grouillons-nous, patron, dit Harry en rattrapant Don. Je crois qu'on va être obligés de remettre ça.

VIII

Un coup de sifflet strident retentit dans le calme de la nuit.

— Fais vite, Joe! cria Don. Porte-le jusqu'au bateau.

Il se tourna pour rejoindre Harry qui s'était arrêté sous une porte cochère et scrutait la ruelle sombre.

— Ils sont deux, patron, murmura Harry. Mais j'ai l'impression qu'il en arrive d'autres.

Don prêta l'oreille au bruit de pas.

— Ils passent par l'autre rue, dit-il. Ils vont arriver avant Joe s'il ne se dépêche pas. Il vaut mieux l'accompagner, Harry. Allons-y.

Il se mit à courir, suivi de Harry, et rattrapa Giuseppe qui avançait au petit trot dans l'obscurité de la rue. Il le dépassa pour prendre la tête du groupe, tandis que Harry fermait la marche.

Harry entendait des pas derrière lui, mais son poursuivant, de toute évidence, n'essayait pas de le rattraper; son rôle consistait, sans doute, à leur couper éventuellement la retraite.

Don, le premier, aperçut trois silhouettes qui s'agitaient dans l'ombre, près du bateau. Il avait atteint l'entrée de la rue et il s'arrêta brusquement, en faisant signe à Giuseppe de l'imiter.

— Attends! chuchota-t-il, en surveillant les trois comparses qui ne semblaient pas encore l'avoir aperçu. Je vais m'en occuper avec Harry. Toi, ton boulot, c'est de porter le signor à bord de ton bateau. Ne nous attends pas. Emmène-le chez toi.

Giuseppe, qui commençait à souffler, opina du bonnet.

Harry se rapprocha pour avertir Don :

— Il y a un mec derrière moi, patron.

— Et il y en a trois qui gardent la gondole. Joe va essayer de passer pendant qu'on s'occupe de ces trois-là.

— Quand vous voudrez, patron.

— Allons-y.

Ils débouchèrent de la rue sombre et s'élançèrent comme deux boulets de canon.

Les trois inconnus, en les voyant, parurent hésiter devant cette ruée et se dispersèrent pour éviter le premier choc.

Des couteaux brillèrent dans l'ombre. Don évita une lame de justesse, plongea, attrapa un des hommes par la cheville. Le type bascula en arrière, tomba en se cognant la tête et s'immobilisa.

Harry était aux prises avec un autre. Sous la brutalité du choc, ils avaient roulé à terre, s'efforçant de s'étrangler mutuellement.

Le troisième engagea le combat avec Don.

Pendant un moment, les quatre hommes se battirent sauvagement. Don commençait à avoir le dessus quand un quatrième voyou lui tomba sur le dos. Des doigts d'acier se crispèrent autour de son cou. L'homme qu'il maintenait à terre dégagea une main et lui expédia son poing dans la figure.

Don essayait de desserrer l'étreinte autour de sa gorge mais, à demi assommé par le coup de poing, il n'avait plus la force de se cramponner aux doigts enfoncés dans sa chair. Le sang commençait à battre dans sa tête; il sentit qu'il allait tourner de l'œil. Il encaissa un second direct au visage et, dans un effort désespéré, il se rejeta sur le côté. Basculant dans le vide, il tomba dans l'eau froide du canal.

Il entraîna dans sa chute son adversaire. Les doigts desserrèrent leur étreinte et Don, frappant du pied le fond du canal, regagna la surface.

Son adversaire émergea en même temps que lui, gargouillant et jurant en italien.

L'eau froide avait ranimé Don. Il emplit profondément ses poumons, se laissa couler de nouveau, empoigna au passage son adversaire par les pans de sa veste et le tira au fond avec lui.

Don, adepte du water-polo, connaissait tous les coups en vache de ce sport. Il ceintura l'homme avec ses cuisses et le maintint sous l'eau en lui écrasant du pouce la veine jugulaire. L'homme eut un spasme convulsif et s'évanouit. Don lâcha prise et émergea.

La voix de Harry résonna joyeusement dans l'obscurité :

— Vous êtes là, patron?

— Par ici, répondit Don en s'ébrouant.

Il rejoignit Harry en deux brasses puissantes.

— Bon Dieu! fit Harry. Il y en avait bien une douzaine, de ces fumiers! Je ne savais plus sur qui cogner. J'ai plongé en vous voyant tomber à la flotte. Ils nous attendent sur le quai.

— Et Joe?

— Il a filé avec le bateau.

— Viens et ne fais pas trop de bruit. Je ne pense pas qu'ils puissent nous voir.

Ils se mirent à nager en silence au milieu du canal, mais dès qu'ils essayèrent de bifurquer vers la rive, ils entendirent des pas résonner sur le môle à la même hauteur.

— Ils sont toujours là, patron, marmonna Harry.

Don regarda par-dessus son épaule. Il avait perçu tout près un léger bruissement.

— Une gondole! souffla-t-il. Fais gaffe, Harry. Si c'est nous qu'ils poursuivent, ils vont essayer de nous assommer à coups de rame.

— Manquait plus que ça, grogna Harry.

— Tourne-toi et fais la planche, murmura Don. Tu plongeras dès que tu verras le bateau.

Une grosse gondole noire, tous feux éteints, sortit soudain de l'obscurité.

Don se laissa couler comme une pierre. Il y eut un floc sourd à l'endroit où, un instant auparavant,

se trouvait sa tête. Il ne s'était pas trompé. La rame du gondolier l'avait manqué de peu.

D'une détente, Don revint à la surface. Il vit la tête de Harry surgir à quelques mètres de lui.

La gondole s'était arrêtée. Ils distinguaient la silhouette du gondolier qui souquait avec énergie pour virer.

— On va le basculer, chuchota Don. Un à chaque bout. Méfie-toi de sa rame.

— Je vais l'attirer de mon côté, patron. Attrapez-le par la jambe.

La gondole était presque sur eux. Harry se hissa hors de l'eau, en agitant les bras.

Le gondolier leva sa rame. En deux brasses, Don atteignit l'avant du bateau, fit un rétablissement, saisit le gondolier par la jambe et se rejeta en arrière.

L'homme perdit l'équilibre, poussa un hurlement, lâcha sa rame et tomba à plat ventre dans l'eau.

Harry s'approcha de lui, et au moment où il faisait surface, le sonna d'un coup bien appliqué entre les yeux. Le gondolier coula en gargouillant. Harry, sans prendre la peine de s'assurer s'il revenait à la surface, rejoignit à la nage le bateau qui dérivait.

La gondole pivota sur elle-même.

Don s'accrocha à l'avant et se hissa à bord. Harry empoigna la rame qui flottait, rejoignit la gondole, tendit la rame et monta à son tour.

— Vous saurez la diriger, patron? demanda-t-il en s'accroupissant au fond du bateau.

— Et comment! répondit Don en fixant la rame à sa place. Joe se prend pour le meilleur rameur de Venise, mais regarde-moi!

Il redressa la gondole et, la maintenant au milieu du courant, il se mit à ramer. Le gros bateau noir fila comme une flèche dans la nuit et, au bout d'un moment, les bruits de pas sur la berge s'estompèrent.

Les deux géants de bronze au sommet de l'horloge Coducci sonnaient minuit quand Don et Harry s'engagèrent dans la rue sombre et déserte où habitait Giuseppe.

Ils avaient amarré la gondole à l'embarcadère des *vaporetti* de San Zaccharia, puis, s'étant assurés qu'ils n'étaient pas suivis, étaient partis à toutes jambes rejoindre Giuseppe, dans leurs vêtements dégoulinants d'eau.

— Nous y voilà, dit Don en s'arrêtant devant la maison de Giuseppe. Vivement que j'arrache cette foutue barbe; elle est trempée.

— Ça vous va pourtant bien, patron, dit Harry épanoui. Dommage que Miss Rigby ne puisse pas vous voir.

Don frappa à la porte.

Au bout d'un moment, la voix de Giuseppe demanda :

— Qui est là?

— Ça va, Joe, laisse-nous entrer.

La porte s'ouvrit et Giuseppe, les yeux luisants d'excitation, s'effaça pour les laisser passer.

— Comment va-t-il? demanda Don en traversant le couloir pour entrer dans la chambre de Giuseppe.

— Toujours pareil, signor. Il n'a pas bougé, pas ouvert les yeux. Je l'ai remué le moins possible.

Don s'approcha du lit où gisait Tregarth, toujours enveloppé dans la couverture. Il lui prit le pouls et hocha la tête.

— Vous feriez bien de vous changer, patron, dit Harry qui se déshabillait déjà. Je vais vous prêter quelque chose. (Il alla prendre dans sa valise une chemise, un sweater et un pantalon de flanelle qu'il lança à Don.) Ça sera un peu court, mais ça vaudra mieux que rien.

Pendant que Don se déshabillait et se frottait avec une serviette de Giuseppe, celui-ci faisait du café noir.

Une fois vêtu de sec, Don se débarrassa de sa fausse barbe et, avec une grimace de douleur, arracha la toile collée sur sa peau.

— Aïe! fit-il en se frottant la joue. Ça va toi, Harry?

Harry examinait son œil dans une petite glace accrochée au-dessus de la cheminée.

— Ça va, patron. J'ai un chouette cocard, mais ce n'est pas grave. (Il regarda Tregarth.) Qu'est-ce qu'on va faire de lui?

— Le ramener chez lui, répondit Don. Je vais

demander à Pleydell de fréter un avion et on le ramènera en Angleterre.

— Il faudra le transporter jusqu'à l'aérodrome, dit Harry. Ces salauds-là ne vont pas nous laisser faire.

— On prendra le canot.

Giuseppe revint avec des bols de café fumant.

Don en but la moitié d'un trait, alluma une cigarette et retourna près de Tregarth.

Le fin visage émacié était couleur de vieil ivoire, les lèvres bleuâtres et les yeux profondément enfoncés et toujours fermés.

— Il m'inquiète, dit Don. Il nous faudrait un toubib. Tu connais un docteur de confiance, Joe?

Giuseppe acquiesça :

— Le docteur Vergellesi est un type bien, signor. Il habite pas loin d'ici. Je vais le chercher?

Don hésita. Il saisit de nouveau le poignet de Tregarth. Les pulsations étaient à peine perceptibles.

— Ça vaut mieux, Joe. Il est à moitié mort.

Giuseppe sortit rapidement de la pièce.

Harry s'approcha à son tour de Tregarth.

— Dites-donc, patron. Pourquoi tout ce ramdan? Qu'est-ce qui se passe, au juste?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Don en s'asseyant tout près du lit. Je me demande dans quelle histoire il peut bien s'être fourré? Pourquoi l'ont-ils esquiné comme ça?

Comme pour répondre à cette question, Tregarth ouvrit soudain les yeux. Il regarda fixement Don,

qui frissonna. Ces yeux étaient déjà morts, vitreux. Les lèvres de Tregarth tressaillirent et il bougea la tête.

— John! fit Don. C'est Micklem. Est-ce que tu m'entends? Don Micklem!

Tregarth tourna très légèrement la tête dans sa direction, mais ses yeux sans vie ne voyaient même pas le visage penché sur lui.

— John! Tu es en sûreté! dit Don en élevant la voix. C'est Micklem! Tu ne me reconnais pas?

Tregarth tressaillit. La vie revint soudain dans ses yeux et il regarda Don.

Don prit la lampe sur la table et l'approcha de son visage afin que Tregarth puisse le reconnaître.

— Tu ne risques plus rien, vieux, dit-il. Ne t'en fais pas. N'essaie pas de parler.

— Il a sûrement soif, patron, dit Harry. Si on lui donnait de l'eau et du vin? Ça ne lui fera pas de mal.

Il alla rapidement remplir un verre et le rapporta.

Don souleva la tête de Tregarth pendant que Harry le faisait boire.

Tregarth avala quelques gorgées et referma les yeux. Don lui reposa doucement la tête sur l'oreiller.

Les deux hommes contemplaient avec anxiété le visage blême et crispé.

Tregarth demeura un long moment inerte, puis il rouvrit les yeux et regarda Don d'un air interrogateur. Ses yeux allaient de Don à Harry.

— Ne t'en fais pas, dit Don, devinant que Tre-

garth s'inquiétait de la présence de Harry. C'est un ami. Il travaille pour moi. Il m'a aidé à te retrouver.

Les lèvres de Tregarth remuèrent. Il chuchota des mots incompréhensibles.

— N'essaie pas de parler, dit encore Don. Repose-toi.

Tregarth remua de nouveau les lèvres. En se penchant tout près de lui, Don réussit à saisir les mots murmurés :

— Dei Fabori... la niche...

L'effort avait été trop grand pour Tregarth. Ses paupières se fermèrent et il retomba dans un demi-coma.

Don se redressa :

— Il a essayé de me dire quelque chose, expliqua-t-il à Harry qui l'interrogeait du regard. Dei Fabori, et puis le mot niche. Il y a une rue Dei Fabori. (Il fit soudain claquer ses doigts.) J'y suis. Dans la Calle Dei Fabori, il y a une petite niche murale avec une statue de la Vierge. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?

Ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir et gagnèrent vivement le seuil de la chambre.

Giuseppe, suivi d'un grand vieillard, vêtu de noir, pénétrait dans le couloir.

— C'est le docteur Vergellesi, expliqua Giuseppe.

— Je suis Don Micklem, dit Don en serrant la main du docteur. J'ai un ami très malade. Il a eu des ennuis avec une organisation politique. Je ne suis pas au courant des détails, mais il a été blessé et

torturé. Cette affaire ne concerne pas la police italienne, signor. J'aviserais le consul britannique et je vous serais reconnaissant de garder le secret.

Le docteur Vergellesi haussa les sourcils :

— Je crains que ce ne soit guère possible. Si le signor a été blessé, je dois le signaler à la police.

— Mon ami est citoyen britannique. L'affaire n'est pas du ressort de la police italienne.

Vergellesi haussa les épaules :

— S'il est anglais, c'est différent. Je vais l'examiner.

Don le conduisit dans la chambre de Giuseppe et s'arrêta au pied du lit pendant que Vergellesi examinait Tregarth. Une ou deux minutes lui suffirent pour faire son diagnostic.

— Le signor est très malade, dit-il. Il faut l'emmener d'urgence à l'hôpital. Il a une grave pneumonie et il a subi un choc sérieux.

— On ne pourrait pas l'emmener chez moi, docteur? demanda Don. Peu importe la dépense. Je ne veux pas qu'il aille à l'hôpital si la chose peut être évitée.

Vergellesi secoua la tête :

— Il n'y a pas le choix. Nous avons là-bas l'équipement nécessaire pour le sauver. Il doit être placé sous la cloche à oxygène d'ici une demi-heure, sinon il n'a aucune chance.

— D'accord. (Don se tourna vers Harry.) Va avec lui et ne le quitte pas une seconde, Harry. Je ferai la relève d'ici une heure ou deux.

— Bien, patron.

Vergellesi jeta à Don un regard incertain :

— A vous entendre, il semble que le signor soit encore en danger. Ne vaudrait-il pas mieux prévenir la police?

— Pas avant que j'aie vu le consul britannique, dit Don. Comment allons-nous l'emmener à l'hôpital?

— L'un de vous peut-il le porter jusqu'à une gondole? demanda Vergellesi. Je peux faire venir une ambulance, mais le temps presse.

— Je vais le porter, signor, dit Giuseppe.

— Très bien. Partons immédiatement. Je file à l'hôpital lui faire préparer une chambre, dit Vergellesi.

— Pensez-vous le sauver, docteur? demanda Don anxieusement.

— Je l'espère. Ça dépend de sa propre résistance. Il a une petite chance de s'en tirer, en tout cas.

— Je t'accompagne jusqu'à la gondole, dit Don à Giuseppe.

Vergellesi se dirigea vers la porte :

— Tout sera prêt d'ici son arrivée, dit-il. Je vous dirai dans deux heures si je peux le sauver.

— A tout à l'heure, docteur, dit Don.

Vergellesi sortit précipitamment.

— Passe devant, Harry, dit Don. Et ouvre l'œil. (Il se tourna vers Giuseppe.) Ça ira, Joe?

— Facilement, signor, répondit Giuseppe qui prit avec douceur l'homme évanoui dans ses bras.

Ils attendirent un moment pour laisser à Harry le temps d'inspecter les lieux, puis s'engagèrent sans bruit dans la rue qui aboutissait au quai où Giuseppe avait amarré sa gondole. La rue était déserte; en arrivant au bateau, ils trouvèrent Harry qui les attendait.

— Faites vite, dit Don. Je vous rejoindrai à l'hôpital dans une heure à peu près.

— D'accord, patron, dit Harry. Je veille sur lui.

Don suivit des yeux la gondole qui s'éloignait rapidement sur le canal obscur. Quand elle eut disparu, il se dirigea à longues enjambées vers la Calle Dei Fabori.

La rue Dei Fabori était située dans le quartier le plus fréquenté par les touristes et quand Don y arriva, elle était encombrée d'une foule de promeneurs.

Devant lui avançait un petit groupe d'Américains, puis un couple âgé, et enfin, fermant la marche, un second couple de jeunes gens visiblement en voyage de noces.

Don se rappela que la petite niche se trouvait à l'extrémité de la rue vers le pont du Rialto. L'endroit ne serait d'ailleurs pas facile à examiner, avec tant de curieux alentour.

Pourquoi Tregarth avait-il parlé de cette niche? Y avait-il caché un message? Cette niche était-elle liée d'une façon quelconque au mystère de sa dispa-

rition? Savait-il seulement ce qu'il disait ou était-il en plein délire?

Don s'arrêta sous un porche sombre pour laisser aux promeneurs le temps de s'éloigner. Puis il jeta un regard par-dessus son épaule, mais la rue éclairée s'étendait, déserte, jusqu'à la basilique San Marco. Devant lui, il apercevait la faible lumière du lampadaire dans le creux du mur. Le couple de vieillards passa, sans paraître remarquer la statue. Les Américains s'arrêtèrent un instant pour l'examiner, puis s'éloignèrent. Mais le jeune couple s'arrêta un long moment à contempler la pieuse figurine.

Don attendait avec impatience, écoutant les exclamations des jeunes gens. Enfin, ils repartirent à leur tour et Don s'approcha de la niche à pas rapides.

Ce n'était guère qu'un trou dans le mur, protégé par des barreaux de fer. On y découvrait une statue de la Vierge, un bouquet de fleurs artificielles dans un vase de métal et une petite lampe à huile.

Don examina la cavité avec soin, mais ne vit rien qui pût avoir le moindre rapport avec Tregarth. Déçu, il s'éloignait déjà, mais fronçant le sourcil, il se ravisa et ralentit le pas. Un détail quelconque avait dû lui échapper. Après tout, Tregarth paraissait attacher une importance capitale à cette niche. Don revint donc en arrière et inspecta de nouveau la cavité. La seule cachette possible était le vase de métal.

Non sans peine, il glissa la main entre deux barreaux et pencha le vase vers lui.

Il y avait quelque chose entre les tiges des fleurs

artificielles! Il attira le vase contre la grille, puis souleva les fleurs. Au fond du récipient était coincé un petit paquet roulé dans de la toile huilée. Don saisit le paquet et, d'instinct, jeta un coup d'œil vers le fond de la rue. Deux hommes marchaient dans sa direction : l'un d'eux arborait un chapeau blanc... C'était Curizo!

Don recula d'un pas, le paquet à la main.

Curizo se mit à courir, suivi par son compagnon. Don reconnut ce dernier : c'était Hans, la brute.

L'Américain pivota rapidement et fila au pas de course. A l'extrémité de la rue, il atteignit le quai du Grand Canal et se trouva aussitôt environné d'une foule de touristes qui flânaient. Il glissa le paquet dans sa poche, ralentit l'allure tout en s'efforçant de se frayer un chemin dans la foule. Il savait que Curizo et Hans étaient sur ses talons. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Curizo était à deux mètres. Leurs regards se croisèrent et Don sourit. Les yeux sombres de Curizo étincelaient et sa bouche mince était tordue par un rictus haineux. Sachant que ses poursuivants n'oseraient l'attaquer au milieu de cette multitude, Don continua à marcher vers le *Palazzo della Toletta*.

Curizo et Hans le suivaient sans perdre un mètre.

Arrivé à proximité de son palazzo, Don accéléra subitement le pas. Il se fraya un chemin en multipliant les excuses, puis se dégagea soudain du troupeau serré des touristes et gravit en courant les marches de son perron. Il ouvrit la porte d'entrée,

pénétra dans le hall, puis s'arrêta pour regarder derrière lui.

Curizo et Hans continuaient à marcher. Ils ne détournèrent pas la tête vers lui et Don fut un peu surpris de les voir abandonner la poursuite. Du moins en apparence.

Il ferma la porte, tira les verrous et poussa un bref soupir de soulagement. Mais cette sensation de sécurité ne dura guère plus de deux secondes. Il constata brusquement qu'un silence profond régnait dans la maison. Mario, le valet qui remplaçait Cherry en son absence, était invisible. Don remarqua aussi un rai de lumière sous la porte de son bureau. A pas feutrés, il traversa le hall, sortit le paquet de sa poche et le lâcha dans un cache-pot de cuivre posé sur un guéridon.

Il eut juste le temps de s'écarter du meuble quand la porte du bureau s'ouvrit et Carl Natzka apparut sur le seuil.

— Bonsoir, monsieur Micklem, dit-il avec un sourire aimable. Je vous prie d'excuser cette intrusion, mais il faut absolument que je vous parle.

Don s'approcha de la porte et Natzka s'effaça pour le laisser entrer.

— Enchanté de vous voir, dit Don. J'espère que je ne vous ai pas fait attendre.

Et il pénétra dans la pièce.

Busso et le blond se tenaient debout, adossés au mur. Busso braquait sur Don un automatique au mufle court.

I X

Carl Natzka referma la porte et s'y appuya.

— Excusez cette mise en scène, monsieur Micklem, dit-il, mais l'expérience nous a enseigné que vous êtes un homme de décision rapide. Le pistolet de Busso est parfaitement silencieux et il a l'ordre de vous abattre au premier mouvement suspect. Il est de la plus haute importance que nous puissions discuter sans être interrompus.

— Mais comment donc, dit Don tout en allant s'asseoir dans son fauteuil favori. A propos, comment va votre charmante sœur?

Natzka sourit :

— Elle est un peu inquiète à votre sujet, monsieur Micklem. Elle est jeune, sensible et éprouve pour vous un certain faible, tout comme moi, du reste. Je suis affreusement gêné de vous forcer la main de cette façon, mais la situation est critique et je n'ai pas le choix. Je vous assure que je serais désolé de vous causer des ennuis.

Don fit un large sourire.

— Parfait, dit-il. Je suis tout à fait d'accord avec vous sur ce point.

Il étendit la main vers le coffre à cigares posé sur la table, choisit un havane et leva les yeux vers Natzka.

— Vous fumez?

— Non, merci, dit Natzka qui vint s'asseoir à côté de Don.

Don alluma son cigare. L'atmosphère était devenue soudain tendue. Il souffla un nuage de fumée vers le plafond, croisa les jambes et regarda Natzka.

— Voyons, dit-il, de quoi vouliez-vous donc me parler?

— De Tregarth. (Natzka croisa les mains sur ses genoux.) Tregarth est anglais. Vous êtes américain. Tregarth s'est compromis dans une affaire d'Etat. J'espère que vous ferez preuve d'intelligence, monsieur Micklem, et que vous vous déclarez neutre. Cette question n'engage que le gouvernement britannique et le mien. Elle ne regarde en rien les Etats-Unis. Je vous demande donc simplement de ne pas vous immiscer dans les conflits politiques qui opposent les deux gouvernements.

— Voilà qui est raisonnable, répliqua Don. Je ne désire nullement m'immiscer dans les conflits politiques.

Natzka approuva du chef.

— Dans ce cas, dit-il, le regard attentif, je suis persuadé que vous voudrez bien me remettre le

paquet enveloppé de toile huilée qui est actuellement en votre possession.

Don examina avec intérêt le bout de son cigare, puis dévisagea Natzka, les sourcils levés.

— Un paquet enveloppé de toile huilée? Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est en ma possession?

— Ne perdons pas de temps, monsieur Micklem, dit Natzka, les traits tendus. Vous venez de me dire que vous étiez prêt à m'aider. Ce paquet...

— Pardon, dit Don, levant la main. Je n'ai pas parlé de vous aider. J'ai dit que je ne m'immiscerais pas dans les affaires politiques. Pour moi, il n'y a pas de rapport. Parlez-moi donc de ce paquet. Il vous appartient?

— Il appartient à mon gouvernement. Il a été volé au ministère des Affaires étrangères par Tregarth.

— Et pourquoi Tregarth l'a-t-il volé?

— Il contient des renseignements de la plus haute importance, monsieur Micklem; de la plus haute importance pour une autre puissance. J'ai l'ordre de récupérer ce paquet et j'ai bien l'intention d'y parvenir.

— C'est bien léger de la part de vos représentants d'avoir permis à Tregarth de se procurer ces renseignements, s'ils ont une telle valeur, dit Don, d'une voix douce.

Natzka acquiesça :

— Très léger. Mais Tregarth est un homme habile. Au fait, permettez-moi de vous féliciter pour la façon dont vous êtes venu à son secours. C'était du beau travail.

— Pas mauvais, dit Don en souriant. Mais vos hommes de main ne sont pas doués pour la bagarre.

— Peut-être, dit Natzka, mais ils ont d'autres talents. Ils s'y entendent pour faire parler les gens, entre autres, monsieur Micklem.

— Vraiment? J'ai l'impression qu'ils ont échoué avec Tregarth. Sinon vous ne perdriez pas votre temps ici.

— Tregarth aurait parlé, dit Natzka. C'était une question de temps. Il était malade, monsieur Micklem. Busso devait être prudent. S'il avait été plus solide, Busso aurait usé de la violence, mais nous ne pouvions nous permettre de le tuer.

— Alors vous vous êtes contenté de le brûler avec des cigarettes?

— En effet. C'est une méthode efficace avec les femmes ou les hommes affaiblis.

Don étouffa la colère qui montait en lui et parvint à conserver son expression affable et détachée.

— Nous nous écartons du sujet, reprit Natzka. Le paquet, je vous prie, monsieur Micklem.

— Il faut d'abord que je parle à Tregarth, dit Don. Si nous nous retrouvions demain? J'aurai une vision plus nette des choses après avoir entendu la version de Tregarth. Et maintenant, signor Natzka, voulez-vous m'excusez? J'ai beaucoup à faire.

Don se leva. Il reçut immédiatement par-derrière un violent coup sur l'épaule qui le fit tituber. Il se tourna à moitié pour se trouver nez à nez avec

Busso. L'automatique était pointé entre les deux yeux de Don.

— Assieds-toi, dit Busso, ou je remets ça.

— Je vous en prie, asseyez-vous, monsieur Micklem, insista Natzka. Je m'excuse de ces procédés, mais vraiment, vous ne semblez pas vous rendre compte de votre situation. Vous êtes mon prisonnier.

— Vraiment? fit Don en se frottant l'épaule et en se raseyant. Comment voulez-vous que je vous prenne au sérieux. Je suis dans ma propre maison...

— Nous allons remédier à cela dans un moment, monsieur Micklem, à moins, bien sûr, que vous ne vous décidiez à être raisonnable. Je me propose de vous emmener ailleurs. Mais j'espère que ce ne sera pas nécessaire. (Natzka prit une cigarette dans un étui de cuir et l'alluma.) Vous venez de dire que vous vouliez parler à Tregarth. Je crains que ce ne soit pas possible. Tregarth est mort.

Don le regarda; les yeux gris et froids de Natzka le mirent soudain mal à l'aise.

— Il n'est pas mort, dit-il. Ce genre de bluff ne prend pas avec moi.

— Il est mort deux minutes après le départ de la gondole, répondit tranquillement Natzka. Vous n'aviez aucune chance de l'amener jusqu'à l'hôpital. Il vous avait dit où était caché le paquet, c'est évident, sinon vous l'auriez accompagné à l'hôpital. Mon ami le docteur Vergellesi m'a dit que vous aviez l'intention d'emmener Tregarth à l'hôpital en gondole. J'avais une vedette rapide toute prête. La

vedette a embouti la gondole et Tregarth s'est noyé. Je crains, monsieur Micklem, que vous ne vous rendiez pas compte de l'importance et de la puissance de mon organisation.

Don restait assis, immobile, les poings serrés.

— Vos deux collègues ont fait une tentative méritoire pour sauver Tregarth, reprit Natzka. J'ai assisté à l'opération avant de venir ici. Mais Tregarth n'a pas supporté le contact brutal avec l'eau. En ce qui concerne vos deux hommes, soyez sans inquiétude, ils ont rejoint le môle à la nage en ramenant le corps. Des gens à moi les ont aidés à sortir de l'eau. Ils se sont aperçus un peu tard que ce n'étaient pas des touristes. Pour le moment, ils sont en sûreté dans une cave tout près d'ici. Mais en continuant à faire preuve de mauvaise volonté, vous les exposez à de graves dangers. Comme vous voyez, monsieur Micklem, j'ai tous les atouts en main. Voulez-vous me remettre ce paquet, je vous prie?

Pendant un long moment, Don resta immobile, les yeux fixés sur Natzka, sans le voir. Il pensait à Hilda Tregarth. Les autorités britanniques étaient apparemment persuadées que Tregarth avait trahi. Le seul espoir de le justifier se trouvait dans le paquet vert. S'il fallait en croire Natzka, ce paquet contenait la preuve absolue que Tregarth avait jusqu'au bout travaillé pour son pays.

Don sentait ses paumes se mouiller de sueur en

songeant avec quelle désarmante facilité Natzka pouvait récupérer le précieux paquet, et il se maudissait d'être tombé aussi stupidement dans le piège.

— Monsieur Micklem, dit Natzka d'un ton sec, le paquet, s'il vous plaît.

— Si je l'avais, dit Don avec calme, je ne vous le donnerais pas, mais comme je ne l'ai pas, je ne vois pas très bien comment nous pouvons nous en sortir.

— J'ai déjà perdu trop de temps, dit Natzka en se levant. Donnez-moi ce paquet.

— Inutile de vous échauffer, répondit Don, affable. Je vous répète que je ne l'ai pas.

Natzka se tourna vers l'homme blond.

— Fouille-le, dit-il.

Busso s'approcha et appliqua le canon de son arme contre la nuque de Don.

— Debout!

Don haussa les épaules et se leva.

Le blond palpa rapidement les poches de Don, puis recula et secoua la tête.

A ce moment précis, la porte s'ouvrit et Curizo entra. Il regarda Don, les yeux luisants, et sourit.

— Vous ne l'avez pas perdu de vue une seconde? aboya Natzka.

— Pas une. Il s'est arrêté devant une niche dans la rue Dei Fabori. Là il a ramassé quelque chose qui s'y trouvait et quand il m'a vu, il a filé.

— Est-ce que Tregarth avait fait, lui aussi, une station devant cette niche? demanda Natzka sèchement.

Curizo secoua la tête.

— Non, pas lui, mais la fille, Louisa Peccati.

— C'est juste, coupa Busso. Il y a deux jours, je l'ai vue plantée devant la statue. J'ai cru qu'elle faisait une prière.

— Le signor Micklem a-t-il eu la possibilité de cacher le paquet après avoir quitté cet endroit? demanda Natzka.

— Non, dit Curizo. Hans et moi, nous ne l'avons pas lâché d'une semelle.

Natzka se tourna vers Don.

— Donnez-moi ce paquet.

— N'y comptez pas, dit Don tranquillement.

Natzka éteignit sa cigarette et en alluma une autre. Il avait les traits tirés. Deux colonnes de fumée s'échappèrent de ses narines.

— Ecoutez, Micklem, vous n'avez pas l'air de comprendre dans quelle situation vous vous trouvez. Personne ne se mettra en travers de mon chemin. Il me faut ce paquet. Je l'échange contre la vie de vos deux acolytes. Je ne sais pas à combien vous l'estimez, mais vous avez le marché en main, et deux minutes pour vous décider. Remettez-moi le paquet, et ils sont libres. Refusez, et je les fais abattre tous les deux. Et dites-vous bien que je ne bluffe pas.

Don ne s'attendait pas à cette alternative. Il pensait que Natzka allait lui faire subir les mêmes tortures qu'à Tregarth et il avait décidé de résister coûte que coûte, mais cette proposition était toute différente. Il ne pouvait pas sacrifier la vie de

Harry et de Giuseppe pour sauver l'honneur d'un mort. Mais avant de céder, il voulait s'assurer que Natzka ne bluffait pas.

— Pourquoi vous ferais-je confiance? dit-il. Comment puis-je savoir que ces deux hommes sont vos prisonniers? Tregarth est-il vraiment mort? Je ne vous rendrai pas le paquet avant d'avoir revu Mason et mon gondolier.

Natzka sourit :

— Vous allez les voir, mon ami et, qui plus est, vous assisterez à leur exécution, à moins que vous ne me remettiez le paquet. Vous allez venir avec moi. Et je ne vous conseille pas d'essayer de vous enfuir. Vous auriez peu de chances de réussir, mais le cas échéant, vos deux collègues seraient immédiatement exécutés.

— Je n'ai pas l'intention de m'enfuir, dit Don. Où sont-ils?

— Pas loin d'ici. Allons-y.

Natzka traversa la pièce et sortit dans le hall. Don le suivit, avec Busso et Curizo sur ses talons.

Don eut soudain un pincement au cœur en voyant Natzka s'arrêter au milieu du hall et regarder autour de lui, l'œil attentif.

— Attendez une minute, dit-il. Tout ceci est peut-être bien superflu, après tout. Vous n'avez sûrement pas pu vous débarrasser du paquet entre la rue Dei Fabori et ici. Mais vous avez passé quelques secondes seul dans le hall avant de pénétrer dans le bureau. Puisque vous n'avez pas le

paquet sur vous, il est probable que vous l'avez caché quelque part.

— Si vous voulez vraiment tout savoir, fit Don impassible, j'ai remis le paquet à un ami rencontré dans la foule. Aucun de vos tueurs ne s'en est aperçu, et mon ami a eu la bonne idée de ne pas poser de questions. Si vous ne libérez pas Mason et mon gondolier, vous ne reverrez jamais le paquet.

Natzka jeta un coup d'œil aigu à Curizo :

— Est-ce qu'il aurait pu faire ça sans que tu t'en aperçoives?

Curizo hésita, puis opina du chef :

— Dans la foule, oui, à la rigueur. On ne l'a jamais perdu de vue, mais on ne voyait que sa tête et ses épaules. Pas ses mains...

— Très astucieux de votre part, monsieur Micklem, dit Natzka avec un mince sourire. Mais en fait, cela ne change rien à la situation. Reprenez le paquet chez votre ami et rendez-le-moi!

— Je veux être sûr d'abord que Mason et Giuseppe sont entre vos mains.

— D'accord, vous allez les voir. (Natzka regarda de nouveau autour de lui.) Et pourtant... (Il sourit à Don.) Cet ami est peut-être purement imaginaire. Si vous m'en parlez, ce n'est sans doute, que pour détourner mon attention! Nous allons fouiller le hall avant de partir. (Il se tourna vers Busso.) Descends-le s'il bouge.

Puis à Curizo :

— Cherche-moi ce paquet. Il n'a pas eu beaucoup

de temps. Le paquet ne peut être loin. Bruno, cherche un peu aussi, poursuivit-il à l'adresse du blond qui venait d'apparaître sur le seuil du bureau.

Don, résigné, se dit que la chance était décidément contre lui. Il avait fait de son mieux, mais maintenant, ils allaient sûrement trouver le paquet. Qu'allait-il arriver à Harry et à Giuseppe? se demandait-il. Et à lui-même? Allait-il subir le même sort que Louise Peccati?

Il regardait les deux hommes fouiller le hall. Curizo, après un moment d'hésitation, s'approcha du cache-pot de cuivre, l'empoigna et le retourna. Rien n'en sortit. Le cache-pot était vide.

Don n'en revenait pas.

Après avoir cherché consciencieusement pendant cinq minutes, Curizo annonça :

— Il n'est pas dans l'entrée.

Natzka haussa les épaules :

— Le contraire m'aurait étonné, mais mieux valait vérifier. Il semble donc bien, monsieur Micklem, que vous ayez remis le paquet à un ami.

Don effleura de sa langue ses lèvres desséchées. Il se trouvait maintenant dans une situation sans issue. Curizo s'était-il par hasard approprié le paquet pour doubler Natzka?

— En route, monsieur Micklem, dit Natzka. Vous allez voir vos collègues et vous irez ensuite récupérer le paquet chez votre ami.

— Un instant, dit Don.

— Quoi encore? fit Natzka avec impatience.

— Je plaisantais, au sujet de mon ami, dit Don. Vous aviez raison : j'ai bien caché le paquet ici.

Tout en parlant, Don surveillait Curizo, mais le visage maigre et basané ne trahissait que la surprise.

— Très intéressant, dit Natzka. Mais pourquoi cet aveu? Vous déclarez forfait, monsieur Micklem?

— De toute façon, je n'ai pas le choix, répondit Don calmement. En entrant ici, j'ai mis le paquet dans ce cache-pot.

Natzka regarda le récipient, puis Curizo qui de nouveau se pencha sur le vase. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur, puis le saisit et le retourna pour la seconde fois.

— Il n'y a rien là-dedans, dit-il stupidement.

— Si c'est une façon de nous faire perdre du temps, monsieur Micklem, dit Natzka d'un ton coupant, vous allez le regretter.

— J'ai mis le paquet dans ce cache-pot, dit Don. Quelqu'un l'y a pris pendant que nous étions à côté. Une seule personne est passée entre temps dans le hall. C'est lui, conclut-il en désignant Curizo.

Curizo réprima un sursaut.

— N'essayez pas de semer le trouble parmi mes hommes, vous n'avez aucune chance, dit Natzka. C'est un truc trop éculé. Nous allons voir vos petits amis. Je suis bien sûr que je réussirai à vous persuader de me remettre le paquet le moment venu.

Busso enfonça le canon de son arme dans les reins de Don.

— Allez, dit-il.

— Quelqu'un a pris ce paquet, répéta Don sans bouger. Curizo très probablement. Avant de partir, je vous conseille de le faire fouiller. Je suis prêt à parier que vous trouverez l'objet sur lui.

Curizo fit un bond en avant et balança son poing dans la figure de Don qui perdit l'équilibre. L'arme de Busso dans ses reins lui rappela à temps qu'il valait mieux ne pas réagir.

— Salaud! hurla Curizo.

— Ne le touche pas, lança Natzka.

Il avait le visage dur et son regard s'était fait soupçonneux. Tandis que Curizo s'écartait à contre-cœur, Natzka reprit :

— Vous avez eu tort de dire ça, mon ami. Curizo est un garçon très rancunier.

— Fouillez-le, dit Don. Ne soyez pas idiot, Natzka. Pourquoi lui faire confiance? S'il a trouvé le paquet et qu'il a cru pouvoir en tirer quelque chose, il aurait tort de s'en dessaisir.

Natzka dévisagea d'un œil aigu Curizo qui grondait de fureur.

— Tu as trouvé le paquet? demanda Natzka d'un ton calme.

— Non. Il ment, éclata Curizo. Vous n'avez qu'à regarder.

Il commença à retourner ses poches et jeta à

terre les divers objets qui s'y trouvaient. Il avait le visage convulsé de rage.

— Alors, ça vous suffit?

— Vérifiez s'il n'a pas une ceinture, conseilla Don.

— Regarde un peu, dit Natzka à Brun qui s'approcha de Curizo d'un air gêné et lui effleura les hanches comme s'il caressait un tigre.

— Il n'y a rien, dit-il en reculant.

— Alors? dit Natzka en regardant Don.

— Il a pu le cacher quelque part, insista Don.

— Vous croyez ça? Voulez-vous mon avis? Vous essayez simplement de créer une diversion. Eh bien! monsieur Micklem, c'est vous qui l'aurez voulu, dit Natzka. L'affaire aurait pu se régler sans histoires, mais maintenant Curizo va la mener comme il l'entend. (Il se tourna vers Curizo.) Je retourne à l'hôtel. Je veux avoir le paquet dans deux heures. Je te donne carte blanche.

— D'accord, dit Curizo entre ses dents. (Il regarda Don avec un sourire cruel.) Dans deux heures. C'est entendu.

— Parfait. (Natzka se tourna vers Don.) Vous n'auriez pas dû vous mêler de ça. Je regrette, mais on va vous conduire auprès de vos amis et là je vous garantis qu'on saura vous persuader. Je vous avertis une fois de plus : n'essayez pas de filer. (Il gagna la porte, l'ouvrit et se retourna pour sourire à Don.) Je vous dis adieu. Il est peu probable que nous nous revoyions.

— Je l'espère pour vous, dit Don paisiblement.

Natzka haussa les épaules :

— Ce genre de bravade ne m'impressionne pas, dit-il. Adieu, monsieur Micklem.

Il traversa le hall, et l'instant d'après, la porte d'entrée se referma.

La gondole accosta devant une maison lépreuse, qui donnait sur l'un des trois canaux obscurs, derrière le Ghetto Nuevo.

Brun amarra la gondole et escalada le petit débarcadère.

— Allez, descends, dit Curizo à Don.

Don obéit, puis jeta un coup d'œil rapide à gauche et à droite. Le canal était sombre et il ne vit rien, mais son ouïe exercée le prévint qu'à quelque distance, une autre gondole arrivait. Curizo l'entendit aussi et prenant Don par le bras, le poussa dans l'entrée obscure d'une maison malodorante. Busso et Brun le suivirent et la porte se referma.

Busso, serrant Don de près, lui enfonçait son automatique dans les côtes. Curizo gratta une allumette et alluma une bougie. Puis il suivit un couloir étroit, poussa une porte et commença à descendre un escalier raide et crasseux. Busso poussait Don devant lui. Ils débouchèrent dans une grande cave humide éclairée par trois bougies vacillantes, fichées dans des bouteilles sur une grosse caisse de bois. Assis par terre, le dos au mur, pieds et poings liés, se trouvaient Harry et Giuseppe. Don les regarda et fit la grimace. Il avait espéré que Natzka bluffait, mais cette fois, il se voyait dans un vrai pétrin.

— Bonjour, patron, dit Harry. Excusez-nous, on a raté notre coup.

Harry paraissait en mauvais état. Il avait un œil au beurre noir et le sang avait coulé d'une profonde entaille à la joue sur le col de sa chemise. Ses vêtements étaient humides et déchirés.

Giuseppe ne valait guère mieux. Il avait le front ouvert et le visage couvert de sang, mais il parvint pourtant à sourire à Don.

— Ferme ça, dit Brun à Harry.

Et, s'approchant de lui, il lui lança un coup de pied violent dans les côtes, le faisant rouler sur le côté. Don prit sur lui de ne pas intervenir. L'automatique de Busso était comme vissé dans ses côtes. Curizo prit une chaise et l'installa au milieu de la cave près des bougies allumées.

— Assieds-toi, dit-il.

Don s'assit. Busso s'écarta et s'adossa au mur, l'arme à la main.

— Tiens-le, dit Curizo à Brun.

Brun vint se planter derrière la chaise, empoigna Don par les poignets et lui tordit les bras en arrière en le maintenant d'une poigne solide. Curizo debout devant Don le regardait d'un air mauvais.

— Alors, tu as essayé de me faire des ennuis, dit-il. Ça va se payer.

Il sortit de sa poche revolver un gant de peau souple et l'enfila à sa main droite, puis il plia les doigts et ferma le poing. Don le surveillait de près, les muscles tendus. S'il ne pouvait bouger le buste,

il pouvait du moins remuer la tête, et il attendait, prêt à esquiver.

— Tu vas recevoir une correction, dit Curizo d'un ton doucereux. Encaisse...

Il lança le poing vers le visage de Don. Don écarta la tête de quelques centimètres et le poing ganté lui effleura l'oreille. Curizo bascula en avant, en perte d'équilibre. Don projeta son pied contre la cheville de Curizo d'une brusque détente. Curizo s'étala sur le sol à côté de Harry; Harry essaya de lui expédier un coup de pied dans la figure, mais Curizo parvint à rouler hors de portée. Busso bondit vers Don et lui assena un coup de crosse en pleine mâchoire. Don renversa la tête en arrière, mais ne put éviter le choc. Un instant étourdi, il vit comme dans un brouillard Curizo se relever. Curizo poussa un juron, attrapa Don par les cheveux et leva le poing, mais Busso lui saisit le poignet au vol.

— Non, dit Busso, il faut qu'il aille voir son copain. Ne le marque pas.

Curizo se dégagea d'une secousse et recula, les yeux luisants.

— Alors, ce paquet? dit Busso à Don.

Les tempes battantes, encore hébété, Don remarqua que Curizo avait sorti un automatique de son étui et regardait Harry qui s'efforçait de se rasseoir. Il n'avait qu'une chose à faire : gagner du temps.

— Vous l'aurez, dit-il.

— Où est-il? demanda Curizo.

— Mon ami est à l'hôtel *Londra*, dit Don.

— Son nom?

— Jack Montgomery, dit Don se souvenant juste à temps que l'un de ses amis résidait au *Londra*.

Curizo se tourna vers Brun :

— Téléphone à l'hôtel et vérifie.

Brun monta l'escalier.

Curizo se mit à faire les cent pas en attendant le retour de Brun.

— Il habite bien là, annonça ce dernier en revenant. Il est à l'hôtel en ce moment.

Curizo se tourna vers Don.

— Tu vas aller chercher le paquet. Busso et Brun t'accompagneront. Si tu fais la moindre fausse manœuvre, ces deux-là seront abattus. Je les descendrai moi-même. Compris?

— Oui, dit Don.

— Emmène-le, dit Curizo à Busso. Attends-le devant l'hôtel. S'il n'est pas revenu au bout de dix minutes, fais-moi prévenir ici par Brun.

— Allez ouste, dit Busso à Don en lui agitant son automatique sous le nez.

Don se remit péniblement sur pied. Il se tourna vers Giuseppe et Harry. Les deux hommes le regardaient avec angoisse, mais Harry réussit à sourire.

— Ne vous en faites pas pour nous, patron, dit-il.

— A tout de suite, dit Don.

Mais en grimpant l'escalier, il essayait désespérément de trouver une solution pour sortir de cette impasse. Son seul espoir était de prendre ses deux gardiens par surprise et de les assommer pour revenir

ensuite s'occuper de Curizo. Mais avec l'arme de Busso dans les reins il ne pouvait tenter le moindre mouvement.

Au sommet de l'escalier, Busso attrapa Don par le bras.

— Attends, dit-il.

Puis s'adressant à Brun :

— Regarde si la voie est libre!

Brun bouscula Don au passage, traversa l'entrée et Don l'entendit ouvrir la porte. Busso, menaçant toujours Don de son arme, attendait. Les minutes passèrent.

Don entendait la respiration précipitée de Busso. Il avait très envie de faire un bond de côté et d'empoigner Busso, mais ç'aurait été un suicide. « La meilleure occasion pour attaquer, songea-t-il, se présentera au moment où nous monterons dans la gondole. Si j'arrivais à les balancer dans l'eau... »

La voix de Brun retentit dans le noir :

— Ça va.

— Avance, dit Busso à Don en le poussant de son arme.

Don se mit en route dans l'obscurité. Par la porte ouverte, il apercevait les étoiles qui scintillaient au-dessus de la ligne des toits.

L'automatique de Busso lui meurtrissait les côtes. Il sortit sur le perron et vit Brun planté devant le mur. Puis il aperçut, une seconde avant Busso, une deuxième silhouette.

Un éclair jaillit tout près de Don et il entendit Bus-

so pousser un grognement de douleur. Il pivota sur lui-même en entendant l'automatique tomber à terre.

Busso était courbé en deux et se tenait le bras. Don lui envoya son poing à toute volée dans la mâchoire.

Busso s'écroula sur les genoux, puis glissa de côté et s'étala par terre.

Brun fit un pas en avant, puis s'immobilisa.

La voix stylée de Cherry retentit :

— Pas un geste, mon brave homme!

— Cherry! s'exclama Don. Ça, par exemple!

— Oui, monsieur, dit Cherry calmement. Dois-je passer mon épée à travers le corps de cet individu?

— Votre épée? fit Don. Vous avez une épée?

— Oui, monsieur. Je croyais vous avoir parlé de ma canne-épée.

— Ne le tuez pas, dit Don sur le point d'éclater de rire. Je me charge de lui.

Il s'approcha de Brun, ahuri, et lui décocha un uppercut à la mâchoire qui le fit tomber à quatre pattes.

— J'ai également de quoi l'assommer, monsieur, ajouta Cherry gravement. Si vous voulez bien vous servir de cette arme... Personnellement je préfère m'abstenir.

Il tendit à Don la canne proprement dite armée d'un lourd pommeau de plomb. Don la saisit et assena un coup vigoureux sur le crâne de Brun au moment précis où celui-ci se relevait.

Brun poussa un grognement étouffé et s'affala en travers de Busso.

X

— Vous possédez une technique éprouvée, monsieur, dit Cherry en se penchant pour examiner la forme prostrée de Brun. Pour ma part, j'aurais craint de lui fracturer le crâne.

Don éprouva le besoin subit de s'appuyer contre le mur. L'apparition soudaine de Cherry était si inattendue, ses manières si cérémonieuses, qu'il avait envie tout à la fois d'éclater de rire et de se jeter au cou de Cherry.

— Harry et Giuseppe sont enfermés dans cette baraque. Je vais les sortir de là. Ensuite, vous m'expliquerez votre apparition. Attendez-moi ici et ouvrez l'œil.

A tâtons, il cherchait l'automatique de Busso.

— Peut-être ferais-je bien de vous accompagner, monsieur? hasarda Cherry.

— Non, attendez ici et surveillez ces deux terreaux. (Don lui rendit sa canne.) S'ils bougent, cognez dessus. Et n'ayez pas peur de leur fracasser la tête.

— A vos ordres, monsieur.

Don entra de nouveau dans la maison, suivit sans bruit le couloir obscur et s'arrêta au sommet de l'escalier, prêtant l'oreille. Il entendit Curizo qui remuait dans la cave. Il se mit à descendre les marches avec précaution. Arrivé à mi-hauteur, il reconnut Curizo qui arpentait la cave, les mains dans les poches. Don réprima un sourire. Curizo allait ressentir la plus belle surprise de sa vie. Il se pencha par-dessus la rampe, son arme braquée sur le tueur.

— Pas de faux mouvement, dit-il tranquillement.

Curizo sursauta. Il sortait les mains de ses poches, mais en voyant l'arme pointée dans sa direction, il se figea, blême de fureur.

— T'as perdu, dit Don. Maintenant, à moi de faire le méchant.

— Beau travail, patron, s'écria Harry allègrement. Je savais que vous vous en sortiriez.

— Reste où tu es, reprit Don à l'adresse de Curizo. Ça me démange de te descendre. Alors, si tu es fatigué de l'existence, tu n'as qu'à le dire.

Curizo ne bougeait pas, roulant des yeux furieux.

Don acheva de descendre l'escalier, marche par marche, sans lâcher Curizo des yeux.

— Tourne-toi, dit-il.

— Tu me paieras ça, gronda Curizo.

— Tourne-toi.

Lentement, Curizo s'exécuta. Don prit l'automatique par le canon, s'approcha doucement de Curizo

et lui assena un coup formidable sur le sommet du crâne. Curizo poussa un gémissement, fléchit les genoux et s'étala sur le sol.

— Bravo, patron, s'exclama Harry. Et les deux autres?

Don sortit son canif pour trancher les liens.

— C'est Cherry, dit-il. Il s'était dissimulé sur le perron, avec sa canne-épée. Il a été magnifique.

— Cherry? s'exclama Harry en se remettant péniblement sur pied. Comment savait-il que nous étions ici?

— On va lui demander ça, répondit Don en libérant Giuseppe. Comment vous sentez-vous, tous les deux?

— Mouillé comme une soupe, répondit Harry avec un large sourire.

— Ça va, signor, dit Giuseppe en se relevant. Mais je ne suis pas fâché de vous voir ici. Ce Curizo est un sale oiseau.

— C'est le moins qu'on puisse en dire, fit Don qui soudain se rappela Tregarth. Dans l'excitation du moment, il l'avait complètement oublié. Qu'est-il arrivé à Tregarth, Harry? Natzka prétend qu'il est mort.

— Malheureusement oui. On ne pouvait pas s'en tirer. La vedette nous a pris de flanc au moment où on tournait dans un autre canal. J'ai d'abord cru à un accident. On a fait ce qu'on a pu pour le tirer de là, mais il était déjà si mal en point que la chute dans l'eau l'a achevé. Quatre ou cinq types,

qui avaient l'air de touristes américains, nous ont donné un coup de main pour nous sortir de l'eau. On ne s'est pas méfiés. On ne pensait qu'à M. Tregarth. J'ai juste eu le temps de constater qu'il était bien mort quand j'ai reçu un coup sur la tête. Je me suis réveillé ici.

— Pauvre diable, dit Don. Vous ne savez pas ce qu'on a fait de son corps?

— Un des types a dit qu'ils allaient le jeter à la mer, répondit Harry en frottant ses poignets endoloris. Ils semblaient désireux de faire disparaître le cadavre au plus vite.

— Tu es bien sûr qu'il était mort?

— Oh! oui, patron, on ne pouvait pas s'y tromper.

— Bon, venez. On n'a pas de temps à perdre. On va ramener ici les deux autres et les ficeler tous les trois. On a deux heures devant nous avant que Natzka soit alerté.

Busso et Brun furent descendus promptement dans la cave. Harry entreprit de les ficeler pendant que Don s'occupait de Curizo.

Cherry, assis sur une chaise, les regardait faire, sa canne-épée sur les genoux.

— Alors, Cherry, dites-nous un peu ce qui s'est passé, demanda Don tout en liant les chevilles de Curizo. Comment se fait-il que vous soyez revenu si vite?

— Je me suis rendu à cet hôtel de Paris comme vous me l'aviez demandé, monsieur, dit Cherry. Je

me suis assuré que l'homme qui vous avait téléphoné n'était pas M. Tregarth. Cet individu avait d'ailleurs quitté l'hôtel, en vous laissant un message. Il vous expliquait que, menacé d'un grave danger, il était obligé de partir pour Bruxelles. Il donnait l'adresse de son hôtel là-bas et vous demandait de le rejoindre de toute urgence.

— Oui, je vois, dit Don. Ils voulaient me faire cavalier dans toute l'Europe pour laisser les mains libres à Natzka ici.

— Oui, monsieur, poursuivit Cherry. J'ai pensé que je pourrais vous être utile si je rentrais immédiatement. J'ai eu la chance d'avoir tout de suite un avion pour Milan et de là, j'ai loué un autre avion jusqu'au Lido. Je suis retourné au *palazzo* et suis monté dans ma chambre. Quelques instants plus tard, j'ai entendu des voix inconnues dans le hall et je suis allé voir... J'ai aperçu trois hommes armés de revolvers qui tenaient en respect le reste du personnel. Ils ne m'avaient pas vu et comme ils étaient trop nombreux pour moi, j'ai préféré me cacher dans un placard.

L'idée de l'imposant Cherry blotti dans un placard enchantait Harry qui se mit à rire :

— Vous deviez plutôt être à l'étroit, non ?

Cherry lui jeta un regard froid et poursuivit :

— Ils ont enfermé le personnel sous la garde d'un homme dans la cuisine, puis ce Natzka est entré dans le salon. Je m'apprêtais à téléphoner à la police quand je vous ai vu entrer. Je n'ai pas eu

le temps de vous prévenir. Je vous ai vu jeter quelque chose dans le cache-pot en cuivre...

— Vous avez pris le paquet, Cherry? demanda Don d'un ton pressant.

— Oui, monsieur. J'ai écouté à la porte et j'ai entendu Natzka qui réclamait le paquet. Je me suis dit que votre cachette n'était pas sûre et me suis permis de prendre l'objet.

— Vous l'avez toujours?

Cherry sortit de sa poche le paquet vert et le tendit à Don.

— Tout à fait intact, monsieur.

— Bravo! Vous avez fait exactement ce qu'il fallait.

— Merci, monsieur. J'ai attendu devant la maison et je vous ai suivi quand vous êtes sorti. J'ai eu du mal à trouver une gondole et plus de mal encore à la manœuvrer, mais heureusement, j'ai reconnu la leur amarrée devant cette maison. J'ai attendu sur le perron et quand cet homme est sorti, je l'ai menacé de ma canne-épée et il s'est rendu.

Don sourit :

— On devrait vous décorer de l'Ordre du mérite, Cherry, dit-il en vérifiant les liens des trois prisonniers. Allons-nous-en d'ici. Giuseppe, prends leur gondole et abandonne-la dans un coin. Ensuite, rentre chez toi et attends mes instructions. Vous deux, venez avec moi. On rentre au *palazzo*.

Il grimpa rapidement l'escalier, suivi des autres.

Vingt minutes plus tard, Don s'était changé et, de

nouveau en pleine forme, s'était assis dans son bureau pour examiner le paquet tandis que dans le hall Harry et Cherry montaient la garde. Ayant déroulé avec précaution la toile huilée, Don trouva à l'intérieur un petit calepin relié en cuir. Huit centimètres carrés au maximum. Pliés autour du carnet et fixés par un élastique se trouvaient une enveloppe fermée adressée à Hilda Tregarth et plusieurs feuillets de papiers crasseux couverts d'une petite écriture précise dans laquelle Don reconnut celle de la carte postale du pont des Soupirs. Il jeta un coup d'œil dans le calepin. La première page contenait une série de symboles et de chiffres en code; toutes les autres pages étaient vierges. Il glissa le carnet dans sa poche, puis déplia les feuillets manuscrits. Il remarqua alors que la lettre lui était adressée et lut au bas de la dernière page la signature : *John Tregarth*.

Il prit un cigare, l'alluma, s'enfonça dans son fauteuil et commença à lire :

Cher Micklem,

Quand tu recevras cette lettre, si jamais elle te parvient, je ne serais probablement plus vivant. Je t'écris dans une maison vide de la Calle Mondello. Je suis en triste état et mon seul espoir de te rejoindre repose sur Louisa Peccati qui m'a constamment aidé. Le carnet de cuir joint à cette lettre est d'une

importance vitale pour le gouvernement britannique. Je ne peux t'expliquer ce qu'il contient, mais Natzka, un ennemi de mon pays, fera tout pour le récupérer. Je le lui ai volé et je te le remets pour que tu le fasses parvenir coûte que coûte à Sir Robert Graham. Je me trouvais désespéré, malade et incapable de bouger, et puis j'ai vu dans le journal que tu venais à Venise. Je te demande aussi de ramener ce carnet en Angleterre à cause de Hilda aux yeux de laquelle on a dû me faire passer pour un traître. Seuls Sir Robert, toi et moi sommes au courant. Mais maintenant peu importe, je compte sur toi pour prévenir ma femme. Ce document doit être remis à Sir Robert en main propre. Ne passe ni par la porte ni par le consulat. Ne fais confiance à personne. Tu auras les plus grandes difficultés à quitter l'Italie. Et même à traverser la France. Natzka a des hommes partout, dans la police, les douanes, les aéroports, etc.

J'ai passé cinq semaines épouvantables à Vienne, avant de réussir à quitter la ville. Si tu es soupçonné d'avoir ce carnet entre les mains, tu ne seras pas une minute en sécurité. Je m'excuse de t'imposer cette dangereuse mission, mais tu es mon seul espoir. Je sais que je peux compter sur toi. La lettre jointe est pour Hilda. Tâche de la lui remettre. Bonne chance et bonne chasse.

John Tregarth.

Don se mit à tourner entre ses doigts l'enveloppe fermée, les yeux fixés sur la surface de son bureau. Il réfléchissait. Il consulta sa montre. Dans une heure Natzka allait commencer à se demander où était passé Curizo.

Il n'hésita pas une seconde à relever le défi; la perspective du voyage le stimulait plutôt. Il se leva, écrasa son cigare et alla ouvrir la porte du bureau.

— Harry!

— Oui, patron? fit Harry en s'approchant.

— Va trouver Giuseppe le plus vite possible. Dis-lui de préparer la vedette pour une promenade au Lido. Et qu'il fasse le plein. Il n'y a pas une minute à perdre.

Harry acquiesça, sortit sur le perron et disparut dans l'obscurité.

Don se retourna vers Cherry.

— Préparez deux sacs à dos pour huit jours de camping. N'oubliez pas le ravitaillement et l'alcool. Et grouillez-vous.

— Très bien, monsieur, dit Cherry les yeux brillants.

Don grimpa l'escalier quatre à quatre, ôta son veston d'intérieur, passa une chemise de sport en laine, un pantalon de velours et un blouson de cuir. Il avait glissé le calepin dans une ceinture sous sa chemise. Il prit aussi un petit automatique qu'il mit dans sa poche revolver, et cinq chargeurs supplémen-

taires. Quand enfin il trouva Cherry qui attendait avec les sacs prêts :

— Je retourne à Londres, Cherry, dit Don en casant ses munitions dans l'un des sacs. Si on me demande, dites que je suis à Rome pour affaires et que je reviendrai probablement à la fin de la semaine.

— Très bien, monsieur. Vous ne voulez vraiment pas que je vous accompagne? demanda Cherry, l'air déçu.

— Je veux que vous restiez ici pour garder la maison. Harry viendra avec moi.

— Ça marche, patron. Giuseppe fait le plein.

— Passe une tenue de sport, Harry, conseilla Don. En vitesse. On aura peut-être pas mal à marcher.

— Très bien, patron, dit Harry avec le sourire. Et il fila vers l'escalier.

Don regagna son bureau et demanda l'aérodrome. Il était minuit dix. Il n'en revenait pas. Que de choses s'étaient passées depuis qu'il avait vu Stefano Peccati! Une voix brève répondit au bout du fil et il demanda qu'on lui passe Pleydell.

— Je regrette, signor, mais le signor Pleydell est absent.

— Où puis-je le trouver?

— Je ne sais pas, signor.

— Ici Don Micklem. Je voudrais immédiatement un avion spécial pour Paris. Est-ce possible?

— Je vais voir. Voulez-vous attendre une minute?

Don attendit avec impatience. Au bout d'un long moment, la voix reprit :

— Je crains que ce ne soit impossible avant demain midi.

— Peu importe le prix. Il faut que je parte pour Paris ce soir.

— Je regrette, signor, dit la voix, pas avant demain midi.

— Passez-moi le directeur de l'aérodrome, dit Don sèchement.

— Il est rentré chez lui, signor.

Il y avait une note d'indifférence hostile dans la voix de son interlocuteur qui avertit Don qu'il était inutile d'insister. L'organisation dont Tregarth lui avait parlé commençait-elle déjà à agir? Il raccrocha et sortit du tiroir de son bureau une série de cartes à grande échelle du pays. Puis il retourna dans le hall.

Harry, vêtu à quelques détails près comme l'était Don, attendait.

— Nous partons pour Londres tout de suite, dit Don. Ça n'ira pas tout seul. Ces crapules ne reculeront devant rien. Impossible de prendre le train; c'est trop risqué. Pas plus, d'ailleurs, qu'une voiture. On me refuse un avion. Nous irons donc en bateau. Nous remonterons le Pô jusqu'à Piacenza et de là tâcherons de trouver un avion pour Milan.

Harry fit la grimace.

— Ça va prendre du temps, patron.

— Oui, mais ils ne penseront peut-être pas à

ce genre de transport. C'est une chance à courir. Allons-y.

Cherry s'approcha.

— Si je peux faire quelque chose, monsieur...

Don lui sourit :

— Vous avez fait plus que votre part. Le reste nous regarde. Je vous reverrai dans huit jours; si je ne suis pas revenu d'ici là, fermez la maison et rentrez à Londres.

Il était minuit passé, mais de nombreux touristes flânaient encore sur le quai. Don et Harry durent les bousculer quelque peu pour gagner l'embarcadère du bassin privé où les attendait Giuseppe près du yacht dix mètres appartenant à Don.

— Qu'est-ce qui se passe? marmonna Harry en entendant de loin les éclats de voix de Giuseppe.

Ils distinguèrent, à la lueur pâle d'un lampadaire, Giuseppe debout sur la vedette de dix mètres, brandissant le poing sous le nez d'un bonhomme gras-souillet en combinaison crasseuse qui haussait les épaules dans un geste d'impuissance.

— Qu'est-ce qui ne va pas? demanda Don en s'approchant de Giuseppe.

— Ce fils de porc prétend qu'il n'a pas d'essence, signor, grogna Giuseppe. Il en a toujours, mais il est trop paresseux pour ouvrir la pompe.

Le petit gros s'inclina devant Don :

— Je regrette, signor, mais je n'en ai plus une goutte. Cet imbécile de gondolier ne veut pas me

croire. Je dois être livré demain. Je serai alors trop heureux de vous donner satisfaction.

— Qu'est-ce qui reste dans les réservoirs, Joe? demanda Don.

— Il y en a un de vide, signor, l'autre à moitié plein.

Harry avait tranquillement contourné le bonhomme et il examinait la pompe. Il heurta du bout du pied le réservoir qui rendit un son mat. L'appareil devait donc être plein.

— Il ment, patron, dit-il. C'est plein d'essence son engin!

Le petit gros se retourna d'un bloc vers Harry et lança un flot d'injures en italien. Don fit signe à Giuseppe qui acquiesça, un demi-sourire aux lèvres. Giuseppe ferma son énorme poing et l'abattit sur le crâne du pompiste. Harry, obligeamment, attrapa au vol le petit homme qui s'écroulait, et l'allongea doucement sur les pavés.

— Prends-lui ses clefs et mets la pompe en marche, dit Don en sautant à bord de l'embarcation. Et toi, Joe, fourre ce bonhomme dans un coin tranquille et assieds-toi dessus jusqu'à notre départ. Tiens, prends ça, tu le régleras.

Il déposa quelques billets dans la main de Giuseppe.

— Tu seras bien capable de le faire taire, si c'est nécessaire.

— Faites-moi confiance, signor, dit Giuseppe. Y a rien d'autre pour votre service?

— Non, Joe, merci.

Giuseppe ramassa le bonhomme inanimé, le balança sur son épaule et s'éloigna dans l'obscurité.

« D'abord l'avion, maintenant l'essence », songeait Don. Il ne pouvait s'agir d'une simple coïncidence. Natzka semblait avoir vraiment pris toutes ses précautions.

Les réservoirs pleins, Harry sauta dans le bateau et mit le moteur en marche.

— Vitesse réduite jusqu'à la sortie de la lagune, dit Don. Ensuite, pleins gaz.

Tandis que la vedette s'éloignait le long du canal étroit, ils entendirent des pas rapides qui résonnaient sur le quai.

— Quoi encore? grogna Harry, en accélérant l'allure.

Ils se retournèrent. Deux policiers émergèrent de l'ombre.

— Hé, là-bas! Ramenez ce bateau! cria l'un d'eux.

— On arrête, patron?

— Non, continue, mais ralentis un peu, dit Don tranquillement. Et sois prêt à foncer quand je te le dirai.

Les deux policiers arrivèrent à hauteur du bateau. Don se redressa et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Accostez immédiatement!

— Et pourquoi?

— Vous savez très bien pourquoi. Vous venez de voler de l'essence! hurla l'un des policiers.

— Je regrette, dit Don avec un sourire mais je suis pressé. A toute vitesse, Harry!

Harry ouvrit les gaz et la vedette fit un bond.

— Baisse la tête, dit Don. Ils vont tirer.

L'un des policiers avait armé sa carabine, mais avant qu'il eût pu épauler, Harry avait viré dans un canal perpendiculaire plus large et, voyant la voie rectiligne et libre devant lui, avait lancé la vedette à son maximum.

Vingt minutes plus tard, ils dépassaient, à vitesse réduite, le débarcadère du Lido et se dirigeaient vers Pellestrina.

Don était penché sur le petit récepteur d'ondes courtes, les écouteurs collés aux oreilles, les doigts sur le bouton.

Harry, la cigarette aux lèvres, assis à la barre, surveillait les parages. Soudain, Don haussa les épaules, retira les écouteurs et prit une cigarette. Puis il se tourna vers Harry :

— Nous n'irons pas loin avec cet engin, dit-il. Toutes les polices maritimes doivent être en état d'alerte jusqu'à Rimini.

— Ils n'ont pas un bateau capable de rattraper çui-là, patron, affirma Harry.

— Peut-être, dit Don, mais nous allons avoir maintenant toute la police sur le dos. Ils vont travailler pour Natzka sans le savoir et nous allons sûrement nous faire repérer. Il n'est plus question de

remonter le Pô. S'il n'y avait les deux vedettes de police de Chiogga, on aurait pu essayer de filer jusqu'à Trieste, mais le risque est trop grand. Le mieux, c'est d'aborder quelque part, d'abandonner le bateau et d'essayer de gagner Padoue à pied.

— D'accord, patron. On rentre avant de toucher Chiogga?

— On rentre tout de suite.

Don se mit à scruter la nuit.

— Ralentis, dit-il. (Il lui sembla entendre un bruit lointain.) J'ai l'impression que nous sommes suivis. Coupe le moteur.

Harry obéit et la vedette se mit à glisser sur l'eau calme de la lagune.

— A droite, patron, grogna Harry. Et ils foncent sur nous.

On entendait maintenant le ronflement d'un puissant moteur, mais il faisait trop sombre pour distinguer l'embarcation.

— Risquons le coup et attendons, dit Don. Ils passeront peut-être sans nous voir.

Le regard attentif, ils écoutèrent le moteur qui se rapprochait.

— Ils nous viennent droit dessus, dit brusquement Harry.

— A bâbord, vitesse réduite, dit Don.

Le bateau démarra de nouveau. La vedette de police approchait dans le ronflement puissant de ses moteurs. Soudain, le faisceau éblouissant d'un projecteur illumina l'eau sombre.

— C'est bien la police, dit Don. Filons, Harry. En avant toute!

Le faisceau du projecteur les enveloppa soudain d'une lumière crue.

— Passe-moi la barre, dit Don. On va essayer de les semer en pleine mer.

— Ils vont plus vite que je ne le pensais, dit Harry, changeant de place avec Don.

— En tout cas, ils ne nous rattraperont pas, déclara Don.

Tandis que la vedette de police décrivait un large demi-cercle pour les rejoindre le rayon lumineux les abandonna et pendant un court instant ils foncèrent dans la nuit. Puis le faisceau lumineux les rattrapa.

— Baisse la tête. Il ne faut pas se faire repérer, déclara Don en s'accroupissant.

— On prend de la distance, dit Harry.

Une petite lueur rouge jaillit à bord de la vedette de police, suivie d'une détonation. Le projectile passa au-dessus de leurs têtes avec un vrombissement de guêpe en colère.

— Ils vont prévenir l'autre bateau, dit Don. Il va falloir ouvrir l'œil.

Déjà le pinceau de lumière perdait de son intensité tandis que la distance augmentait entre les deux embarcations. Un autre éclair rouge troua la nuit et cette fois la balle s'enfonça dans le roof de la cabine, arrachant une gerbe d'éclats de bois.

— Et on dira après ça que les Ritals ne savent pas tirer, marmonna Harry.

Le projecteur qui les avait perdus depuis quelques instants s'éteignit brusquement.

Don amorça un large virage et repartit droit vers la terre.

Ils aperçurent, à un quart de mille environ sur la gauche, les deux lampes rouges de la vedette de police qui s'éloignait vers la haute mer.

— Je crois qu'on les a eus, fit Don, mais ils reviendront.

— On ne doit pas être à plus d'un demi-mille de la côte, dit Harry. Qu'est-ce qu'on fait, patron? On fonce droit sur la plage?

— Oui. Pourquoi se mouiller les pieds? Il va falloir marcher maintenant.

— Ils ont retrouvé l'autre bateau, dit Harry qui s'était retourné.

Dans le lointain, on apercevait la silhouette de la seconde vedette de police prise dans le faisceau du projecteur. Les deux embarcations virèrent de bord et mirent cap à la côte.

— Les voilà, dit Harry. Hé, patron, on arrive.

Don coupa les gaz. Le bateau se mit à tanguer sur les vagues qui se brisaient sur la plage. La ligne sombre du rivage apparut dans la nuit.

— Attention à la secousse, dit Don au moment précis où la vedette s'échouait.

Quelques instants plus tard, ils galopèrent dans la nuit, sur le sable humide, vers l'intérieur des terres.

XI

Don et Harry étaient bons marcheurs et ils s'efforçaient de ne pas ralentir leur allure.

Après avoir trébuché pendant dix minutes en terrain accidenté, ils avaient atteint une route et Don, ayant consulté sa carte, avait constaté qu'ils se dirigeaient vers Piove di Sacco.

— Je crois qu'on ferait mieux de ne pas traverser Padoue, dit Don en avançant d'un pas vif à côté de Harry. La police va certainement nous chercher dans les grandes villes. Il vaut mieux passer par les villages et contourner les grosses agglomérations.

— Si seulement on avait la Bentley, patron, soupira Harry.

— Plus tard, peut-être, dit Don, quand nous saurons exactement ce que nous veut la police, nous pourrions risquer de louer une voiture. Mais il serait peut-être plus sûr de prendre des autocars.

— On est plutôt exposés, ici, dit Harry. Il faudra se planquer avant le jour.

— J'étais en train d'y penser, dit Don. Regarde si

tu vois une ferme. On pourra peut-être se cacher dans une grange.

Ils marchaient depuis environ un quart d'heure quand Don entendit le faible ronronnement d'un moteur d'auto.

— Ecoute ça, Harry.

Harry s'écartait déjà de la route. Il sauta dans le fossé. Don le suivit et ils s'accroupirent, l'oreille aux aguets.

La voiture passa devant eux. Seuls les feux de position étaient allumés et Don aperçut quatre hommes dans la voiture portant tous la casquette plate de la police.

— Ils n'ont pas perdu de temps, dit-il en se redressant. On abandonne la route pour couper à travers champs? Ce serait peut-être plus sûr.

— Mais plus pénible, patron. Restons sur la chaussée le plus longtemps possible.

— D'accord. En route.

Il était trois heures vingt à la montre lumineuse de Don quand ils atteignirent la première ferme. Une énorme lune blanche s'était levée et éclairait la campagne plate.

— On va jeter un coup d'œil, patron? demanda Harry en ralentissant le pas.

Don s'arrêta pour examiner les murs blanchis à la chaux des divers bâtiments.

— Tu peux être sûr que les flics ont prévenu tous les fermiers le long de la route. Enfin, on peut toujours essayer. De toute façon, il faut quitter la

route avant l'aube. Allons examiner les lieux.

Ils partirent à travers champs, le long du chemin de terre qui menait directement à la ferme. Ils étaient à environ cent mètres du bâtiment quand un chien se mit à aboyer. Don eut un sourire amer.

— Ça y est. Bon. Retournons sur la route.

— Minute, patron. J'ai un truc avec les cabots. On va voir si ça marche avec celui-là.

— Trop tard, dit Don. Regarde...

Une lumière s'était allumée au premier étage. Le chien aboyait férocement et tirait sur sa chaîne.

— Attention, dit Harry. A la grange, tout de suite. Ils croiront peut-être que le chien nous a fait peur.

— D'accord. Allez, viens.

Comme ils gagnaient en courant sans bruit l'arrière de la grange, ils entendirent grincer bruyamment le verrou de la porte de la ferme. Une femme cria par une fenêtre :

— Attention, papa. Tu devrais attendre Vittore.

— S'il fallait l'attendre, je serais déjà mort et enterré, répondit une voix d'homme. Le chien a entendu quelque chose.

— J'arrive, papa, cria une autre voix masculine.

— Ils sont deux, murmura Harry. Attention, papa a lâché le chien.

— C'est le moment de montrer tes talents, dit Don. Je te laisse faire.

Harry s'avança à pas feutrés. L'instant d'après, un gros chien déboucha en bondissant derrière la grange.

Il émit un sourd grognement et s'approcha de Harry. Harry ne fit pas un geste pour l'éviter. Le chien hésita, puis s'arrêta pour renifler avec précaution.

— Bonne bête, murmura Harry en sifflant doucement entre ses dents.

Le chien s'approcha, puis commença à remuer la queue et Harry se baissa pour lui caresser la tête.

— Bruno, viens ici, cria le fermier..

Sa voix semblait venir de l'autre côté du bâtiment.

— Allez, va, murmura Harry en donnant une poussée légère au chien.

Le chien le regarda, puis repartit en courant.

— Beau travail, dit Don.

Il avait repéré la porte de la grange et l'avait entrouverte.

— Par ici!

Il avança dans l'obscurité, suivi de Harry, et referma la porte. Puis il entreprit d'examiner les lieux à la lueur de sa torche électrique.

— L'échelle, dit-il.

Ils grimpèrent les échelons et se trouvèrent dans un vaste grenier empli de foin.

— On ne peut pas demander mieux, dit Don.

Il entrebâilla la porte et jeta un coup d'œil dans la cour. Deux hommes dont l'un portait une lanterne se trouvaient juste au-dessous de lui. Ils semblaient guetter les bruits de la nuit.

— C'était peut-être un chat, papa, dit le plus jeune. Tu connais Bruno.

Il se mit à caresser le chien qui remuait la queue

avec énergie. Le fermier marmonna, haussa les épaules et repartit en direction de la maison.

— Ne rattache pas le chien quand même, dit-il. On ne va pas veiller toute la nuit pour faire plaisir aux flics.

Tous deux rentrèrent dans la maison, la porte se referma. Don entendit le verrou claquer et quelques minutes plus tard, la lumière s'éteignit au premier étage.

— Bravo, Harry, dit Don en s'allongeant dans le foin à côté de son compagnon. Les voilà recouchés.

— Je piquerais bien un roupillon moi-même, dit Harry en souriant. Vous avez faim?

— Pas pour le moment. Faisons d'abord un somme. On ne pourra probablement repartir d'ici que demain soir, déclara Don en s'étirant dans la paille. Une fois passé Padoue, on pourra se risquer à marcher en plein jour dans les collines.

— Comme vous voudrez, patron, dit Harry d'une voix ensommeillée.

L'instant d'après, il s'était mis à ronfloter.

Don, réveillé en sursaut, vit Harry qui, penché sur lui, lui secouait l'épaule. Le soleil filtrait en rayons lumineux à travers les planches disjointes du grenier. Don perçut un remue-ménage au-dessous d'eux et jeta un coup d'œil interrogateur à Harry.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Il y a un camion en bas, chuchota Harry. Il part pour Padoue. Ils sont en train de charger des

tas de légumes. On ne pourrait pas se cacher dedans?

Don se releva, s'épousseta, entrouvrit la porte du grenier et regarda dans la cour. Un gros camion de dix tonnes, à demi recouvert d'une bâche verdâtre, était arrêté près de la grange. Sur le plateau s'empilaient des caisses de choux-fleurs. Le vieux fermier et un jeune Italien basané, Vittore sans doute, discutaient avec le chauffeur. Puis les trois hommes s'éloignèrent vers la maison. Don se décida :

— Allons-y, Harry.

Ils passèrent leurs sacs à dos et revinrent à la porte. Le chauffeur, le fermier et Vittore avaient disparu. Don ouvrit la porte et se laissa tomber au milieu des caisses. Rapidement, il en empila un certain nombre pour ménager au centre un espace suffisant. Puis il releva les yeux vers Harry qui attendait.

— Vas-y.

Harry s'accrocha au rebord de la porte du grenier, referma la porte et se laissa tomber dans le creux aménagé par Don.

Ils s'assirent sur le plancher du camion et échafaudèrent les caisses autour de leur abri rectangulaire.

Ils étaient à peine installés qu'ils entendirent des voix.

— Alors, à demain, dit le chauffeur du camion.

Le vieux fermier lui souhaita bon voyage et le moteur se mit à ronronner. Le camion démarra, tressautant sur le chemin de terre qui aboutissait à la grand-route.

Harry s'adossa à l'une des nombreuses caisses et sourit à Don :

— S'il y a une chose au monde que je déteste, c'est bien les choux-fleurs, dit-il. Mais maintenant, je veux bien en manger à tous les repas.

— On va jusqu'à Padoue ou bien on saute avant? demanda Don.

Il sortit sa carte et, les sourcils froncés, se mit à l'étudier pendant que Harry, penché sur son épaule, lui soufflait bruyamment dans le cou.

— Nous sauterons juste avant Padoue, reprit Don. Ensuite nous gagnerons Abano par les collines; puis nous rejoindrons la route de Vicenze et avec un peu de chance nous attraperons l'autobus de Brescia. C'est tout près de Milan.

— A condition de ne pas se faire coincer, dit Harry.

— Bien entendu.

Pendant une demi-heure, ils restèrent assis côte à côte dans le camion brimbalant, puis Don commença à étudier le terrain sur sa carte.

— Encore dix minutes et nous serons à Padoue.

Harry entreprit de déplacer les caisses pour faciliter la manœuvre. Le pays, toujours très plat, ne présentait pas d'abri. Dans le lointain, des paysans travaillaient aux champs.

— Dès qu'on sera sortis de ce panier à salade, dit Harry, on sera aussi repérables que la colonne Nelson au milieu du désert.

— C'est trop risqué d'entrer dans Padoue.

L'alerte doit y être donnée, dit Don passant son sac à dos. (Il désigna la ligne des collines à l'horizon.) Si on arrive jusque-là sans coup dur, on est sauvés.

Ils étaient maintenant assis à l'arrière du camion, les jambes pendantes au-dessus de la route qui se dévidait rapidement.

— Prêt, patron? demanda Harry.

Don acquiesça.

Ils se retournèrent, restèrent un instant suspendus par les mains, puis lâchèrent.

Après avoir boulé sur le sol, ils se relevèrent sans mal et coururent jusqu'au petit mur de pierre qui bordait la route, sans attirer l'attention des paysans, penchés sur leurs outils. Harry alluma une cigarette tout en examinant les environs.

— On est sûrs de se faire repérer, dit-il.

— A ton avis, combien de temps faut-il pour atteindre les collines? demanda Don.

— Une heure environ.

Don consulta sa montre. Il était neuf heures vingt.

— On aurait peut-être mieux fait de rester dans la grange, Harry.

— Après tout, il n'y a personne en vue que ces culs-terreux, répliqua Harry. Ils n'ont aucune raison de nous embêter. Nous avons déjà fait près de cinquante kilomètres. Ce n'est pas si mal. Il faut courir le risque.

— D'accord; allons-y.

Ils enjambèrent le mur et s'engagèrent à travers champs. Les paysans se trouvaient à environ cinq

cents mètres. Aucun ne semblait regarder dans leur direction. Les uns déterraient des betteraves, les autres les empilaient en tas ou chargeaient des charrettes. Don et Harry traversèrent de vastes terrains en friche aux molles ondulations, puis dévalèrent la pente douce vers une dépression que dominaient les premiers contreforts des collines. Ils étaient à peu près à mi-chemin, quand ils entendirent un appel amorti par la distance.

— Ça y est! dit Harry, après avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.

Se détachant sur le ciel, les silhouettes de trois paysans leur faisaient des gestes.

— Continuons, dit Don en allongeant la foulée. Et s'il le faut, au pas de course.

— Qu'est-ce qu'ils veulent à votre avis, patron?

— Ou bien la police les a prévenus, ou ce sont des hommes de Natzka, dit Don. Si nous pouvons les isoler des autres, ce sera facile de s'en débarrasser.

Quand ils se retournèrent de nouveau, les trois paysans avaient disparu.

— Tiens, tiens, dit Don. J'ai l'impression qu'ils ont été chercher leurs petits copains. On pique un cent mètres, Harry?

Ils démarrèrent à longues foulées, mais sans forcer l'allure.

— Il faut arriver aux collines avant la police, lança Don en accélérant.

Ils descendirent en courant la pente qui aboutissait

au pied des collines, traversèrent un chemin de terre en franchissant deux murs de pierre, escaladèrent la côte sur quelques mètres, puis s'arrêtèrent, essouffés. Six hommes étaient maintenant visibles à l'horizon. Trois d'entre eux, à en juger par leurs chapeaux, étaient des paysans. Les autres étaient tête nue et trop loin pour que Don pût les reconnaître.

— Ils arrivent, dit-il. On va tâcher de les semer.

Le sol remontait insensiblement et c'était une rude épreuve de conserver une allure rapide, mais ils ne s'arrêtèrent qu'au sommet de la côte.

Les six hommes s'étaient égaillés. Les uns descendaient encore vers le chemin. Deux l'avaient déjà atteint et franchissaient le mur de pierre. Un autre se trouvait déjà à flanc de colline, mais il dut s'arrêter sans doute à bout de souffle.

— Ils ont l'air de manquer d'entraînement, dit Harry.

Il rejoignit Don qui déjà dévalait la pente en courant. Côte à côte, ils galopèrent vers un autre mur de pierre. Puis Don s'arrêta brusquement.

— La voie ferrée! Je n'y pensais plus...

Ils examinèrent dans la tranchée étroite la ligne à voie unique.

— On a du pot, dit Harry en détournant la tête. Voilà justement un train qui s'amène.

Ils atteignirent en quelques bonds les rails, au bas du remblai, et obliquèrent vers un buisson rabougri. Ils venaient à peine de l'atteindre que le train déboucha en soufflant sur la voie.

C'était un train de marchandises lourdement chargé. Il ne devait guère rouler à plus de vingt à l'heure.

— C'est dans la poche, dit Harry. Dès que la loco est passée, on saute dedans.

Dans la cabine de la machine, ils aperçurent le chauffeur et le mécanicien. Puis Harry prit Don par le bras et l'entraîna vers la voie. Ils laissèrent passer le premier wagon, repérèrent un long wagon à ridelles chargé d'un tracteur, prirent leur élan, s'accrochèrent et, en deux secondes, se retrouvèrent à plat ventre sur la plate-forme. Puis ils se glissèrent sous le tracteur tandis que le train reprenait lentement de la vitesse. Leurs poursuivants avaient disparu.

— Ils vont sûrement se débrouiller pour téléphoner, dit Don. Ils avertiront la première gare.

— Et où vont-ils le trouver, leur téléphone?

— Si c'est des flics, ils doivent avoir un poste émetteur à bord de leur voiture.

Don sortit sa carte, l'examina et la remit dans son sac.

— La prochaine gare est Castelfranco. De là, il y a une autre ligne qui va à Vicenze. Il faudrait tâcher de trouver un train dans cette direction.

— On reste longtemps sur ce tortillard?

— On pourrait faire une quinzaine de kilomètres. Ça vaut toujours mieux que la marche à pied.

Don sortit des sandwiches préparés par Cherry.

— Si on mangeait un morceau en attendant?

— Bon Dieu! je boufferais bien une vache tout entière, cornes comprises, dit Harry avec un soupir. Il se mit à mâcher avec énergie.

— Qu'est-ce qu'on fera, une fois à Vicenze? demanda-t-il.

— Il faudra éviter le centre de la ville. Et tâcher de trouver un autobus pour Verone. S'il y a du grabuge, on reprendra le maquis.

— Entendu, patron, dit Harry en achevant son sandwich. Si on s'en tapait un second pour se garnir le buffet?

Le grand autobus bleu et crème de la C.I.T. stoppa à l'arrêt régulier sous le lampadaire. Deux paysans endimanchés, un voyageur de commerce à l'air fatigué, ses deux lourdes valises à bout de bras, et une femme, portant un ballot enveloppé dans un fichu, quittèrent l'abri et s'approchèrent de la portière. Il n'y avait que deux passagers à bord : deux femmes.

Don pressa le bras de Harry. D'un pas décidé, ils contournèrent l'abri et montèrent à leur tour. Don prit deux tickets pour Verone et ils s'installèrent derrière le chauffeur. Quand l'autobus démarra, Don et Harry échangèrent un regard soulagé.

Ils avaient atteint les faubourgs de Vicenze au milieu de la journée et, après avoir acheté de quoi manger, avaient passé le reste de l'après-midi et de

la soirée dans un petit cinéma. Personne ne les avait remarqués. A la tombée de la nuit, ils avaient quitté leur refuge pour aller consulter l'horaire des autobus. Ils avaient pris celui qui partait pour Vérone à neuf heures et demie.

— Jusqu'ici, tout va bien, murmura Don. A Vérone, on tâchera de voler une voiture. Je ne crois pas qu'on puisse espérer en louer une. Si nous arrivons à Brescia avant le jour, on aura marqué un point.

— On ne va pas entrer en bagnole dans Milan? demanda Harry.

Don secoua la tête.

— Avant Milan, il y a l'autostrade et c'est ce qui me tracasse. On peut l'éviter, mais c'est un gros détour.

— L'autostrade?

— C'est la route Milan-Brescia avec un contrôle aux deux bouts. Il faut prendre un ticket pour pouvoir y rouler et c'est surveillé par les flics en permanence.

— Alors, on ferait peut-être mieux de se planquer dans un camion comme ce matin?

— Les camions risquent d'être fouillés. Ils vont nous chercher partout.

— Et si on prenait le détour?

— On verra ça quand on aura la voiture.

Il était environ dix heures dix quand l'autobus ralentit, puis stoppa à l'arrêt de Tavernelle. Il n'y avait pas de lumière à l'extérieur et, dans la vitre

de la voiture, Harry et Don ne pouvaient voir que leurs propres reflets. Soudain, la porte de l'autobus s'ouvrit et un motard casqué de la police s'encadra dans l'entrée. C'était un petit homme à lunettes, une carabine en bandoulière et la main droite sur la crosse du pistolet qui pendait à son côté. Il examina rapidement les passagers, puis fixa son regard sur Don et Harry.

— On est bons, dit Harry du coin des lèvres.

— Veuillez descendre, je vous prie, leur dit le motard d'un ton bref.

Don prit un air étonné :

— Qui ça? Moi? fit-il en anglais.

— Descendez, signor, dit le flic également en anglais.

— En quel honneur?

Les autres passagers de l'autocar ouvraient de grands yeux.

— Je veux voir vos papiers, reprit le flic.

Don haussa les épaules, se leva et tira son sac du filet.

— Il y en a pour longtemps? demanda le chauffeur. Je suis en retard sur mon horaire, moi.

— Pas la peine d'attendre ces deux-là. Tu peux rouler, dit le flic.

Le chauffeur haussa les épaules et se retourna vers son volant. Le motard descendit de l'autocar et attendit sur la route.

— Il va falloir s'occuper de ce gaillard, murmura

Don en passant son sac à Harry. Surveille sa main droite.

Ils descendirent à leur tour de l'autocar et furent désagréablement surpris en constatant que deux autres motards, dont l'un tenait sa carabine à la main, les attendaient. Le chauffeur referma la portière et démarra.

Le premier flic alluma le phare de sa moto.

— Vos papiers, s'il vous plaît, signor, dit-il à Don.

Don glissa la main dans son blouson et constata que le second flic avait braqué sur lui sa carabine. Don sortit son passeport et le tendit au motard. Le policier y jeta un coup d'œil, hocha la tête et tendit la main vers Harry.

— Donne-le-lui, dit Don.

Harry tendit son passeport docilement.

— Vous êtes tous les deux en état d'arrestation, dit le flic. Vous allez nous suivre.

— Sous quelle inculpation? demanda aimablement Don en se grattant la tête.

C'était un signal convenu avec Harry.

Celui-ci réagit immédiatement. Il fit glisser le sac pesant de son épaule, en le tirant par la bretelle et le balança de toute sa force dans la figure du flic à la carabine. Les souliers cloutés, au fond du sac, en faisaient une arme redoutable. Le flic reçut le coup en plein sur l'arête du nez et, à demi assommé, lâcha son arme et tomba à quatre pattes. Ses deux acolytes voulurent sortir leurs automatiques, mais s'immobilisèrent en voyant l'arme braquée de Don.

— Pas un geste! ordonna Don.

Harry avait ramassé la carabine et tenait en respect le flic qui se relevait, avec des jurons sonores.

— Tournez-vous, vous deux, commanda Don.

Les deux flics obéirent et Don s'empara de leurs pistolets. Puis il désarma le troisième policier encore étourdi et flageolant.

Rapidement, Harry dévissa la bougie d'une des motos, l'empocha et mit en marche les deux autres machines.

— Quand vous voudrez, patron, dit-il.

Don vida les chargeurs des trois automatiques, les lança au loin, et jeta les armes sur la route. Puis il revint au premier flic et lui enfonça son pistolet dans les côtes.

— Les passeports, dit-il.

Sans se retourner, le flic lui tendit les documents.

— Vous n'irez pas loin, dit-il.

— On pourra toujours essayer, fit Don en souriant. Allez, partez sur la route, tous les trois. En avant, marche!

Les trois motards s'éloignèrent dans la nuit. Harry était déjà installé sur l'une des motos.

— On va montrer à ces Ritals ce qu'on sait faire, dit-il.

Don enjamba l'autre machine :

— Filons!

Accélérant au maximum, ils sortirent de Tavernelle, par la route de Vérone, dans le rugissement de leurs moteurs.

XII

Ils roulèrent à un train d'enfer pendant dix minutes et dépassèrent l'autocar de la C.I.T. Enfin Don fit signe à Harry de réduire la vitesse. Il se rapprocha de lui, posa sa main sur son épaule et ils poursuivirent leur route flanc contre flanc.

— Il va bientôt falloir quitter la route. Ils vont fondre sur nous comme un essaim de frelons. Et tu peux être sûr que toute la police routière de la région est alertée.

Harry fit la grimace.

— C'est pourtant chouette, patron. Ils en ont dans le ventre, ces moulins-là.

— On va bientôt trouver une route sur notre droite. Nous allons la prendre. Elle va se perdre dans les collines. Une fois au bout, il faudra repartir à pied. Mais si on a de la chance, ils croiront que nous avons continué sur Vérone.

— D'accord, dit Harry, mais c'est quand même dommage.

Ils mirent les gaz et après quelques minutes, Don tendit la main.

— Voilà la route, cria-t-il. Attention.

Ils ralentirent et virèrent sur la droite dans un chemin étroit qui montait en pente raide. Ils réussirent à se maintenir un moment à près de soixante-dix à l'heure, mais le mauvais état de la route les força à ralentir. La nuit était magnifique. Dans le ciel, une lune haute éclairait les collines et ils purent rouler tous feux éteints. Au sommet de la montagne, Don s'arrêta pour regarder la vallée et le petit village niché au pied de la côte.

— Nous ne sommes pas loin de la frontière suisse maintenant, Harry, dit-il. On ferait peut-être mieux de la franchir plutôt que d'essayer de prendre l'avion à Milan. Nous en trouverons un sans difficulté à Zurich. Si j'en juge d'après ma carte, en quatre bonnes journées de marche, nous pouvons arriver à Tirano, la ville frontière. Là, nous dénicherons bien une voiture.

— D'accord, dit Harry. Qu'est-ce qu'on fait?

— On va planquer les machines. Il n'est pas possible de traverser le village avec ça. Nous nous ferions repérer à coup sûr.

Au bout de quelques minutes, ils découvrirent un fourré derrière lequel ils couchèrent les deux motos. Pour plus de sûreté, ils les recouvrirent de branchages et regagnèrent la route.

D'un pas égal, ils marchèrent pendant quatre heures, échangeant un mot de temps à autre, esca-

ladant des collines, dévalant des pentes caillouteuses, contournant les villages endormis. Soudain, Don s'arrêta.

— Nous devons être près de la grand-route de Trente, dit-il. Elle doit longer la colline là-bas, sauf erreur. En attendant, on va toujours manger un morceau et boire un coup. Les affaires ont l'air de s'arranger.

Ils s'assirent au sommet de la colline et expédièrent rapidement leur casse-croûte.

— C'est un lac qu'on voit là-bas, patron? demanda Harry, la bouche pleine.

— C'est le lac de Garde. Il faudra suivre la rive jusqu'à la pointe nord pour passer ensuite dans la montagne. Il n'y a pour ainsi dire pas de route. Ça va être un rude morceau, Harry.

Harry s'étira et sourit.

— Jusqu'ici, moi, ça me plaît bien, dit-il. Pour une fois que je vois du pays...

Don se mit à rire.

— J'ai eu du nez de te faire venir. Tout seul, j'en aurais bavé. (Il se releva.) Eh bien! allons-y. Si tu veux voir du pays...

A quelques kilomètres du village d'Ala, ils traversèrent la route de Trente à Vérone. Une bande rouge derrière la ligne des montagnes annonçait le lever prochain du jour. Ils se remirent à grimper et, comme ils atteignaient le sommet de la première chaîne de collines, le soleil se montra. L'air froid du matin commençait à se réchauffer.

— Si on pionçait un peu? proposa Don en s'allongeant sur l'herbe humide. Qu'est-ce que tu penses du paysage?

A leurs pieds s'étendait le lac de Garde, endormi au soleil, et cerné de montagnes bleuâtres. Entre eux et le lac s'étalaient des prés, des fermes et des bouquets d'arbres, semblables à des jouets d'enfant.

— Formidable! s'écria Harry.

Il but une longue gorgée à la bouteille de chianti qu'ils avaient achetée, s'essuya la bouche du revers de la main avec un soupir satisfait et déroula les deux toiles de sol qu'il avait sorties du sac.

— On va se pagnoter, dit-il.

Ils s'installèrent et s'endormirent rapidement. Deux heures plus tard, une sorte de lointain bourdonnement d'abeille réveilla Don. Les yeux clignotants, il regarda le ciel bleu vif, écouta le bruit insolite, l'air ensommeillé, puis se raidit soudain et secoua Harry.

— Bouge pas, dit-il. Ecoute...

— On dirait un avion...

— C'est un hélicoptère. Regarde, le voilà!

Harry tourna la tête dans la direction indiquée. A contrejour, à peine visible, il aperçut à plusieurs kilomètres sur la droite la silhouette de l'appareil, semblable à une énorme libellule.

— Ce n'est pas la police, patron, dit Harry.

Don secoua la tête :

— Ça pourrait être la bande de Natzka. Planquons-nous sous les toiles de sol. Si jamais il vient

de notre côté, faudra pas bouger. Il ne pourra pas nous repérer.

L'hélicoptère poursuivit son vol, s'éloigna de plusieurs kilomètres, amorça un virage, puis revint, suivant une ligne parallèle à son premier parcours, mais décalée d'un kilomètre environ.

— Je parie que c'est Natzka, dit Don. Il inspecte systématiquement le terrain. Encore deux aller et retour comme ça, et il passera juste au-dessus de nous.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, patron?

— Pas grand-chose. Quand il sera au bout de son trajet, ramper jusqu'à ce buisson, moi j'irai m'abriter sous celui-là.

Ils attendirent que l'hélicoptère se fût éloigné, puis se séparèrent et allèrent se cacher sous leur buisson respectif.

Dix minutes plus tard, l'hélicoptère revenait. Le ronflement de son moteur était puissant et à travers le maigre feuillage, Don constata qu'il volait en rase-motte à cinq ou six mètres au plus du sol. Il se demanda soudain si leur cachette était vraiment sûre, mais il était trop tard pour en changer.

L'hélicoptère revint en vrombissant. L'herbe drue se couchait dans son sillage. Il passa à deux cents mètres à peine de leur cachette et vira de nouveau vers le lac.

La prochaine fois, dit Don toujours à plat ventre, nous n'y couperons pas.

— J'ai de quoi le recevoir s'il nous repère, dit

Harry en montrant son automatique. A cette distance, je lui réserve une mauvaise surprise.

— Ne te montre pas et ne tire pas à moins qu'il n'ouvre le feu. Ce n'est peut-être pas Natzka après tout.

— D'accord, dit Harry, mais je veux bien parier que c'est lui.

— Il faut attendre, Harry.

— De toute façon, qu'est-ce qu'il pourrait faire?

— Il peut appeler les autres par radio.

— Il leur faudra un sacré bout de temps pour arriver.

— Attention, le voilà.

L'hélicoptère avait tourné et revenait dans leur direction. La machine avait ralenti et son déplacement était à peine sensible. Au-dessus de la crête, il plongea légèrement, plafonnant à sept ou huit mètres. En levant les yeux, Don vit que la porte de la cabine était ouverte. Un homme se penchait au-dehors de l'appareil. Un homme au visage maigre et basané... Curizo!

A peine Don avait-il reconnu le tueur, que l'hélicoptère atteignit les buissons. Sous le vent du rotor, les branches s'écartèrent. Don entrevit le visage ricanant de Curizo. Puis un objet qui ressemblait à une balle de cricket tomba de la main de Curizo et roula en rebondissant sur lui.

— Attention, hurla-t-il. Une grenade!

Il entendit Harry armer son pistolet, puis la grenade roula entre les deux buissons. Un éclair jaillit

accompagné d'une violente déflagration. Don sentit le sol se soulever, puis quelque chose le frappa à la tempe et le ciel bleu s'obscurcit brusquement.

— Patron! Patron! Ça va?

Don grogna, porta une main à son crâne douloureux et ouvrit les yeux.

Harry, pâle et anxieux, était penché sur lui. Pendant un moment, Don fut incapable de se souvenir de ce qui s'était passé. Puis il se souleva sur les coudes en grimaçant. Le sang lui coulait sur la figure.

— J'ai dû recevoir une pierre qui a ricoché.

— Ne bougez pas, patron.

— Ce n'est rien.

— Je vais vous soigner ça.

Don se laissa aller en arrière pendant que Harry sortait du sac la boîte à pansements.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Ce fumier a lancé une grenade, mais moi, je l'ai touché au bras, dit Harry. Du coup, il s'est barré avec son engin. Il s'est posé là-bas dans la vallée. On le voit d'ici. Ils vont sûrement arriver à pincés dans un moment.

Don fit un effort, s'assit, puis se remit sur pied en chancelant.

— On a bien failli y rester, Harry.

— J'ai bien cru que vous aviez votre compte. Ça m'a fait un coup.

Harry se retourna, le doigt tendu :

— Regardez là-bas, près de la ferme.

A dix kilomètres environ, se dressait une bâtisse, isolée au milieu des champs verdoyants. L'hélicoptère s'était posé tout près de la maison. Harry sortit du sac de puissantes jumelles :

— Ils sont en train de débarquer Curizo; il y a cinq hommes et une fille...

— Fais voir...

Don prit les jumelles. L'hélicoptère apparut soudain dans son champ de vision comme s'il s'était trouvé à une centaine de mètres. Brun, Busso et Hans étaient debout près de l'appareil. Sur le seuil de la ferme se tenait Maria Natzka. Elle portait une blouse de soie blanche et un pantalon noir. Don reconnut Carl Natzka qui parlait à un petit homme coiffé d'un casque de cuir, le pilote de l'hélicoptère, sans doute. Curizo était allongé sur l'herbe et personne ne semblait s'occuper de lui. Le pilote se détourna et tendit le bras vers la colline où se trouvaient Don et Harry. Natzka dut alors lancer un ordre, car les trois hommes groupés autour de l'appareil s'approchèrent de lui. Il montra à son tour le sommet de la colline. Il y eut un bref conciliabule, puis ils se mirent tous à courir vers une vaste grange. Le double portail du bâtiment s'ouvrit et deux voitures en sortirent l'une après l'autre. Quatre hommes de renfort firent leur apparition et montèrent dans la première voiture. Busso, Hans et Brun prirent place dans la seconde. Puis les deux

voitures rejoignirent la route et, à vive allure, se dirigèrent vers la colline.

— Les voilà qui viennent, dit Don en remettant les jumelles dans leur étui. Ils en ont pour près de deux heures à grimper jusqu'ici. Il faut qu'on descende et qu'on contourne cette colline. Si on rejoint l'hélicoptère, je pourrais toujours le piloter.

Le visage de Harry s'éclaira.

— Riche idée, patron. Mais vous êtes capable de piquer un sprint?

— Il le faudra bien. C'est notre seule chance.

Ils se mirent à dévaler la pente et Don, bien qu'encore étourdi et vacillant, réussit, avec l'aide de Harry, à se maintenir debout. Au bout de dix minutes, ils arrivèrent au pied de la colline, puis amorcèrent un mouvement tournant dans une zone rocailleuse, semée de buissons, qui s'étendait entre eux et la ferme. Don estimait à six ou sept kilomètres la distance qui les séparait de leur objectif et, avec sa blessure au crâne et ses jambes molles, le parcours promettait d'être pénible. Pendant une heure, ils progressèrent avec peine sur un sol inégal et raboteux. Au bout de quatre kilomètres environ, ils durent remonter une pente douce pour atteindre une crête où ils firent halte. Puis, à quatre pattes, ils s'avancèrent jusqu'au bord du plateau et inspectèrent la vallée. Les deux voitures étaient là, arrêtées au bord de la route. Busso avait été posté comme sentinelle pendant que les autres hommes montaient vers la colline. Don étudia le terrain.

— C'est plutôt exposé, comme secteur, Harry, dit-il. Il va falloir d'abord bousiller ces deux bagnoles pour pouvoir atteindre la ferme. Et ça va être du sport.

Harry regarda les sept hommes qui montaient lentement. Ils allaient déboucher sur la crête à cinquante mètres environ du point où Don et lui étaient cachés.

— On les laissera arriver au pied de la colline, puis on descendra estourbir le petit gros, murmura Harry à l'oreille de Don. Ils ne pourront pas nous voir.

Don acquiesça et s'aplatit sur le sol, car Brun venait d'apparaître au sommet de la crête.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi on grimpe tous là-haut, grogna Brun tandis qu'un énorme gailard le rejoignait. (Sa voix parvenait clairement à Don et à Harry.) Curizo prétend qu'ils y ont passé, tous les deux. Alors, on n'a qu'à rester ici. Les autres monteront bien sans nous!

— D'après Busso, ils ne sont peut-être pas morts. Faut qu'on y aille et je te conseille, moi, de fermer ta gueule, grogna l'autre.

Tous deux, soufflant comme des phoques, poursuivirent leur montée. Un quart d'heure plus tard, les sept hommes avaient presque atteint le pied de la colline. Dès qu'ils furent hors de vue, Don et Harry passèrent sur l'autre versant de la crête et dévalèrent vers la route. Busso assis sur le talus leur tournait le dos. Il fumait une cigarette.

— Je me charge de lui, patron, murmura Harry. Vous resterez derrière le buisson qu'on voit là-bas. Quand je serai prêt, je lèverai la main. Il me faudra foncer. Dans les derniers mètres, vous pourrez peut-être balancer une pierre par là... Ça détournerait son attention.

Don fit un signe affirmatif. Il se sentait très faible et Harry, d'ailleurs, était plus expérimenté que lui dans les bagarres.

— Dès que tu l'auras empoigné, j'arrive.

— Je m'en tirerai bien tout seul, dit Harry en souriant. Occupez-vous des bagnoles, patron.

Ils continuèrent à descendre et atteignirent le buisson repéré par Harry.

Busso, entre-temps, s'était levé et faisait les cent pas sur la route, jetant parfois un regard vers la colline, les sourcils froncés.

Don se retourna et aperçut les sept hommes à mi-pente. Ils avançaient avec lenteur et Busso marmonnait des injures à leur adresse. Puis haussant les épaules, Busso retourna s'asseoir au bord de la route. Harry poussa Don du coude.

— J'y vais, murmura-t-il.

Il laissa glisser son sac sur le sol et se mit à ramper rapidement vers le talus, sans quitter l'abri des taillis. Don le suivait des yeux en s'émerveillant de son agilité. Arrivé au dernier buisson, Harry s'arrêta. Il n'avait plus que dix mètres à parcourir pour atteindre le large dos de Busso. Il jeta un

coup d'œil par-dessus son épaule et leva la main. Don avait déjà repéré un gros silex. Il se souleva à demi et lança la pierre de toute sa force vers la tête de Busso. La pierre siffla dans l'air et Busso, en l'entendant, sursauta. Le projectile l'atteignit entre les épaules. Il poussa un grognement surpris et bascula en avant. D'un bond, Harry avait rejoint Busso et les deux hommes roulèrent dans la poussière. Don vit le poing de Harry s'élever et s'abattre. Busso ne bougea plus. Harry se relevait en souriant :

— Un jeu d'enfant, patron, déclara-t-il.

Il s'élança vers l'une des voitures, souleva le capot et arracha le chapeau de la magnéto. Don, hissant le sac de Harry sur son épaule, descendit en trébuchant jusqu'à la route.

— On va prendre l'autre voiture, Harry.

Il se pencha pour ramasser le chapeau noir de Busso.

— Allons-y, dit-il.

Il se coiffa du chapeau, prit le volant et mit le moteur en marche. Harry s'installa à côté de lui. Un appel lointain s'éleva. Harry se tourna vers la colline.

Deux hommes en avaient atteint le sommet et faisaient des signaux aux autres qui n'étaient pas encore en vue.

— Ils nous ont repérés, dit Harry tandis que Don tournait la voiture en direction de la ferme.

— Ils n'ont aucune chance de nous rattraper, assura Don. Planque-toi, Harry. Avec un peu de

chance, ils me prendront pour Busso et s'imagineront que je vais faire mon rapport.

— Au poil, dit Harry en s'accroupissant sur le plancher.

Don accéléra. Trois ou quatre kilomètres les séparaient de la ferme. Les sept hommes, même en courant, ne pouvaient les rejoindre avant une heure. C'était plus de temps qu'il n'en fallait pour mettre l'hélicoptère en marche, et Natzka, le pilote et Maria hors de nuire.

— Dans une minute, on est à la ferme, dit Don en freinant brusquement.

Il se glissa au fond du siège, rabattit le chapeau noir sur son front et franchit la barrière peinte en blanc. La voiture se mit à cahoter sur le chemin de terre. L'hélicoptère, posé en bordure du chemin, était vide et personne n'était en vue aux environs. Don fut tenté d'arrêter la voiture et de monter dans l'engin, mais il refréna son élan, sachant qu'il fallait d'abord éliminer les occupants de la ferme. Harry avait posé son automatique sur son genou. De sa main libre, il tenait la poignée de la portière, prêt à sauter à la première alerte.

— Personne, murmura Don.

Et tout en conduisant, il sortit également son pistolet, et vint se ranger devant la porte de la ferme.

Don avait espéré que Natzka viendrait à sa rencontre et qu'il pourrait le surprendre, mais il se ren-

dit compte bientôt que l'initiative des opérations lui incombait.

— Planque-toi, Harry, dit-il à voix basse. Je vais ouvrir la danse. Si ça tourne mal, tu seras là pour m'en tirer.

— Laissez-moi y aller, patron, proposa Harry.

— Non, fais ce que je te dis.

Don ouvrit la portière, traversa en trois enjambées le jardinet et entra dans la ferme. Il se trouva dans un étroit couloir en face d'un escalier. Sur sa gauche, une porte devait donner sur la pièce principale. Il venait à peine d'enregistrer la topographie des lieux qu'il aperçut le pilote de l'hélicoptère qui descendait l'escalier. Le pilote s'arrêta net, la bouche ouverte, les yeux ronds.

— Un seul mot et je te fais sauter la cervelle, dit Don à mi-voix en montrant son arme.

Le pilote leva les mains en l'air, le visage blême.

— Descends, dit Don.

Lentement, comme s'il marchait sur des œufs, le pilote obéit.

— Tourne-toi.

A contrecœur, l'homme tourna le dos à Don qui le fouilla rapidement. Ayant constaté qu'il ne portait pas d'arme, il recula d'un pas.

— Où sont les autres?

Le pilote indiqua une porte au bout du couloir.

— Avance et pas de faux mouvements!

Le pilote suivit le couloir et entra dans une pièce meublée sommairement. Don le rejoignit d'un bond et

d'une violente poussée, l'expédia sur le sol au pied de Carl Natzka assis dans un fauteuil.

— Que personne ne bouge, commanda Don.

— Mais c'est M. Micklem! s'écria Maria.

Assise près de la fenêtre, elle était en train de tricoter. Les yeux brillants d'excitation, elle lui fit un large sourire, sans cesser de faire voltiger ses aiguilles. Natzka était en train d'étudier une carte étalée sur ses genoux. A la vue de Don, il pâlit et laissa glisser la carte à terre.

— Quelle bonne surprise, dit Maria. J'étais inquiète à votre sujet. Qu'est-il arrivé à votre tête?

— Un des petits amis de votre frère m'a lancé une grenade, expliqua Don. Mais comme tous ses acolytes, il s'est montré maladroit et ne m'a pas fait grand mal.

— Oh! mon chou, dit Maria, en regardant Natzka d'un air de reproche, tu as fait lancer des grenades sur M. Micklem? Mais c'est un de mes amis!

— La paix! fit Natzka hargneux. Ecoutez, Micklem, vous ne pouvez pas quitter ce pays. Toutes les routes sont gardées. La police vous recherche. Tôt ou tard vous serez pris. Je vous propose un marché.

— Ça ne m'intéresse pas, dit Don d'un ton bref.

Mais où était Curizo? Don, tout en s'interrogeant, s'écarta de la porte pour ne pas lui tourner le dos.

— Je veux ce carnet, Micklem, dit Natzka. Je vous l'achète...

— Enfin, Carl, c'est ridicule, culpa Maria; M. Micklem est milliardaire.

— De toute façon, vous ne l'aurez pas. Alors, ne vous fatiguez pas, dit Don.

— Ça va, patron? demanda la voix de Harry dans le couloir.

— Oui. Curizo est quelque part dans la maison. Trouve-le et neutralise-le. Ensuite reviens en vitesse, dit Don sans lâcher Natzka des yeux.

Le pilote était resté effondré sur le sol. Il regardait Don et Natzka d'un air réticent.

— Allez-vous nous neutraliser aussi, monsieur Micklem? demanda Maria en riant. Comment vous y prendrez-vous? Vous comptez nous assommer?

— Un bout de corde nous suffira, dit Don en souriant. Les hommes de votre frère viendront vous libérer dans un petit moment.

Harry revint alors apportant un rouleau de corde.

— J'ai déniché Curizo en haut, dit-il. Ça s'est passé sans histoire.

— Ficelle ce type, dit Don en désignant le pilote.

— Vous ne pouvez pas vous en tirer, déclara Natzka. Je vous donne la vie sauve en échange de ce carnet. Il me le faut absolument.

— Ne dites pas de sottises, vous savez très bien que nous nous en tirerons facilement. Avec l'hélicoptère.

Natzka devint très pâle.

— Vous ne pouvez pas le piloter.

— Tu oublies, Carl, que M. Micklem est un

excellent pilote, dit Maria. (Et en dépit de son sourire, elle pâlit à son tour.) Tu n'as pas été très habile en lui offrant une telle occasion de se sauver.

— Tais-toi, s'écria Natzka.

Harry acheva de ligoter le pilote, puis s'approcha de Natzka qui bondit soudain de son siège et prit Harry à la gorge. Harry avait prévu cette réaction. Il écarta les mains de Natzka d'un revers de bras, puis le sonna d'un direct à la mâchoire. Natzka s'écroula sur les genoux, les yeux révulsés. Et Harry le réinstalla dans son fauteuil. Maria avait étouffé un cri en voyant Harry frapper son frère. Elle détourna la tête, puis, très raide, regarda par la fenêtre.

— A votre place, je me dépêcherais, Don, dit-elle. Ils arrivent.

Harry bondit à la fenêtre.

— C'est vrai, patron. Ils ont dû arrêter une bagnole sur la route.

Il se glissa derrière Maria et l'attacha au dossier de sa chaise :

— J'espère que ça n'est pas trop serré, Miss? fit-il.

Harry était toujours très courtois avec les dames.

Elle le regarda par-dessus son épaule et lui fit un sourire éblouissant.

— Ne vous en faites pas pour moi. (Elle se tourna vers Don.) Au revoir. J'espère que vous réussirez.

Don hésita un instant. Il se demandait s'il fallait

l'emmener avec lui. Puis il se souvint comment elle avait manœuvré pour lui faire quitter Venise. C'était trop risqué. Il ne pouvait lui faire confiance.

— Au revoir et bonne chance, dit-il.

— Allons-y, dit Harry. Et ensemble, ils bondirent hors de la pièce.

Comme ils atteignaient l'hélicoptère, ils aperçurent les cinq hommes dans une voiture découverte qui filait rapidement sur la route poussiéreuse. Don vérifia le tableau de bord, actionna le démarreur et le rotor se mit à tourner. Harry s'était agenouillé à la portière ouverte de la cabine. Au moment précis où la voiture pénétrait dans la cour de la ferme, il pointa son automatique et tira. Le pare-brise de la voiture vola en éclats. La voiture dérapa et s'arrêta. Les cinq hommes en sortirent et s'égaillèrent. L'appareil déjà s'élevait. Busso, accroupi derrière la voiture, se mit à tirer sur l'hélicoptère qui montait lentement. Une balle siffla aux oreilles de Harry. Une autre défonça la pendule du tableau de bord. Harry riposta d'un projectile si bien ajusté que Busso dut plonger derrière son abri. Tous les hommes maintenant s'étaient mis à tirer et les balles sifflaient en tous sens, mais l'hélicoptère gagnait de la hauteur.

— On les a eus! dit Don en ouvrant les gaz.

L'appareil prit de la vitesse, s'éleva au-dessus des collines et fut bientôt hors de portée.

XIII

Harry s'installa sur le siège à côté de Don, attira son sac à ses pieds et l'ouvrit.

— Ouf! dit-il. On va souffler un peu. J'ai une de ces dents! (Il se mit à déballer un salami, ouvrit son couteau de poche et en coupa une tranche épaisse.) Vous pouvez casser la croûte tout en maniant votre coucou, patron?

— Et comment! dit Don en acceptant le saucisson. Mais faut en laisser un peu, Harry. On en aura encore besoin.

— C'est pas à Londres qu'on va dans ce joujou?

— Pas question! Il ne reste plus qu'un quart d'heure d'essence.

— Bon sang, ne me dites pas qu'on va encore cavalier à pincés! s'écria Harry, l'air inquiet.

— Malheureusement si; on aura même de la chance si on passe la frontière.

— En tout cas, on les a enfoncés, dit Harry, songeur. (Il mastiqua un moment tout en observant la

chaîne de montagnes qui se rapprochait peu à peu.) Alors, où va-t-on, patron?

— D'abord, on passe la frontière. Une fois en Suisse, on tâchera de prendre un train pour Zurich et ensuite un avion pour Londres. Pour le moment, l'objectif est Tirano, la ville-frontière. Ensuite, on poussera jusqu'à Saint-Moritz. Ça dépend de notre réserve de carburant.

— Dites donc, patron, dit Harry, j'aimerais pas m'écrabouiller au sol avec cet engin.

— Je comprends ça, dit Don en souriant. (Il examina le niveau d'essence. La flèche était près du zéro. Dans quelques minutes, le réservoir serait vide.) Pas de parachutes à bord, Harry?

— On en est là? demanda Harry, les yeux ronds. (Il examina hâtivement l'intérieur de la cabine.) Je ne vois rien.

— Regarde, voilà Tirano, dit Don.

Harry, accroupi derrière le siège, jeta un coup d'œil à la petite ville, puis reprit ses recherches.

— Je les ai, patron. Ils n'ont pas servi depuis un bout de temps.

— Quel crétin je fais! s'exclama Don. Il y a sûrement un réservoir de secours. S'il est plein, on ira jusqu'à la montagne. (Il manipula quelques manettes, constata que ses prévisions étaient justes et l'appareil prit de la hauteur.) On a encore vingt minutes; sors la carte, Harry. On va tâcher de trouver un coin pour atterrir. Regarde ces montagnes.

— Je les vois, fit Harry, inquiet. Il vaudrait mieux ne pas se cogner dedans, hein, patron?

A trente mètres au-dessous d'eux se dressaient des pitons rocheux encore mouchetés de taches de neige.

— On est loin de la plaine? demanda Don.

— Ça n'a pas l'air tout près, mais je ne pourrais pas vous dire, patron.

— Laisse-moi jeter un coup d'œil. (Don examina la carte, grogna et la rendit à Harry.) Avec un peu de veine, ça pourra coller.

— J'aime autant, dit Harry en regardant au-dessous de lui. Vous nous voyez atterrissant là-dedans!

Dix minutes plus tard, le niveau d'essence étant tombé à zéro, ils émergèrent d'un nuage épais pour découvrir au-dessous d'eux des champs où brouettaient des vaches et des chèvres. Dans le lointain, les chalets se nichaient au pied de la montagne.

— On est passés, dit Don en amorçant la descente.

Quelques instants plus tard, ils se posaient sans une secousse à deux ou trois cents mètres d'une route qui montait en lacets dans la montagne.

— Filons d'ici avant qu'on vienne nous demander à quoi nous jouons, dit Don en passant la bretelle de son sac.

— Alors, on recommence à marcher, patron? demanda Harry d'un ton désolé.

— A moins qu'on puisse faire du stop jusqu'à Saint-Moritz.

Ils gagnèrent rapidement la route, puis se retournèrent. L'hélicoptère, sur le fond des montagnes, était beaucoup trop visible à leur goût.

— On va essayer d'arrêter une bagnole, dit Don. Fais attention. Tiens ton pétard prêt.

— Ne vous en faites pas, patron.

Un énorme camion déboucha sur la route et Don lui fit de grands signes. Le camion ralentit, s'arrêta, et le chauffeur, qui avait une bonne gueule et des yeux bleus, leur fit un sourire amical.

— Vous pouvez nous emmener jusqu'à Saint-Moritz? demanda Don dans un français impeccable.

— Montez, dit le chauffeur. Justement, je m'embêtais tout seul.

Il ouvrit la portière de sa cabine. Harry et Don s'installèrent sur le siège et le camion repartit. Pendant le trajet, le chauffeur parla sans discontinuer de l'hélicoptère qu'il avait vu survoler la montagne.

Il avait pris Harry et Don pour de simples touristes et l'idée qu'ils avaient un rapport quelconque avec ce mystérieux appareil ne l'effleura même pas.

A la gare de Saint-Moritz, ils apprirent qu'ils venaient juste de manquer le train et que le prochain partirait dans une heure.

— Si on allait casser la croûte au restaurant? proposa Harry. J'ai une fringale...

Don secoua la tête.

— On ne peut pas se permettre ça. Natzka est en train de préparer la contre-attaque, tu peux en être sûr. Je vais tâcher de louer une voiture. Achète de

quoi bouffer et on se retrouve ici dans vingt minutes.

— Comme vous voudrez, patron, fit Harry consterné.

Un heureux hasard voulut que Don eût passé plusieurs mois aux sports d'hiver au *Palace Hôtel* dont le directeur le connaissait bien. En moins d'une demi-heure, il se retrouva donc au volant d'une puissante Bugatti noire roulant vers la gare. Harry qui l'attendait en mâchant d'un air triste une tranche de saucisson eut un sourire réjoui en voyant la voiture.

— Vingt dieux! Ça c'est de la bagnole, patron, dit-il. Vous l'avez piquée?

— On me l'a prêtée à l'hôtel, dit Don en se glissant sur le siège près du volant. (Il se considérait comme un bon chauffeur, mais était loin de valoir Harry, champion des grandes vitesses.) Prends le volant, Harry, et filons.

Harry avala tout rond le reste de son saucisson, essuya ses doigts gras sur son pantalon et s'installa aux commandes.

— On a dans les deux cents bornes à faire jusqu'à Zurich, dit Don. La route est bonne. (Il consulta sa montre-bracelet. Il était quatre heures moins vingt.) On devrait être là-bas vers huit heures.

— Ça va barder, patron. Comptez sur moi, dit Harry en s'engageant dans la rue principale. On est parés pour l'essence?

— Le plein est fait et j'ai mis quatre bidons de réserve dans le coffre. C'est plus qu'il n'en faut.

— Parfait, dit Harry en pressant sur l'accélérateur. Ils atteignirent Silvaplana en dix minutes et attaquèrent la côte en direction de Chur. Harry tirait le maximum de son puissant engin, malgré les lacets de la route.

— Une fois que nous serons dans l'avion de Londres, dit Don, Natzka sera marron. Et il le sait. Il fera sûrement une dernière tentative à l'aérodrome. Le mieux, c'est que tu me déposes avant d'arriver et que tu ailles prendre les billets. Tu risques moins d'être repéré que moi. Je te rejoindrai au dernier moment à bord.

— Et si vous restiez dans la bagnole, patron? Si jamais j'ai des ennuis, vous pourriez filer.

— D'accord, tu as raison. Natzka peut nous croire partis pour Milan, mais on ne sait jamais. Après tout, c'est sa vie contre la nôtre.

Quarante minutes plus tard, Harry ralentissait pour traverser Chur, puis continuait en direction de Sargans. Ils avaient fait une dizaine de kilomètres quand Harry poussa subitement un juron et la voiture s'immobilisa après quelques sursauts de mauvaise augure.

— Ce n'est pourtant pas une panne sèche, dit Harry. (Il fronça les sourcils.) Le carburateur est peut-être encrassé.

Il sortit de la voiture et ouvrit le capot. Don alla chercher dans le coffre la trousse à outils. Harry, avec sa science de la mécanique, trouva rapidement la cause de la panne.

— On a mis de la flotte dans l'essence, patron.

— Je me faisais encore des illusions sur Natzka, dit Don. Bon, vas-y, fais la vidange. Chaque minute perdue pour nous est gagnée par ces salopards.

Don alla sortir les bidons de secours du coffre et Harry laissa s'écouler le contenu du réservoir sur le sol. Puis Don déboucha la capsule d'un des bidons, et renifla l'ouverture et ses traits se durcirent.

— Ce n'est pas de l'essence, Harry. C'est de l'eau.

— Faits comme des gamins, hein? cria Harry furieux. (Il entreprit de démonter le carburateur.) Il faut qu'on en retrouve. On pourrait peut-être arrêter une voiture qui nous ramènera à Chur.

— C'est trop con, dit Don férocement. Tregarth m'avait pourtant prévenu... On ne va pas abandonner la bagnole, Harry. Je vais retourner à Chur chercher de l'essence. Toi, tu resteras ici.

— J'ai repéré un garage à la sortie du patelin, fit observer Harry qui nettoyait les filtres du carburateur avec son mouchoir. C'est une petite bicoque, sur la gauche.

Don se mit à vider l'eau des bidons.

— Ne vous en faites pas, tout sera prêt à votre retour, déclara Harry.

Deux bidons dans chaque main, Don partit à grandes enjambées le long de la route. Il avait franchi cinq cents mètres environ quand il entendit une voiture derrière lui. Il posa les bidons, glissa son automatique dans la poche de son blouson et atten-

dit. Une petite voiture apparut au virage. Don se planta au milieu de la route les bras écartés. Le chauffeur de la voiture ne semblait guère enchanté de s'arrêter, mais il n'avait pas le choix. Don lui barrait le chemin. C'était un petit homme grassouillet et âgé, un voyageur de commerce, pensa Don. Il passa la tête à la portière, la mine renfrognée.

— Vous pouvez me conduire à Chur? demanda Don, le doigt toujours sur la détente. Je suis en panne d'essence.

Le petit gros haussa les épaules et, de mauvaise grâce, ouvrit la portière.

— En principe, je ne prends pas de passagers, grogna-t-il, en jetant un regard noir à Don qui posait les bidons sur le plancher derrière le siège.

Jusqu'à Chur, il ne dit pas un mot et après avoir déposé Don, ne lui laissa même pas le temps de le remercier. Un type efflanqué en combinaison sortit d'une cabane de bois et regarda Don sans aménité. La méfiance de Don s'éveilla immédiatement. Ce type avait une expression furtive et équivoque qui ne lui disait rien.

— Remplissez-moi ces bidons avec votre meilleure essence, ordonna Don.

— Vous arrivez trop tard, on ferme, grommela l'homme qui lui tourna le dos.

Don, bien décidé à ne pas s'en laisser raconter, pénétra dans la maisonnette à sa suite. Il surprit le garagiste en train de décrocher du mur une lourde

clé anglaise. L'homme balança son arme vers la tête de Don qui esquiva de justesse et sortit d'un geste vif son pistolet.

— Attention, dit-il, la voix brève.

A la vue de l'automatique, le garagiste efflanqué ouvrit de grands yeux. Il lâcha aussitôt son outil et son visage rusé pâlit.

— Ça va comme ça, dit Don. Tu as fait ton petit numéro, mais maintenant tu vas me remplir ces bidons en vitesse. Moi je ne bouge pas d'ici, mais dis-toi bien que s'il le faut, je ne te louperai pas.

Les jambes flageolantes, le garagiste sortit et se mit en devoir de remplir les bidons. L'opération terminée, Don glissa son automatique dans son blouson sans lâcher la détente et sortit de la cabane.

— Colle les bidons dans ce camion, dit-il en désignant une voiture de dépannage près de la pompe. Et grouille-toi.

Le type efflanqué s'exécuta.

— Monte, dit Don. On va faire un petit tour.

L'air sombre, l'homme monta dans la camionnette et Don s'installa à côté de lui.

— Prends la route de Sargans, dit Don. Et appuie sur le champignon.

Une fois dépassé le garage, Don lui demanda :

— On t'a donné l'ordre de ne pas me vendre d'essence?

L'homme ne répondit pas.

Don lui enfonça le canon de son arme dans les côtes.

— Si tu veux sortir de ton tacot vivant, je te conseille de parler.

— J'ai reçu un coup de téléphone, grogna l'homme. J'ai obéi aux ordres, c'est tout.

— Tu es un con, mais tant pis pour toi, dit Don. Quand est-ce qu'on t'a appelé?

— Il y a une heure.

Cette précision surprit Don. Fallait-il en déduire qu'un guet-apens les attendait déjà à l'aérodrome de Zurich? Natzka avait vraiment tout prévu. Il fallait s'attendre également à des difficultés aux frontières franco-suisse et germano-suisse. Il s'interrogeait sur la marche à suivre pour contrer Natzka quand il aperçut Harry qui attendait près de la Bugatti.

— Arrête-toi près de cette voiture, ordonna-t-il au garagiste.

La camionnette stoppa; Harry arriva en courant et déchargea les bidons. Puis il se mit à remplir le réservoir de la Bugatti pendant que Don réglait à l'homme le prix de son carburant.

— Maintenant, fous le camp et boucle-la, lui dit-il.

Le type, furibond, fit faire demi-tour à sa camionnette et fila.

Don revint à la Bugatti. Harry revissait déjà le bouchon du réservoir.

— Tout est paré, patron.

— On a perdu une heure, dit Don en s'installant. Fonce, Harry.

Ils reprirent leur voyage. Harry conduisait à tombeau ouvert, ralentissant à peine dans la traversée de Sargans et de Walenstadt. Don le mit au courant de son accrochage avec le garagiste.

— Est-ce qu'on garde la bagnole? demanda Harry.

Don secoua la tête :

— On ne pourrait jamais passer la frontière. Il faudra se débarrasser de cet engin le plus tôt possible.

Harry acquiesça et, klaxonnant avec impatience, dépassa en trombe une voiture qui les précédait. Ils roulaient maintenant le long du lac de Zurich. Le compteur indiquait cent quarante à l'heure et Harry n'appréciait guère la beauté du paysage.

— Ecoute, Harry, dit Don brusquement, on va se planquer jusqu'à la nuit. Ensuite, on ira à l'aérodrome et on tâchera de se dénicher une place dans un avion d'une façon ou d'une autre.

Harry, les sourcils froncés, réfléchit un moment, puis son visage s'éclaira.

— Et si on se faisait passer pour des stewards, patron? proposa-t-il.

— T'as de l'idée, dit Don en souriant. Il faudrait en kidnapper deux pour prendre leur place.

A neuf heures moins le quart, la Bugatti ralentit et pénétra dans Zurich. Ils gagnèrent directement l'hôtel *Europa* où, d'accord avec le patron du *Palace Hôtel*, Don devait laisser la Bugatti. Puis accompagné de Harry, Don entama une discussion avec le directeur de l'hôtel, un monsieur d'âge mûr, fort

distingué, qui aurait pu passer pour un diplomate français. D'abord réticent en voyant leurs vêtements poussiéreux et fripés, il se dégela quand Don eut décliné son identité.

— Mais comment donc, monsieur Micklem. Il me semblait bien vous avoir reconnu. Venez donc dans mon bureau. Je serai trop heureux de vous rendre service.

Une fois en tête à tête, Don lui demanda :

— Pouvez-vous nous laisser une chambre avec salle de bains pendant deux heures et nous y faire servir un solide repas?

— Mais certainement, monsieur Micklem.

— Je voudrais également deux tenues de serveurs de votre personnel. Chemise blanche, cravate et chapeau. Je m'excuse de ne pas vous expliquer pourquoi, mais c'est urgent et, de toute façon, je vous dédommagerai.

Le directeur resta impassible, mais non sans effort. Enfin, après un moment de silence, il déclara avec courtoisie :

— Je vais m'en occuper, monsieur Micklem.

— Si jamais on me demande ou qu'on m'appelle au téléphone, voulez-vous répondre que je ne suis pas là? reprit Don.

Le directeur eut un haussement d'épaules découragé.

— Entendu, monsieur Micklem, dit-il en se levant.

Une demi-heure plus tard, douchés, rasés de frais,

en complet noir, chemise blanche et cravate noire, Don et Harry s'installaient devant un vol-au-vent, arrosé d'une bouteille du meilleur cru de la cave. Comme ils achevaient leur festin, le téléphone sonna. Don se leva et alla décrocher.

— Ici le directeur. Un homme vient de vous demander. Mon employé a suivi vos instructions et répondu que vous n'étiez pas là.

— Parfait, dit Don. Vous a-t-il donné le signalement de cet homme?

— C'était paraît-il un individu petit et râblé, vraisemblablement un Italien.

— Merci. Maintenant voulez-vous me faire ma note? Nous allons partir d'un moment à l'autre.

— Mais certainement. Je vous l'apporterai moi-même.

Don raccrocha et se tourna vers Harry.

— Ils sont toujours sur nos talons. Busso nous a demandés.

— Enfin, dit Harry avec un sourire jovial, ils ne nous ont pas encore repérés.

— Non, mais il faut se méfier de Natzka, dit Don avec gravité. Il sait que nous sommes à Zurich. Il s'agit de ne pas faire de faux pas. Il va falloir jouer serré.

Il alluma une cigarette et se mit à arpenter la pièce.

— Quand est-ce qu'on part? demanda Harry.

— Il y a un avion pour Londres à onze heures. Laisse-moi réfléchir un peu. A la place de Natzka,

je ferais surveiller l'aérodrome. Nous ne serons peut-être pas fichus d'en approcher.

Tout en parlant, il avait saisi sur la cheminée où se trouvaient quelques bibelots une petite boîte plate et carrée qu'il tournait entre ses doigts.

— Je vais les orienter sur une fausse piste, Harry, dit-il en souriant.

— Comment ça, patron? fit Harry, l'air intéressé.

Don ôta son veston, ouvrit sa chemise et défit la ceinture qu'il portait sur la peau. Il en sortit le carnet de cuir et le posa sur une table à côté de la petite boîte qu'il avait prise sur la cheminée.

— Garde la porte, Harry.

Harry alla se poster près de l'entrée. Don déroula le paquet de toile huilée, mit le carnet dans sa poche, puis le remplaça par la petite boîte plate et refit le paquet.

— Voilà, dit-il. Maintenant, il faut aller trouver le consul d'Amérique et ça ne sera pas commode.

— Le consul? fit Harry surpris. Et pourquoi?

On frappa à la porte. Don fit disparaître le paquet et alla se dissimuler dans la salle de bains, l'automatique à la main.

— Ouvre, dit-il.

Avec précaution, Harry entrebâilla la porte et le directeur de l'hôtel entra dans la pièce. Don empocha son arme et revint dans la chambre.

— Je vous ai apporté votre note, monsieur Micklem, dit le directeur. Puis-je faire autre chose pour vous?

— J'aimerais savoir où est le consulat d'Amérique, dit Don.

— C'est bien facile. En sortant de l'hôtel, tournez à gauche et, quelques maisons plus bas, vous verrez le drapeau au-dessus de la porte.

— Merci.

Après avoir réglé sa note, Don reprit :

— Je vais encore faire appel à votre complaisance. Pouvons-nous sortir par une porte de service?

De nouveau le directeur réussit à cacher son étonnement. Ce jeune Américain richissime était décidément bizarre. Il se comportait presque comme un criminel.

— Au bout du couloir, vous trouverez le monte-charge. Il vous mènera directement à la porte de service.

— Parfait. Eh bien! merci encore. Nous allons partir.

Le directeur fit un plongeon et s'éclipsa. Don s'installa au bureau, écrivit rapidement un message, le glissa dans une enveloppe avec de la cire à cacheter.

— Allons-y, dit-il à Harry. On va laisser les sacs ici. Avec un peu de chance, nous n'en aurons plus besoin.

— Moi je n'y comprends plus rien, dit Harry plaintivement. Pourquoi va-t-on trouver ce consul?

— Je vais t'expliquer ça en descendant, dit Don. (Il ouvrit la porte, jeta un coup d'œil dans le

couloir désert, puis fit un signe de tête.) La voie est libre. Filons.

Tandis que le monte-charge les menait au rez-de-chaussée, Don exposa rapidement son plan à Harry.

— Quoi qu'il arrive, je dois remettre ce documents à Sir Robert Graham en main propre. Je vais donc demander au consul de remettre le paquet contenant la boîte, et non le carnet, à l'ambassadeur de Londres. Il l'enverra par la valise diplomatique. J'espère bien que Natzka aura prévu cette manœuvre. S'il a un complice au consulat, ce qui est probable, la chose se saura tout de suite. Il ne s'intéresse qu'à ce carnet, pas à nous. Nous pourrions donc prendre l'avion sans difficulté.

Harry fit un signe de tête approbateur.

— Formidable, patron, dit-il.

— Encore faut-il trouver le consul.

Le monte-charge s'arrêta. Ils suivirent un couloir faiblement éclairé jusqu'à une double porte et se retrouvèrent dans la rue.

— Pas de risques inutiles, Harry, dit Don. Je vais marcher en avant. Tiens ton pétard prêt.

— Bien, patron, dit Harry.

De loin en loin, la lumière des réverbères formait des flaques sur les pavés, mais le reste de la rue était plongé dans l'ombre. Don sortit son automatique de sa poche et partit à pas rapides en rasant le mur. Après avoir longé trois bâtiments, il aperçut, se détachant sur le ciel noir, un drapeau

qui flottait au bout d'un mât. Ce ne pouvait être que le consulat des Etats-Unis. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Harry était invisible. Soudain, de la porte cochère d'une maison donnant sur le trottoir opposé, jaillit une allumette enflammée qui décrivit une parabole et s'éteignit au milieu de la rue. Don comprit aussitôt que c'était là un signal. Sans hésiter, il s'élança à toutes jambes vers le consulat. Au même moment, il entendit une voiture démarrer derrière lui. Puis Harry qui arrivait au galop. Il n'avait que peu de chances d'atteindre l'abri du consulat avant d'être dépassé par la voiture. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Une grosse conduite intérieure noire, tous feux éteints, roulait droit sur lui. Soudain, les phares s'allumèrent et, ébloui, il s'aplatit contre le mur. Il entendit le claquement sec du pistolet de Harry et un bruit de verre cassé. La voiture fit une embardée et ralentit. Don se jeta à plat ventre au moment précis où une mitrailleuse se mettait à crépiter par la portière de la voiture. Des balles s'écrasèrent contre le mur, juste au-dessus de Don. L'automatique de Harry cracha de nouveau. Un cri de douleur s'éleva, la voiture accéléra brutalement et disparut au tournant. Don était en train de se relever quand un éclair jaune accompagné d'une détonation jaillit de la porte cochère d'où avait été lancée l'allumette enflammée. Don s'aplatit de nouveau. La balle lui siffla aux oreilles et il riposta en tirant au jugé. Un homme se détacha

du portail obscur, trébucha sur le trottoir, fit quelques pas plié en deux et s'écroula au milieu de la rue. Don se releva d'un bond et fila, suivi de Harry, vers la porte du consulat. Comme ils escaladaient le perron, la porte du bâtiment officiel s'ouvrit et deux policiers américains en uniforme surgirent, le colt à la main. Don s'arrêta net et leva les mains au-dessus de sa tête. Harry l'imita. Les deux policiers s'approchèrent, l'air méfiant.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda l'un d'eux.

Don se mit à rire. Cette question absurde, prononcée avec un accent qui lui était familier, l'enchantait.

— Il faut que je voie le consul d'urgence, dit-il. Je viens d'être la victime d'une tentative de meurtre. Et si vous ne rentrez pas en vitesse, ça va recommencer.

— Vous êtes américain? demanda le policier, soupçonneux.

— Je m'appelle Micklem, Don Micklem.

— C'est vrai, je le reconnais, dit le second flic. J'ai vu sa photo dans le journal.

L'arme au poing, les deux policiers firent entrer Don et Harry dans l'abri sûr du consulat.

XIV

Installés dans une voiture du consulat, avec un policier armé près du chauffeur et une escorte de deux motards, Don et Harry roulaient vers l'aérodrome de Zurich. Le consul Edouard Jepson s'était rapidement décidé. Don lui avait expliqué qu'il avait une mission importante à accomplir pour le gouvernement britannique et qu'il était essentiel de faire parvenir à Londres le paquet enveloppé de toile huilée. Jepson s'était chargé en personne de faire partir le document par la valise diplomatique. Et quand Don lui avait fait part de ses craintes au sujet d'un nouvel attentat, sur l'aérodrome, Jepson lui avait fourni la voiture et l'escorte.

— Cette fois, je crois qu'on a gagné, dit Don en apercevant au loin les lumières de l'aérodrome. Pourvu qu'ils ne collent pas une bombe à bord de l'avion.

— Pas d'idées noires, patron, dit Harry. Justement je me disais que c'était chouette de rentrer chez soi.

— Je ne serai tranquille qu'une fois débarrassé du carnet, dit Don. Enfin, Jepson a fait toutes les formalités. Nous n'avons plus qu'à monter à bord.

— En attendant l'explosion, dit Harry mi-figue mi-raisin.

La voiture s'arrêta devant le bureau des visas et le garde en descendit.

— Attendez un instant, monsieur, dit-il. Je vais me renseigner pour l'avion.

Les deux motards qui avaient garé leurs engins vinrent encadrer la voiture.

— On n'est pas n'importe qui, hein? chuchota Harry. Ça ne fait rien, j'aurais préféré me débrouiller tout seul.

Après une courte attente, le policier ressortit du bureau.

— Voilà vos billets, monsieur, dit-il en tendant les papiers à Don. Vous avez dix minutes d'attente. L'avion décolle sur la piste n° 5. On vous y conduira en voiture. J'ai ordre de fouiller l'avion, mais ça ne va pas être long.

— Surtout, prends ton temps, dit Harry. On n'est pas si pressés.

Le policier remonta dans la voiture et ils roulèrent rapidement sous les brillantes lampes à arc jusqu'à un petit hall d'attente où se trouvaient déjà cinq autres passagers. La voiture fit le tour de la baraque et s'arrêta devant une porte.

— Si vous ne voulez pas être vu, monsieur, je vous préviendrai quand tout sera prêt, dit le garde

en descendant de voiture. Il n'y en a pas pour longtemps.

Don et Harry sortirent à leur tour, traversèrent l'allée de ciment; le garde ouvrit la porte, les fit entrer dans une petite salle d'attente et repartit.

— On en ferait pas plus pour des têtes couronnées, hein? fit Harry en se laissant tomber dans un fauteuil avec un soupir. Dommage qu'on n'ait pas été voir d'autres consuls en cours de route.

Don, qui s'était approché de la fenêtre, contemplait la nuit noire.

— Ne restez pas près de la fenêtre, patron, conseilla Harry.

Soudain, il se raidit. Sur le seuil de l'autre porte se tenait Carl Natzka, un colt 45 au poing.

— Nom de Dieu! D'où est-ce qu'il sort, celui-là?

— Un seul geste et je vous descends, dit Natzka.

Don se retourna d'un bloc, le cœur battant. Natzka entra dans la pièce, suivi de Maria.

— Quelle bonne surprise de vous revoir! dit-elle gaiement.

Elle portait un manteau trois quarts de vison, sur une blouse de soie jaune, et une jupe noire. Elle s'approcha du canapé et s'assit, souriant à Don.

— Bonjour, dit Don en s'efforçant de rester impassible. Vous avez mal calculé votre entrée. Il y a un garde à l'extérieur et deux autres à portée de voix.

— Le premier est à mon service, dit Natzka.

Donnez-moi votre carnet et vous prendrez l'avion sans encombre. Sinon, je vous abats.

— Vous ne vous en tirerez pas si facilement, répliqua Don. Ne me dites pas que vous avez acheté tous les policiers de l'aérodrome.

— J'aurai le temps de détruire le carnet, dit Natzka, l'œil sombre. Je n'en demande pas plus. Donnez-le-moi immédiatement.

— Donnez-le-lui, je vous en prie, Don, intervint Maria d'une voix grave. Ne jouez pas le héros, Carl ne plaisante pas.

— Je suivrais bien votre conseil, lui répondit Don en souriant, mais je n'ai plus le carnet.

— Pas de bluff, aboya Natzka. Je vous donne dix secondes et je tire.

— J'ai pris la précaution de remettre le carnet au consul, mentit Don. Il va partir par avion avec la valise diplomatique.

— Vous mentez.

Don s'écarta de la fenêtre d'un pas nonchalant et s'assit près de Maria sur le canapé.

— Je vous répète que je ne l'ai pas. Fouillez-moi si vous ne me croyez pas.

— Je vais me gêner, gronda Natzka, le visage blême.

Sans le quitter des yeux, il ouvrit la porte et appela :

— Busso, viens ici.

Don effleura de la main la manche du manteau de Maria.

— Quelle jolie fourrure. (Il lui prit le poignet, le souleva et caressa le poil soyeux.) Le vison rend jolies les femmes les plus laides et les jolies, éblouissantes. Franchement, je suis ébloui.

Maria le regarda.

— Alors, vous ne l'avez pas? dit-elle. Une telle maladresse m'aurait étonnée de votre part.

— Je m'attendais à avoir des ennuis à l'aérodrome, répliqua Don. La valise diplomatique m'a parue plus sûre.

Busso fit son entrée et regarda Don d'un œil furibond.

— Fouille ces deux types, dit Natzka. Tu sais ce que je cherche. Vite.

— Tiens-toi tranquille, Harry, dit Don avec calme.

Et il se leva, les mains au-dessus de la tête.

Harry le contemplait, les yeux ronds. Busso palpa rapidement les vêtements de Don des pieds à la tête, puis s'écarta et regarda Natzka.

— Rien, signor, dit-il.

— L'autre, dit Natzka.

— Laisse-le faire, dit Don comme Harry se levait.

— Comme vous voudrez, patron, dit Harry avec indifférence.

Busso tâta les poches de Harry de ses mains expertes et de nouveau secoua la tête.

— Alors, vous êtes satisfait? dit Don en se rassoyant près de Maria. La partie est perdue. La valise

diplomatique est inaccessible. Elle part ce soir sous une escorte armée.

— Vous n'êtes pas malin de m'en parler, fit Natzka, le regard fiévreux. (Il fit un signe à Busso qui, sortant un automatique, le pointa vers Don et Harry. Puis il alla décrocher le téléphone posé sur la table.) Passez-moi le consulat des Etats-Unis, dit-il dans l'appareil.

Il y eut une pause, puis Natzka reprit :

— M. Shanning, s'il vous plaît. (Deuxième silence.) Shanning? Un petit paquet enveloppé de toile huilée verte a été remis au consul, il y a environ une demi-heure. Il doit partir ce soir pour Londres par la valise diplomatique. Il me le faut. Vous avez compris? Prenez-le et apportez-le-moi au rendez-vous habituel. Vous ne retournerez plus au consulat. Votre mission est terminée.

Il écouta un moment, puis reprit :

— Parfait. Je vous attends dans une demi-heure. Et il raccrocha.

Il se tourna vers Don, le regard triomphant.

— J'ai bien l'impression que c'est moi qui ai gagné, monsieur Micklem. Mon agent m'a affirmé que la valise diplomatique lui était tout à fait accessible.

Don savait qu'il fallait jouer son rôle jusqu'au bout. Natzka ne devait pas soupçonner qu'il venait d'être joué.

— Espèce de crapule! explosa-t-il. Ne croyez pas que vous vous en tirerez comme ça!

— Allons, monsieur Micklem. Ne vous énervez pas. Vous m'avez fait passer de sales moments. Après tout, cette affaire ne regarde pas votre pays.

Don feignit de refouler sa fureur et haussa les épaules.

— Bon, vous avez gagné, je suis forcé de l'admettre.

— J'aime mieux ça, dit Natzka. En tout cas, je reconnais que je ne serai pas fâché de vous voir disparaître. Busso vous accompagnera jusqu'à l'avion. Quand vous arriverez à Paris, je serai hors d'atteinte. N'essayez pas de vous débarrasser de Busso. Il vous descendrait. (Il se tourna vers Busso.) Conduis-les jusqu'à l'avion. S'ils bronchent, n'hésite pas à tirer.

— Par ici, dit Busso en s'approchant de la porte. Don se tourna vers Maria.

— Alors, je vous dis adieu. J'avais espéré que vous seriez forcée de chercher asile en Angleterre. J'aurais aimé vous servir de guide dans Londres. Je connais la ville encore mieux que Venise.

Du coin de l'œil, il regarda Natzka qui quittait la pièce. Maria se leva. Elle sourit :

— Peut-être viendrai-je un jour en Angleterre, dit-elle. Je me souviendrai de votre invitation.

— Alors? gronda Busso.

Don ne parut pas l'entendre.

— Vous n'êtes pas inséparables, votre frère et vous? demanda-t-il. Vous pouvez bien m'accompagner jusqu'à l'avion?

— Ça vous ferait vraiment plaisir?

— Oui. Je suis peut-être sentimental, mais une jolie femme qui agite un mouchoir m'est toujours un agréable souvenir.

Elle lui sourit, les yeux brillants :

— Vous aurez votre souvenir.

— Alors, allons-y, dit Don en lui prenant le bras.

Il gagna la porte, suivi de Harry qui le regardait d'un air déconcerté et désapprobateur. Busso fermait la marche. Comme ils s'approchaient de la piste d'envol, Don demanda à Maria :

— Pourquoi ne venez-vous pas avec moi? Vous pourriez vous installer à Londres.

— A Londres? Que voulez-vous que j'y fasse? D'ailleurs, je ne peux pas quitter Carl. Il a trop besoin de moi.

— Je pensais à votre sécurité. Tôt ou tard, vous regretterez d'avoir travaillé avec lui.

— Je ne regrette jamais rien.

Une ravissante hôtesse de l'air s'approcha d'eux en courant, l'air inquiet.

— M. Micklem?

— Oui.

— Nous vous attendons. Voulez-vous monter à bord immédiatement, je vous prie?

— Excusez-moi, je viens tout de suite. Passe devant, Harry.

Harry, l'air toujours aussi emprunté, hésita un instant, puis gravit les échelons de la passerelle mobile. Don se tourna vers Maria.

— Au revoir et bonne chance.

— Vous me l'avez déjà souhaitée.

— Je répète mon vœu. (Il lui passa un bras autour de la taille et, de l'autre main, il lui caressa le bras.) La femme au vison!... Quelle harmonie parfaite! (Il effleura les lèvres de Maria d'un baiser rapide.) Vous ne voulez vraiment pas venir?

Elle secoua la tête :

— Adieu, Don.

Il se détourna, monta vivement l'échelle, s'arrêta un instant pour adresser à Maria un dernier signe, puis pénétra dans l'avion.

La porte se referma et des employés écartèrent la passerelle.

Don se laissa tomber dans un fauteuil à côté de Harry.

Les moteurs rugirent et l'appareil s'engagea sur la piste d'envol.

Don regarda par la fenêtre et fit encore un signe d'adieu à Maria qui, debout sous une lampe à arc, agitait la main.

Une fois que l'avion eut décollé, Don se tourna vers Harry.

— Eh bien vrai! dit-il. Ces derniers instants ont vraiment été pénibles.

— C'est ce que j'ai remarqué, patron, répondit Harry d'un ton rogue.

Don sourit et, se tournant à demi pour que les autres passagers ne voient pas son geste, il montra à Harry le petit carnet de cuir qu'il tenait à la main.

— Je l'avais glissé dans le revers de manche de Maria avant d'être fouillé par Busso, murmura-t-il. Elle l'a amené jusqu'à l'avion pour nous.

— Alors, là, vous m'en bouchez un coin! fit Harry.

Et un sourire ravi effaça sa moue réprobatrice.

Deux heures et demie plus tard, l'avion atterrissait sur la piste de Northolt. Le voyage était terminé.

Don s'était dit que Natzka n'allait pas tarder à découvrir la supercherie. Le cas échéant, il ne pouvait manquer d'alerter ses agents de Londres et tenter une dernière fois de récupérer le carnet avant qu'il soit remis à Sir Robert Graham. Décidé à ne rien laisser au hasard, il convainquit donc le radio de bord de lancer un message à Sir Robert, lui demandant d'envoyer à l'aérodrome une escorte de police.

L'avion roula sur la piste d'atterrissage, ralentit et s'arrêta.

— Laissons d'abord sortir les autres, dit Don. Harry, garde ton pétard sous la main.

Harry acquiesça. Don avait prévenu l'hôtesse de l'air qu'il y aurait peut-être du grabuge au débarquement et elle resta à la porte de l'avion jusqu'à ce que le dernier passager fût descendu.

— Va le rejoindre, Harry, dit Don, et jette un coup d'œil dehors.

Harry s'approcha de la porte.

— Ça va, Miss. Vous pouvez les mettre, dit-il, jovial. Je me charge du reste.

La jeune fille, un peu choquée, descendit la passerelle. Sur l'allée de ciment, Harry aperçut un petit groupe d'hommes qui s'avançaient vers l'avion avec à leur tête un grand type à l'air digne et aux moustaches blanches.

— Ça gaze, patron, dit Harry. Voilà le super. Tom Dicks et un vieux birbe qui m'a tout l'air d'être Sir Robert.

Don vint le rejoindre à la porte. Le superintendant Tom Dicks, qui fumait sa pipe d'un air placide, le salua de la main. Sir Robert brandit sa canne en signe de bienvenue. Don descendit la passerelle et alla serrer la main aux deux hommes.

— Qu'est-ce que vous avez fabriqué, mon garçon? demanda Sir Robert en le scrutant d'un regard aigu.

— J'ai été à la recherche de Tregarth, dit Don calmement. Il m'a remis quelque chose pour vous et je ne suis pas fâché de me décharger de cette responsabilité.

Il sortit le carnet de sa poche et le tendit à Sir Robert.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Sir Robert d'un ton bref.

— Un document qu'il fallait vous remettre à tout prix, d'après Tregarth, répliqua Don. Je ne sais pas au juste ce que c'est, mais en tout cas, il a laissé sa peau pour vous le faire parvenir.

— Laissez sa peau? (Le regard de Sir Robert se durcit.) Alors, ils l'ont tué?

— La voiture attend, Sir Robert, dit Dicks. Il vaut mieux ne pas rester ici. C'est trop exposé pour mon goût.

— Vous avez raison, dit Sir Robert (et il tendit à Dicks le carnet de cuir). Tenez, je vous confie ça.

— Ne le perdez pas, super, dit Don. Ils n'ont peut-être pas renoncé à le récupérer.

— J'aimerais bien voir ça, fit Dicks avec un mince sourire en glissant le carnet dans sa poche. Je vais le remettre au colonel Henderson, Sir Robert. Nous vous téléphonerons dès qu'il y aura du nouveau. (Il se tourna vers Don et le regarda avec un sourire placide.) En somme, ce n'est pas mauvais que les gens se mêlent de temps en temps de ce qui ne les regarde pas, monsieur Micklem. Au revoir.

Et il s'éloigna, suivi de deux robustes policiers en civil.

— La voiture est ici, Don, dit Sir Robert. Venez chez moi. J'aimerais vous parler.

Harry s'installa à côté du chauffeur et Sir Robert et Don prirent place au fond de la Daimler qui attendait devant la salle d'attente des voyageurs. La voiture s'engagea dans la Western Avenue et fila vers Londres.

— Alors, vous avez trouvé Tregarth? demanda Sir Robert, en tendant à Don son étui à cigares. Ils ne valent pas les vôtres, mon garçon, mais il faudra vous en contenter.

— Oui, je l'ai retrouvé, dit Don.

Il gratta une allumette et alluma son cigare.

— Vous êtes bigrement entêté, dit Sir Robert en hochant la tête. Vous auriez pu tout faire échouer. Je vous avais pourtant bien dit de ne pas intervenir.

— Vous ne seriez pas en possession de l'objet que je vous ai remis, si je vous avais écouté, répliqua Don.

— C'est exact, dit Sir Robert en contemplant le bout rougeoyant de son cigare, le front plissé. Notre plan n'était pas fameux, mais le pauvre Tregarth a voulu risquer le coup. Il était absolument convaincu qu'il pourrait s'en tirer tout seul.

— Vous oubliez que je ne suis pas au courant de l'affaire, dit Don. A mon avis, j'ai le droit de savoir, maintenant.

Sir Robert acquiesça.

— Je vous expliquerai, mais pas ici. Attendez que nous soyons chez moi. Si vous me racontiez un peu ce qui s'est passé? Je veux que vous fassiez un rapport écrit pour le colonel Henderson, mais commencez donc par me donner quelques détails.

Don entreprit un récit circonstancié de ce qui s'était passé à Venise et achevait juste de relater les dernières péripéties quand la voiture s'arrêta devant la maison de Sir Robert, à Kensington.

— Nom d'un petit bonhomme! dit Sir Robert. Quelle histoire fantastique! (Il descendit péniblement de la voiture.) Entrons. Jedson, occupez-vous de

l'adjoint de Micklem. Faites-le manger et n'oubliez pas le whisky. Je suis sûr qu'il le mérite.

Jedson, le chauffeur de Sir Robert, toucha la visière de sa casquette, le visage illuminé. Il comptait bien ne pas laisser Harry boire en Suisse.

Laissant Harry et Jedson ensemble, Sir Robert ouvrit la porte d'entrée, tendit son chapeau, son manteau et sa canne à son valet de chambre et conduisit Don dans un vaste salon confortable, aux murs tapissés de livres, à la grande cheminée où brûlait un feu de bois.

— Asseyez-vous, Don, dit Sir Robert en s'approchant de son meuble à liqueurs. Voulez-vous un cognac? J'en ai un dont vous me direz des nouvelles. Malheureusement, ce sont les dernières bouteilles. Elles viennent de la cave de mon père.

— Je préférerais un whisky, dit Don en s'asseyant près du feu.

— De mon temps, passé minuit, on buvait du cognac. Enfin, si vous y tenez...

Sir Robert apporta un verre de whisky qu'il posa sur la table près de Don. Puis il s'assit à son tour, un verre ballon plein de liqueur dorée au creux de sa main décharnée, où saillaient des veines bleuâtres.

— Oui, c'est une histoire fantastique, dit-il en reprenant la conversation où il l'avait laissée. Je connais Natzka de réputation. Il est habile et dangereux. Vous avez été à la hauteur, mon garçon. (Puis il regarda Don en face.) Maintenant, je vais

vous mettre au courant de l'affaire, mais gardez tout ça pour vous, n'est-ce pas?

Don acquiesça.

— Il y a environ neuf mois, nous avons constaté des fuites à propos de... Enfin, peu importe, dit Sir Robert, les sourcils froncés. Moins vous en saurez, mieux ça vaudra. En tout cas, un fonctionnaire laissait filer des renseignements à l'étranger. Comme il était haut placé, le problème était difficile à résoudre. Et d'un service à l'autre, tout le monde commençait à se soupçonner. Dieu me pardonne, ces imbéciles se sont même méfiés de moi. (Il avala une gorgée de cognac avec un hochement de tête approbateur.) Vous ne voulez vraiment pas changer d'avis, mon garçon? Ce cognac est remarquable.

— Non, merci, dit Don. Et que vient faire Tregarth là-dedans?

— Ah! oui, Tregarth... (Sir Robert secoua la tête.) Le pauvre garçon. Il nous manquera. C'était de loin notre meilleur agent. Enfin, ces fuites devenaient si graves que j'ai décidé de le consulter. Le voleur volé, vous comprenez? Nous savions que c'était Natzka qui recueillait les renseignements. Tregarth a proposé d'aller lui offrir ses services, de gagner sa confiance, et de tâcher de découvrir qui, à Londres, était à l'origine de ces fuites. (Sir Robert se leva pour remuer les bûches qui n'en avaient nul besoin et se rassit en tiraillant sa moustache.) L'idée m'a paru dangereuse. Il était possible que Tregarth réussisse dans la première partie de sa mission, mais je ne

voyais pas comment il pourrait en revenir vivant. Enfin, sa décision était prise. (Le vieil homme croisa ses jambes maigres et dévisagea Don d'un regard incertain.) Vous connaissez sa femme?

— Oui, dit Don. Je la connais.

— Une jeune femme charmante, intelligente, pas comme toutes ces écervelées qu'on rencontre de nos jours. J'ai pensé à elle, Don. J'ai prévenu Tregarth que c'était injuste pour elle. Je n'oublierai jamais ce qu'il m'a répondu. (Sir Robert avala une gorgée de cognac.) « Ce n'est pas le moment de faire du sentiment, m'a dit ce garçon. Il y a un travail à faire et je le ferai. » Du sentiment!... Enfin, j'étais certain qu'il se sacrifiait... Qu'est-ce que vous voulez? Comme l'individu que nous recherchions avait accès à tous les documents qui parvenaient dans mon bureau, il fallait bien le convaincre que Tregarth avait trahi. Nous avons réussi puisque Tregarth a été accepté par Natzka. Il nous a envoyé un message par radio, bref, mais significatif. Il avait mis la main sur la liste complète des agents de Natzka opérant chez nous.

» Mais cette liste était en code et il ne pouvait la déchiffrer. Il disait qu'il tenterait tout pour me la faire parvenir. Et voilà. C'est vous qu'il a chargé de cette mission.

— Arriverez-vous à décoder la liste? demanda Don.

Sir Robert haussa les épaules.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire. Soyez

sûr que l'espion en question a été prévenu. Il va essayer de filer, mais nous le coincerons.

Don acheva son whisky et se leva.

— Merci de m'avoir mis au courant, Sir Robert. Maintenant, il faut que je parte. Ce que j'ai à faire ne peut attendre.

Sir Robert le regarda, l'œil clignotant.

— Mon cher garçon, j'espérais que vous passeriez la nuit ici. Après tout, vous devez être épuisé. Votre maison est fermée, n'est-ce pas?

— Harry peut s'en occuper et moi je n'ai besoin de personne. Je vous fournirai un rapport écrit dans un ou deux jours.

— Entendu.

Sir Robert entrouvrit la porte et dit au valet de chambre d'aller chercher Harry. Comme il revenait dans la pièce, le téléphone sonna.

— Excusez-moi, dit-il. C'est peut-être Dicks.

Et il décrocha l'appareil.

— Nom d'un petit bonhomme! s'exclama-t-il soudain après avoir écouté la voix qui bourdonnait dans l'appareil. Il vaut mieux que je vienne. Vous croyez que c'est nécessaire? Bon, parfait, venez me voir quand vous aurez un moment, colonel. Oui, oui. Nous tâcherons de laisser la presse en dehors de cette histoire. Une attaque ou quelque chose dans ce genre-là. On posera certainement des questions dans les services, mais ça ne s'ébruitera pas. Je vous attends!

Et il raccrocha.

Le visage grave, il se mit à tirailler sa moustache. Puis il leva les yeux et croisa le regard de Don.

— Un de mes collègues vient de se tuer. Un homme en qui j'avais toute confiance... (Il regarda Don fixement, puis haussa les épaules.) Tregarth n'est pas mort pour rien.

— Non, dit Don. Eh bien! bonsoir, Sir Robert.

— Où allez-vous, mon garçon? demanda Sir Robert en lui serrant la main.

— Je vais voir la femme de Tregarth.

— A cette heure-ci? Mais il est près de deux heures. Vous ne devriez pas la déranger maintenant.

— Je ne la dérangerai pas. Puis-je vous emprunter votre voiture?

— Mais je vous en prie. Voulez-vous mon chauffeur?

— Harry me conduira.

— Comme vous voulez. Mais franchement, vous feriez mieux d'attendre à demain matin. Elle doit dormir.

Don secoua la tête :

— Quand on attend des nouvelles d'un être qu'on aime autant que Hilda Tregarth son mari, on ne doit pas dormir beaucoup. Bonne nuit, Sir Robert.

Don fit signe à Harry et tous deux descendirent les marches du perron dans la nuit sombre.

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 14 octobre 1987.*

Dépôt légal : octobre 1987.

1^{er} dépôt légal dans la collection : décembre 1972.

Numéro d'imprimeur : 2514.

ISBN 2-07-043102-9. / Imprimé en France.